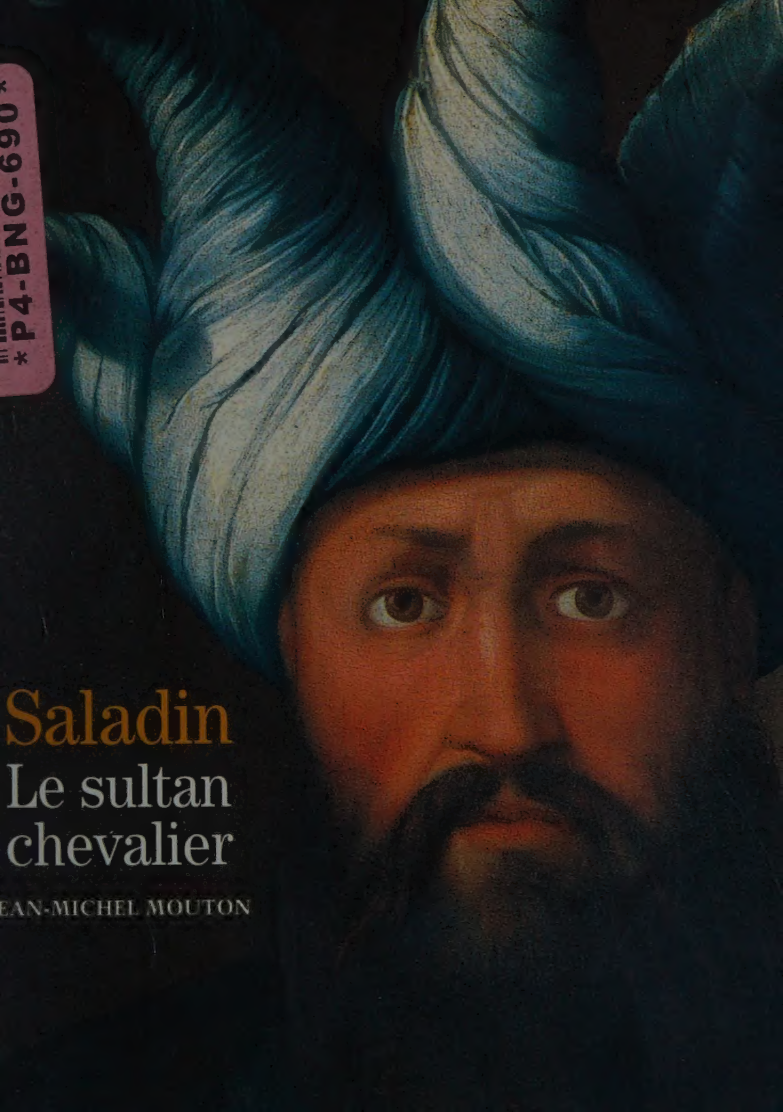
P4-BNG-690



Saladin
Le sultan chevalier

EAN-MICHEL MOUTON

اللهم فارض عن تلك الروح
وافتح له ابواب الجنة
فهي اخر ما كان يرجوه من الفتوح

« Grand Dieu ! Jette un regard sur cette âme
et ouvre-lui les portes du paradis ;
c'est la dernière victoire qu'elle a espérée. »

Al-Qâdî al-Fâdil,
Épitaphe du tombeau de Saladin

SOMMAIRE

Ouverture
Scènes de vie du prince et du guerrier dans l'art ayyoubide.

10
Chapitre 1
POUVOIR ET FAMILLE
Après avoir pris le pouvoir en Égypte, Saladin fait la conquête des territoires de ses anciens maîtres, les Zankides. À chaque étape, les membres de sa famille jouent un rôle décisif.

32
Chapitre 2
LE PRINCE
Ayant conquis le pouvoir par les armes, Saladin essaie d'obtenir par la suite reconnaissance et légitimité tant auprès de son peuple que du calife abbasside et des Zankides.

48
Chapitre 3
LE GUERRIER
Réunificateur du monde musulman, Saladin livre combat à de nombreux ennemis. Pourtant sa renommée repose essentiellement sur les victoires qu'il remporte sur les croisés.

68
Chapitre 4
LA GESTION D'UN EMPIRE
Grâce à un remarquable système d'information, Saladin assure un gouvernement efficace de son Empire. Ses principaux efforts portent sur la réorganisation de l'armée et le renforcement du sunnisme.

82
Chapitre 5
LE SYSTÈME DE PROPAGANDE
Le djihâd et le caractère sacré de Jérusalem sont au cœur de l'idéologie développée durant le règne et expliquent encore la popularité de la figure de Saladin dans le monde arabe.

97
Témoignages et documents

SALADIN
LE SULTAN CHEVALIER

Jean-Michel Mouton

DÉCOUVERTES GALLIMARD/INSTITUT DU MONDE ARABE
HISTOIRE

Saladin devient en 1169 le maître de l'Égypte. Il fait venir dès les premières années de son règne les membres de sa famille restés en Syrie. À partir de cette assise territoriale et familiale, il construit en vingt ans un empire s'étendant des confins du Maghreb aux frontières de l'Arménie, distribuant à chaque étape à ses fils, frères et neveux les provinces qu'il conquiert. La destinée de Saladin ne peut se comprendre sans prendre en considération cet entourage familial.

CHAPITRE 1

POUVOIR ET FAMILLE

Les premières campagnes militaires de Saladin se situent en Égypte. Dans les années 1160, il fait partie des armées du prince syrien Nûr al-Dîn envoyées au secours des musulmans attaqués par les croisés (à gauche).

Le monde musulman avant Saladin

Au début des années 610, Mahomet reçoit dans les environs de La Mecque les premières révélations du Coran, l'authentique parole de Dieu selon la croyance musulmane. Il devient ainsi le Prophète de l'islam et s'emploie, dans les années qui suivent, à diffuser le message divin à sa tribu, puis bientôt à celles de la péninsule Arabique. Chassé de sa patrie en 622, il est obligé de se réfugier avec ses fidèles dans l'oasis de Médine : c'est l'hégire. À partir de cette nouvelle base, il donne naissance à un État qui, à sa mort en 632, est encore embryonnaire. Ses successeurs font sortir de 632 à 661 l'islam d'Arabie et parviennent grâce à un extraordinaire mouvement de conquête à s'emparer de vastes territoires allant de l'Égypte à l'Iran aux dépens des Empires byzantin et sassanide.

En 661, les Omeyyades, issus de la tribu de Mahomet, s'imposent à la tête de l'État arabe et transforment le pouvoir tribal des premiers califes en un puissant pouvoir dynastique qui donne naissance au premier Empire musulman. Pour cela, ils quittent l'Arabie et s'installent à Damas en Syrie tout en poursuivant l'expansion musulmane en direction du Maghreb et de la péninsule Ibérique. Le renversement en 750 des Omeyyades par les Abbassides, descendants

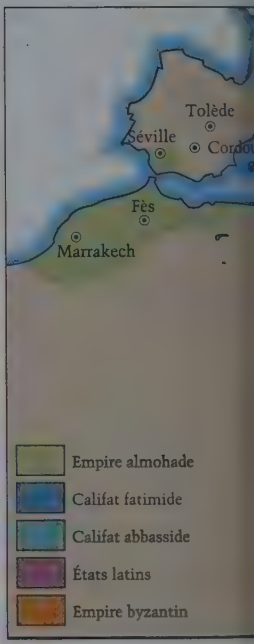
Au cours du Voyage nocturne, ou *isrâ'*, seul épisode miraculeux de sa vie, Mahomet fut conduit de nuit sur la jument ailée Burâq de La Mecque à Jérusalem.

de l'oncle de Mahomet, entraîne un changement de capitale : Bagdad en Irak remplace Damas. Mais l'unité de l'Empire est préservée pour plus d'un siècle encore et le monde musulman connaît alors son âge d'or sous les règnes de prestigieux califes comme Hârûn al-Rashîd (786-809).

Un monde divisé

Le monde dans lequel naît Saladin n'est plus celui d'un Empire musulman dominant un immense espace s'étendant de l'Espagne aux frontières de l'Inde et de la Chine sous l'autorité d'un calife, tout-puissant successeur de Mahomet. Cette unité apparente a volé en éclats dans le courant du Xe siècle ; des califats concurrents sont venus peu à peu contester la suprématie des Abbassides. Ce furent tout d'abord les Fatimides, dynastie chiite prétendant descendre directement du Prophète de l'islam par sa fille Fâtima. Après avoir pris en 909 le contrôle de l'Ifriqya, c'est-à-dire du Maghreb oriental, ils poursuivirent leur progression vers l'Égypte qu'ils enlevèrent en 969 au calife irakien et où ils s'installèrent bientôt dans leur nouvelle capitale, la ville du Caire, à quelques kilomètres au nord de la plus ancienne implantation arabe d'Égypte, la cité de Fustat. Aux marges de l'Empire, un autre califat avait vu le jour. Les derniers représentants des Omeyyades, chassés du pouvoir en 750 par les Abbassides, avaient trouvé refuge dans la péninsule Ibérique, nommée Andalus par les Arabes. Se faisant d'abord appeler émirs, ils revendiquèrent à partir de 929, sur le modèle de leurs voisins fatimides, le titre de calife. Leur califat centré sur la cité de Cordoue fut en vérité des plus éphémères. Dès les premières décennies du XIe siècle, la place grandissante des serviteurs de l'État et des gouverneurs de province avait conduit

Damas devient en 661 la première capitale musulmane située hors d'Arabie. Les califes omeyyades font édifier dans la cité leur palais et surtout, au début du VIIIe siècle, la Grande Mosquée, sur l'emplacement du temple romain dédié à Jupiter, transformé entre-temps en l'église Saint-Jean-Baptiste. Cette mosquée, plusieurs fois incendiée, tire une partie de sa renommée des mosaïques en pâte de verre représentant sur fond d'or des paysages sylvestres, des maisons et des palais au sein desquels toute représentation humaine est absente (ci-dessous). Cette iconophobie, que l'on retrouve à des degrés divers dans toute l'histoire du monde islamique, repose sur l'interprétation de versets coraniques et sur des *hadith* – paroles de Mahomet – condamnant la représentation d'êtres animés.



Les ouvrages de certains géographes arabes de l'époque classique sont illustrés de cartes qui montrent le monde musulman divisé en dix-sept provinces. Hors de tout souci de réalisme et sans base mathématique, des formes géométriques sont utilisées : le cercle pour représenter les îles, le demi-cercle pour les péninsules et la ligne droite pour les côtes (sur la carte de gauche, la péninsule Ibérique et la côte africaine). L'utilisation de ces formes s'expliquerait par des raisons mnémotechniques.

à l'abolition du califat d'Andalus et à l'éclatement de son territoire en une multitude de petites principautés indépendantes.

Le pouvoir échappe aux Arabes

Cet espace politique musulman morcelé est sans aucun doute un des éléments qui permet de comprendre la destinée de Saladin, mais il en est d'autres. Dans le courant du XI[e] siècle, un bouleversement majeur avait touché le monde musulman : un peu partout de l'Atlantique à l'Indus, le pouvoir échappa progressivement aux Arabes qui en étaient les détenteurs depuis l'époque de Mahomet pour tomber dans les mains de populations islamisées bien souvent depuis

des époques récentes. Au Maghreb, émergent alors des dynasties berbères qui fixent leur capitale à Marrakech ; ce sont d'abord les Almoravides qui unifient Maroc et Andalus avant de laisser la place, dans le courant du XII^e siècle, aux Almohades, qui font passer l'ensemble du Maghreb sous leur autorité. Dans l'aire proche-orientale, où Saladin évolua, un phénomène similaire se produit, à la seule différence qu'ici les nouveaux détenteurs de l'autorité laissent en place les califes arabes, se contentant de leur enlever toutes réelles prérogatives. L'Empire fatimide est ainsi à partir des années 1070 administré par des vizirs arméniens qui détiennent entre leurs mains aussi bien les compétences financières que militaires. Quant aux califes abbassides, ils confient à partir de 1055 le pouvoir à un personnage qui a le titre de sultan et qui appartient à la dynastie turque des Seldjoukides. Au nombre des serviteurs de ces sultans et de leurs

Saladin naît à Takrît sur les terres du califat abbasside, qui connaît, sous la domination des Turcs seldjoukides et de leurs *atabegs*, une expansion territoriale vers l'ouest aux dépens de l'Empire byzantin et du califat fatimide alors en plein repli. Mais le phénomène majeur du XII^e siècle reste la formidable expansion chrétienne en Méditerranée, qui se traduit par la création des États latins. Seuls les Almohades installés au Maghreb et en Andalus parviennent, durant un temps seulement, à contenir cette avancée.

épigones se trouvent des Kurdes dont le nombre ne cesse de croître dans le courant du XII[e] siècle. Saladin appartient précisément à l'une de ces familles aux origines assez obscures, dont les plus anciens représentants connus étaient au service des souverains musulmans de Dvîn en Arménie.

L'offensive chrétienne

Le dernier facteur, peut-être le plus fondamental, qui a permis l'émergence d'une personnalité telle que Saladin est la situation dramatique dans laquelle se trouvent les pays d'islam au moment de sa naissance en 1138. Depuis la seconde moitié du XI[e] siècle en effet le monde latin s'est lancé dans une vaste offensive en Méditerranée, qui se traduit un peu partout par le recul des territoires contrôlés par les musulmans. Dans la péninsule Ibérique, l'offensive chrétienne, la fameuse Reconquista, atteint le cœur de l'Espagne en 1085 en prenant le contrôle de Tolède; en Méditerranée centrale, la Sicile est enlevée par les Normands aux musulmans après plusieurs décennies de luttes acharnées. Le point culminant de cette offensive demeure la prédication

Le lion terrassant le dromadaire (ci-dessous sur le manteau de sacre de Roger II) est le symbole des ambitions normandes en Méditerranée. La Sicile enlevée aux musulmans dans la seconde moitié du XI[e] siècle devient le fief de la dynastie des Hauteville qui connaît son apogée sous le règne de Roger II (mort en 1154). Celui-ci tente de construire un empire chrétien en Afrique.

de la croisade en 1095 à Clermont par le pape Urbain II qui aboutit quatre ans plus tard à la prise de Jérusalem et à la fondation de quatre États latins d'Orient installés sur la côte syro-palestinienne. La rivalité entre les califats chiite du Caire et sunnite de Bagdad, le grand état de faiblesse du pouvoir fatimide et les rivalités existant entre les différents émirs seldjoukides bientôt supplantés par leurs subordonnés, appelés *atabegs*, expliquent sans doute la défaite des forces musulmanes au Proche-Orient. Les croisés n'eurent pas à affronter un ennemi uni, mais plutôt une multitude de princes rivaux dont ils se débarrassèrent les uns après les autres. Ces mêmes facteurs de division expliquent aussi l'absence de réaction d'envergure du monde musulman à la Croisade durant près d'un demi-siècle. Les princes syriens, le plus souvent turcs, avaient pour objectif premier de préserver leur autonomie et de consolider leurs États naissants. Aussi le danger pouvait tout aussi bien venir d'un prince musulman voisin soucieux d'accroître son territoire que des autorités de Bagdad souhaitant rétablir leur contrôle sur des provinces périphériques qui leur échappaient. Les croisés, installés autour du royaume latin de Jérusalem, ne constituaient qu'une menace parmi d'autres.

À l'époque des croisades, l'équipement du guerrier musulman est plus léger que celui du croisé, ce qui se traduit par une plus grande mobilité des premiers sur les seconds, mais avec une force de frappe moindre. Les épées utilisées par les combattants des deux camps sont alors très voisines : il s'agit d'épées droites, généralement fabriquées en Occident et vendues aux musulmans par les marchands italiens en dépit des interdits pontificaux. Le sabre à lame courbe, qui nous paraît si caractéristique des combattants de l'islam, ne fut introduit au Proche-Orient que dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. Les boucliers des musulmans étaient généralement ronds et plus légers que la targe franque, bouclier allongé et terminé en pointe servant aussi bien aux fantassins qu'aux cavaliers.

Une famille au service des Zankides

La famille de Saladin est, au moment de sa naissance, au service d'un de ces princes turcs, Zankî, qui est parvenu en quelques années en

éliminant ses rivaux musulmans à se tailler une vaste principauté en Haute Mésopotamie et en Syrie du Nord. Dans sa jeunesse, Saladin eut l'occasion de parcourir ce vaste État zankide au gré des postes de gouverneur confiés à son père par le souverain. Il naît en effet à Takrît en Irak qu'il doit quitter quelques jours après sa naissance pour Baalbek, dans le domaine syrien du prince, où il grandit dans la citadelle dressée au milieu des ruines des temples romains.

C'est précisément au sein de la dynastie zankide que s'était amorcée la réaction musulmane devant aboutir à la reconquête des États latins d'Orient.

Celle-ci avait semblé possible après la prise d'Édesse, capitale du plus ancien État croisé d'Orient, par Zankî en 1144. L'idée d'une relance de la guerre sainte contre l'Infidèle est désormais à l'ordre du jour et va prendre une nouvelle dimension sous le règne de Nûr al-Dîn (1148-1174), fils et successeur de Zankî. Mais ce souverain estime qu'avant toute reconquête, et notamment celle de Jérusalem, troisième ville sainte de l'islam,

il faut refaire l'unité du monde musulman proche-oriental, rassembler sous une même autorité les territoires limitrophes des États croisés. Saladin va s'employer à servir ce grand dessein d'abord pour le compte de Nûr al-Dîn puis bientôt pour le sien propre.

Les campagnes égyptiennes

Même si les premières années de Saladin demeurent obscures, on perçoit nettement le rôle majeur joué par l'entourage familial dans l'émergence du personnage. Une place à part doit être réservée à l'oncle de Saladin, Asad al-Dîn Shîrkûh. C'est lui qui fait venir en 1152 l'adolescent à la cour d'Alep où il gagne les faveurs du prince Nûr al-Dîn dont il devient très vite un des meilleurs compagnons, notamment au jeu de polo. C'est lui surtout qui entraîne le jeune homme dans ses premières campagnes militaires sur la terre d'Égypte dans les années 1160. Shîrkûh est en effet l'homme de confiance de Nûr al-Dîn, chargé par ce prince d'achever le lent travail d'unification du monde musulman proche-oriental par la conquête de ce territoire que gouvernait le califat dissident des Fatimides et qui était convoité par les croisés. L'occasion se présente en 1164 avec la requête du vizir égyptien Shawâr évincé du pouvoir au Caire et soucieux de revanche. Il vient solliciter le secours

La réutilisation des constructions antiques comme siège du pouvoir est un phénomène classique dans l'Orient du XII[e] siècle : le théâtre antique de Bosra fut fortifié pour être transformé en citadelle, tout comme le temple de Bêl à Palmyre. Saladin grandit à Baalbek dans des édifices, comme la citadelle ou la mosquée (à gauche), construits avec les pierres des monuments antiques.

Damas a conservé un certain nombre de mausolées des membres de la famille ayyoubide, comme la *turba* Najmiyya (ci-dessous) où furent enterrés le frère de Saladin, Shâhanshâh mort en combattant les croisés, et son fils al-Mansûr, décédé prématurément.

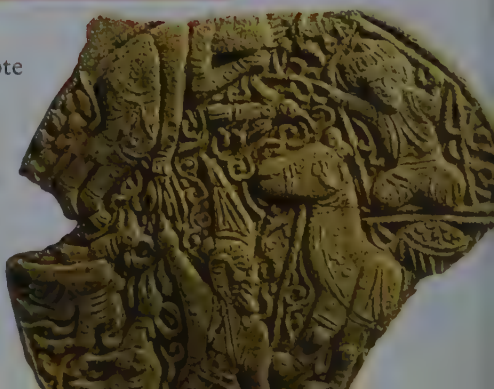
Nûr al-Dîn contre les croisés (à gauche, bataille de Fonz Murez).

des armées de Nûr al-Dîn pour retrouver ses fonctions vizirales à la cour du calife fatimide al-'Adid. En acceptant d'engager ses troupes en Égypte, Nûr al-Dîn pense sans doute plus à se saisir du territoire qu'à rétablir dans ses prérogatives le vizir d'un souverain hérétique. Il fallut trois campagnes militaires, entre 1164 et 1169, pour permettre aux armées syriennes de s'imposer et surtout pour chasser les croisés du roi Amaury qui avaient les mêmes visées hégémoniques que Nûr al-Dîn sur ce riche territoire. Saladin participa à chacune de ces campagnes, même s'il montra quelques réticences – ses biographes du moins le prétendent – pour prendre part à la dernière qui fut pourtant décisive et qui allait décider de son avenir.

Bilbays, située sur les marges orientales du delta égyptien, est une des portes d'entrée de l'Égypte. Les troupes d'invasion venant de Syrie se heurtèrent bien souvent aux murailles de la cité qui représentait un des postes avancés de la défense du Caire. C'est ici que se révélèrent pour la première fois, en 1164, les qualités militaires de Saladin. Il eut à soutenir contre les armées franques d'Amaury Ier un siège de trois mois. Sa résistance héroïque lui permit d'obtenir l'autorisation de quitter la ville avec son armée et de se replier en Syrie. En 1168, une autre offensive croisée commença par la prise de Bilbays (à gauche, représentation du siège de la ville), qui s'accompagna du massacre d'une partie de la population.

La prise de pouvoir en Égypte

La situation politique de l'Égypte en ce début d'année 1169 était particulièrement complexe. Les armées de Shîrkûh étaient certes victorieuses – les croisés ne menaçaient plus directement le territoire égyptien –, néanmoins la mission assignée par Nûr al-Dîn à son général n'était pas vraiment remplie puisque



le calife fatimide al-'Adid était toujours en place ainsi que son vizir Shawâr réinstallé au pouvoir quelques années auparavant. L'ambiguïté d'ailleurs ne fit que croître lorsque des hommes de main de Shîrkûh, et parmi eux sans doute Saladin en personne, attirèrent le vizir dans un guet-apens, l'assassinèrent et firent porter sa tête au calife qui le remplaça aussitôt par Shîrkûh. Le général du très sunnite Nûr al-Dîn, qui avait pour mission première d'éradiquer le chiisme et ses représentants du territoire égyptien, se retrouvait vizir du calife chiite al-'Adid! Cette situation ne fut en vérité que très temporaire puisque Shîrkûh mourut subitement un peu plus de deux mois après avoir été nommé vizir.

L'armée fatimide est formée à l'origine de Berbères, issus de la tribu des Kutâma. Les califes fatimides y intégrèrent ensuite des régiments arméniens, soudanais, turcs et bédouins (ci-dessus, deux guerriers) afin d'éviter qu'un groupe ne prenne trop d'influence. Lorsque Saladin rencontre cette armée, elle est en pleine décadence, minée par les rivalités internes.

Dans une mosquée, le *minbar* est la chaire à degrés adossée au mur de *qibla* en direction duquel prient les fidèles. Théoriquement les simples oratoires destinés aux cinq prières rituelles en sont dépourvus, cet élément de mobilier étant réservé aux grandes mosquées. C'est là que le prédicateur prononce lors de la prière du vendredi la harangue politique et religieuse appelée *khutba*. À l'époque abbasside, les prédicateurs de tout l'empire étaient revêtus de noir, couleur de la dynastie.

Le nom de Saladin n'était pas forcément celui qui s'imposait pour succéder à Shîrkûh. Saladin était encore jeune, ne possédait pas d'armée personnelle et surtout devait affronter des rivaux plus expérimentés que lui. Cet état de relative faiblesse fut sans doute pris en compte par le calife al-'Adid qui le nomma vizir le 26 mars 1169, espérant peut-être mieux le dominer qu'un général plus puissant. Néanmoins, l'accession au pouvoir de Saladin ne peut se comprendre sans faire entrer en ligne de compte une fois encore les solidarités familiales, tribales et ethniques. L'Égypte était à ce moment-là un territoire occupé et al-'Adid ne pouvait désigner un Premier ministre sans l'assentiment des militaires. Au sein de l'armée de Nûr al-Dîn une opposition fondamentale mettait face à face les éléments kurdes et turcs. L'effacement de Shihâb al-Dîn al-Hârimî, oncle maternel de Saladin, à son profit et le ralliement de la garde kurde de Shîrkûh, les Asadiyya, en un mot la solidarité kurde, l'emportèrent alors que les éléments turcs étaient

très divisés sur le nom d'un candidat. Cette victoire des Kurdes sur les Turcs pour le contrôle du vizirat s'accompagna du retour en Syrie de certains généraux turcs déçus.

Saladin et sa famille

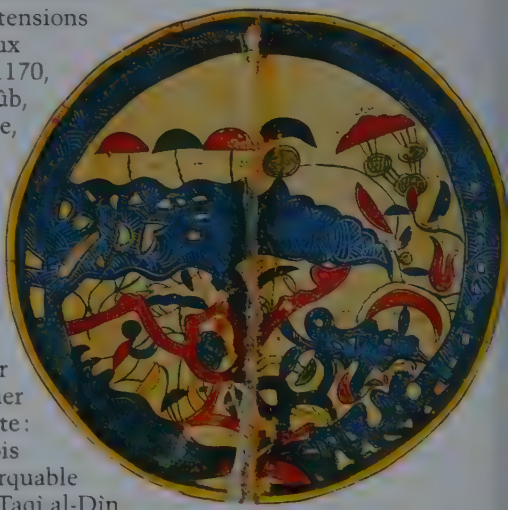
Saladin se retrouvait ainsi dans la situation ambiguë qui avait été celle de son oncle : vizir d'un calife chiite envers lequel il éprouvait semble-t-il un certain respect, il était aussi général au service de Nûr al-Dîn, dont il se montrait de plus en plus distant. Par ailleurs, le calife abbasside de Bagdad, dont Nûr al-Dîn et Saladin étaient les vassaux, réclamait sans relâche la destitution du calife rival du Caire. Pour gérer cette situation délicate et surtout consolider son pouvoir, Saladin s'efforça de donner des garanties à ses autorités de tutelle. Il montrait de la déférence envers le calife fatimide, en l'accompagnant par exemple les vendredis de ramadan à la mosquée al-Azhar, foyer du chiisme égyptien. En même temps, il faisait frapper les

La mosquée al-Azhar (ci-dessus) fut fondée au Caire par les Fatimides en 972, à proximité du Grand Palais, où résidait le calife. Elle était surtout le centre de la propagande chiite, doctrine officielle de l'Empire. Avec l'accession de Saladin au pouvoir et la réaction sunnite qui l'accompagna, la mosquée perdit son rôle central et il fut même interdit d'y prononcer la *khutba*. Sous le régime mamelouk (1250-1517), elle redevint un centre important de l'islam sunnite. Elle occupe aujourd'hui une place majeure dans l'enseignement de la théologie musulmane.

monnaies et prononcer les allocutions du vendredi dans les mosquées au nom de Nûr al-Dîn en gage de soumission. Cette double tutelle sur laquelle joua Saladin le plus longtemps qu'il put était aussi un gage de son autonomie. Mais, une fois encore, les bases les plus solides sur lesquelles le jeune vizir comptait s'appuyer reposaient sur sa famille. Aussi demanda-t-il à Nûr al-Dîn l'autorisation de faire venir à ses côtés les membres restés en Syrie. Non sans quelques réticences, celui-ci finit par accepter. En juillet 1169, le frère aîné de Saladin, Tûrânshâh, aventurier prodigue, arriva au Caire : Nûr al-Dîn voyait en lui un rival potentiel de Saladin et espérait peut-être jouer des tensions entre les deux frères pour mieux s'imposer. Puis au printemps 1170, le père de Saladin, le sage Ayyûb, ancêtre éponyme de la dynastie, fut autorisé à rejoindre son fils ; cette fois, le souverain syrien comptait sur l'autorité paternelle pour rappeler à Saladin ses devoirs d'allégeance envers son maître. D'autres parents proches constituaient ce premier cercle autorisé à siéger au conseil de Saladin et à influer sur le gouvernement de l'Égypte : son frère cadet, al-'Adil, à la fois militaire expérimenté et remarquable administrateur, et son neveu, Taqî al-Dîn, fils du frère aîné de Saladin, mort en combattant les croisés. Ce jeune homme ambitieux au caractère impétueux était aussi un des plus vaillants guerriers de l'armée.

La consolidation de ce pouvoir familial passait avant tout par la prise de contrôle des prodigieuses ressources économiques du pays jusque-là aux mains des élites fatimides. Le territoire égyptien fut ainsi partagé entre les membres les plus influents de la famille ayyoubide, sous forme de concessions foncières, ou *iqtà'*, qui permettaient à leur

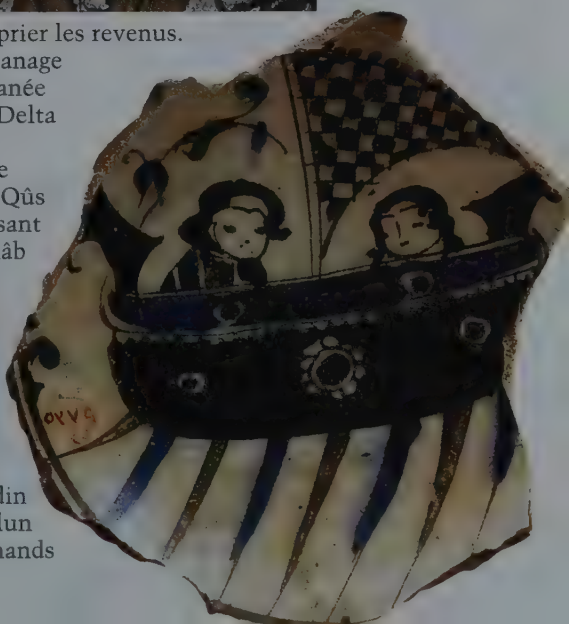
Al-Idrîsî commença la rédaction de sa géographie en 1154 à la demande de Roger II. La carte du monde (ci-dessous) illustrant ce travail trouve peut-être son origine dans la mappemonde gravée sur une plaque d'argent que le souverain avait fait établir dans son palais de Palerme et où devaient figurer toutes les données connues sur le monde habité.



Cependant la carte d'al-Idrisî s'inscrit aussi dans un mode de représentation plus classique : la sphère terrestre ne comprend qu'un hémisphère habité et représenté, en cartographie, par un cercle où les terres sont entourées d'une « mer environnante ». Le sud se trouve en haut.

Sous le règne de Saladin, les relations commerciales de l'Égypte avec les marchands italiens se poursuivent, à l'exception d'une brève période au moment de la reconquête de Jérusalem. Plusieurs traités conclus avec le sultan montrent que celui-ci recherchait particulièrement le commerce des Pisans qui faisaient entrer dans l'Empire des produits stratégiques tels le fer, la poix et le bois de construction navale. Mais des navires vénitiens et génois accostaient aussi à Alexandrie, principal port de commerce de l'Empire.

détenteur de s'en approprier les revenus. Ayyûb reçut ainsi en apanage les ports de la Méditerranée et une bonne partie du Delta tandis que Tûrânshâh se voyait concéder toute la Haute Égypte depuis Qûs jusqu'à Assouan en passant par le riche port d'Aydhâb où transitait l'essentiel du commerce de la mer Rouge. Cet intérêt bien compris pour les activités commerciales toucha même les membres de la famille ayyoubide puisqu'un frère de Saladin faisait commerce de l'alun égyptien avec les marchands génois.



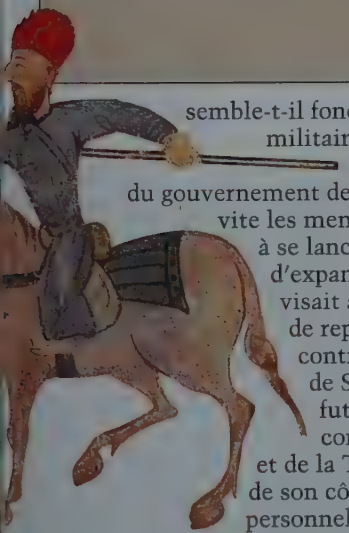
La fin du califat fatimide

Placés à la tête du gouvernement et de l'armée, les membres de la famille jouèrent un rôle décisif dans l'établissement du pouvoir personnel de Saladin en l'aidant à s'affranchir des diverses tutelles qu'il était obligé de ménager. Les fortes pressions exercées par le calife de Bagdad soucieux d'en finir avec le califat rival du Caire, mais aussi les complots qu'organisaient les élites fatimides dépossédées de leur fief par la famille ayyoubide poussèrent Saladin à en finir avec le califat égyptien. En septembre 1171, il donna l'ordre de faire prononcer dans la mosquée de 'Amr à Fustat le sermon au nom du calife abbasside, marquant par là la déchéance des Fatimides. Le calife al-'Adid, déjà très affaibli par la maladie, ne survécut pas à cet affront et mourut dans les jours qui suivirent. Les frères de Saladin jouèrent à ce moment-là un rôle décisif dans l'élimination des soutiens militaires du califat fatimide, notamment les esclaves soudanais prompts à la révolte. Tûrânshâh avait en 1169 déjà dirigé la répression sanglante de leur première révolte au Caire ; al-'Adil élimina en 1174 les derniers foyers de rébellion en Haute Égypte.

Dans le monde turc, la formation et l'entraînement des militaires reposaient avant tout sur l'art équestre, ou *furûsiya*. Les différents exercices étaient encadrés par un maître qui venait généralement du milieu des eunuques. Les enfants des princes avaient leur propre tuteur, appelé *atabeg*. Cet entraînement consistait dans le maniement d'armes multiples (épée, lance, masse d'armes ou arc) et se déroulait généralement sur les hippodromes, ou *maydân*, aménagés dans les principales villes, comme Alep, Damas ou Le Caire, à proximité de la citadelle.

Saladin construit son empire aux dépens des Zankides

L'attitude à adopter vis-à-vis de Nûr al-Dîn, maître et protecteur traditionnel de la famille ayyoubide, était beaucoup plus délicate ; la position, notamment militaire, de celui-ci était beaucoup plus forte que celle du calife fatimide. Tout en essayant de préserver la plus large autonomie possible et en esquivant toutes les rencontres avec le maître de la Syrie, Saladin, sur les conseils avisés de son père, n'osa jamais franchir le pas de la rébellion ouverte. Mais la crainte,



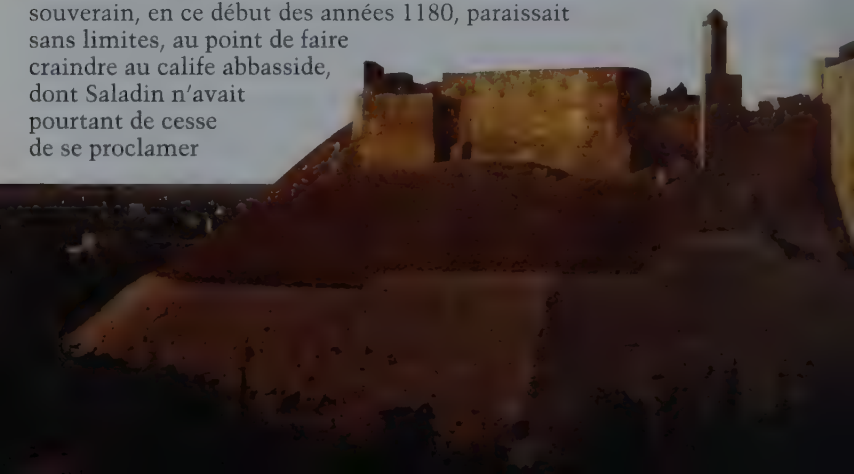
semble-t-il fondée, d'une expédition militaire organisée depuis Damas pour le chasser du gouvernement de l'Égypte conduisit très vite les membres de sa famille à se lancer dans une politique d'expansion territoriale qui visait à assurer des positions de repli en cas d'offensive contre l'Égypte. Le neveu de Saladin, Taqî al-Dîn, fut chargé d'organiser la conquête de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. Tûrânshâh, de son côté, conduisit personnellement les expéditions,

Le cœur de l'Empire de Saladin est constitué par l'Égypte et la Syrie, mais il lança ses armées dans trois autres directions : le Maghreb oriental, le Yémen et la Haute Mésopotamie. Cela lui permit d'installer au pouvoir différents membres de sa famille, mais aussi de dominer de nouveaux bassins de recrutement pour son armée et de contrôler les routes du grand commerce avec l'océan Indien.

d'abord dirigées contre la Nubie, qui parut une base bien pauvre de repli, puis vers les provinces beaucoup plus riches du Yémen dont il s'empara partir de 1174.

Les craintes nourries à l'encontre de Nûr al-Dîn se dissipèrent à l'annonce de la mort du souverain en 1174. L'exercice du pouvoir en Égypte et les conquêtes triomphales effectuées aux marges de son royaume par les membres de sa famille avaient considérablement alimenté les ambitions de Saladin; la mort du maître de la Syrie les libéra totalement. Entre 1174 et 1185, Saladin se lança à corps perdu dans la conquête des territoires musulmans du Proche-Orient sous le prétexte, considéré par bien des historiens comme fallacieux, de défendre les intérêts du jeune fils de Nûr al-Dîn, al-Sâlih, sur lequel il voulait exercer sa tutelle, mais dont il ne parvint jamais à se saisir. Après la mort de celui-ci en 1181, il se battit au nom de l'unité du monde musulman, préalable indispensable à la guerre sainte et à la reconquête de Jérusalem tenue par les croisés. Après Damas, qui lui ouvrit ses portes dès 1174, Saladin s'empara des principales villes de Syrie, Homs, Hama et enfin Alep qui, après avoir résisté à plusieurs sièges et avoir manifesté une longue fidélité au fils de Nûr al-Dîn, finit par se rendre en 1183. Mais la soif de conquête du souverain, en ce début des années 1180, paraissait sans limites, au point de faire craindre au calife abbasside, dont Saladin n'avait pourtant de cesse de se proclamer

La citadelle d'Alep (ci-dessous), située sur un tell à l'est de la ville, fut entièrement reconstruite à l'époque de Nûr al-Dîn. Si une partie des murailles édifiées alors ont subsisté jusqu'à nos jours, l'aspect actuel de l'édifice est dû au fils de Saladin, al-Zâhir (1193-1216), héritier de la principauté d'Alep, qui entreprit les travaux les plus significatifs. Il remania l'entrée en y faisant aménager une porte monumentale reliée à la ville par un pont à huit arches enjambant le fossé recreusé et inondé, et il recouvrit les pentes du tell d'un glacis de pierres blanches. L'intérieur, dévasté par l'incendie de 1212, fut réorganisé pour en faire une véritable cité royale avec un palais, une grande mosquée, des bains et des jardins.

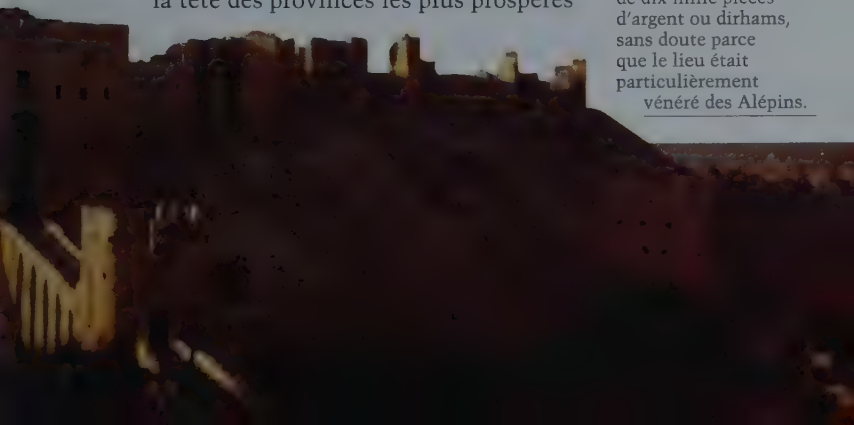


le fidèle vassal, que cette marche en avant ne le conduisît jusqu'aux portes de Bagdad. En effet, dans les années 1180, Saladin mena plusieurs campagnes en Haute Mésopotamie et poussa même son avance jusqu'aux confins de l'Arménie, revenant ainsi aux sources de la famille ayyoubide. Seule la maladie lors du siège de Mossoul, à l'entrée de l'hiver 1185, mit un coup d'arrêt à cette formidable expansion, menée aux dépens des autres princes musulmans.

Le *mashhad* al-Husayn (ci-dessus) est un édifice chiite construit par les habitants d'Alep à partir de 1178. Ils exauçaient ainsi la demande faite en songe à un berger d'honorer le troisième imâm chiite à l'endroit où avait jailli une source miraculeuse. Saladin, pourtant sunnite fervent, s'y rendit en pèlerinage dès son entrée dans la ville en 1183 et lui fit don de dix mille pièces d'argent ou dirhams, sans doute parce que le lieu était particulièrement vénéré des Alépins.

Distribution des provinces aux membres de la famille ayyoubide

Les provinces de l'Empire naissant étaient confiées, au fur et à mesure qu'elles tombaient dans l'escarcelle de Saladin, aux membres les plus proches de sa famille dans lesquels il mettait sa plus grande confiance ; peut-être était-ce là un trait propre aux familles kurdes, beaucoup plus unies – du moins en entretenaient-elles l'illusion – que les familles souveraines turques de ce temps, toujours promptes à s'entre-déchirer. On retrouve ainsi à la tête des provinces les plus prospères

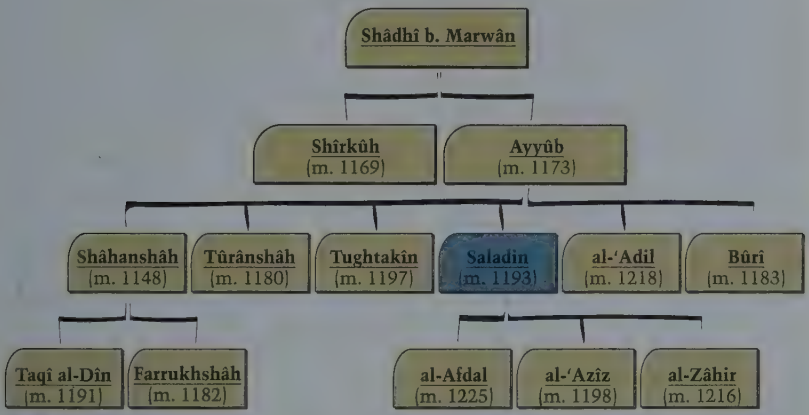


ou les plus stratégiques les hommes clés du régime : al-'Adil, le frère, d'abord vice-roi d'Égypte lors des campagnes syriennes de Saladin, se voit confier Alep dès la conquête de la cité ; Taqî al-Dîn, le neveu, reçut successivement les gouvernements de Damas, de Hama puis de l'Égypte en remplacement de son oncle parti pour Alep. De nouvelles figures émergent aussi comme Tughtakîn, le jeune frère de Saladin, qui part administrer le Yémen à partir de 1182, ou Farrukhshâh, un neveu, qui est chargé de l'administration de la ville de Damas en train de devenir à la fin des années 1170 le centre de l'Empire ayyoubide. D'autres s'effacent, fauchés par la mort comme le père de Saladin, Ayyûb, victime en 1173 d'une chute de cheval devant Bâb al-Nasr, l'une des portes du Caire, ou discrédités comme Tûrânshâh, le frère aîné du souverain, constamment criblé de dettes et ayant montré de piètres capacités d'administrateur. Il finit ses jours retiré dans le gouvernement d'Alexandrie.

Ce bel équilibre, laissant une large autonomie politique et financière aux provinces gérées par les membres de la famille ayyoubide en échange d'une participation militaire aux campagnes de Saladin, se trouve sérieusement ébranlé lors de la maladie qui le frappe durant l'hiver et le printemps 1185-1186. Devant sa mort jugée prochaine, les rivalités entre les différents princes, les ambitions personnelles apparaissent alors au grand jour. Aussi Saladin une fois rétabli et voyant sa succession mal assurée entreprend, dans le courant de l'année 1186, une vaste redistribution des provinces où les frères et les neveux du prince doivent céder la place ou occuper des fonctions subalternes non sans quelques réticences, à l'instar de Taqî al-Dîn, au profit des fils de Saladin : al-Afdal, l'aîné reçoit Damas ; al-'Azîz, le second, se voit confier l'Égypte.

Le prince ayyoubide al-'Adil fit déposer le 25 juillet 1200 le jeune al-Malik al-Mansûr, petit-fils de Saladin, et installa pour un demi-siècle sa descendance à la tête de l'Égypte. Au nombre de ses successeurs, on compte al-Malik al-'Adil II qui arrive au pouvoir en 1238. Il n'est alors âgé que de 18 ans et pense plus aux plaisirs de la cour qu'à la gestion de l'État. Son gouvernement fut particulièrement bref puisqu'il fut détrôné par ses propres officiers en 1240 et mourut en prison huit ans plus tard. Pourtant durant son court règne, il passa commande d'objets somptueux aux artistes de l'école dite de Mossoul qui excellaient dans la confection d'objets en métal, remarquables par leurs alliages et leurs incrustations d'argent. Les décors qui se déploient dans les médaillons représentent généralement des scènes de chasse, de combat et de cour (ci-dessous, sur un bassin).

Arbre généalogique des premiers Ayyoubides



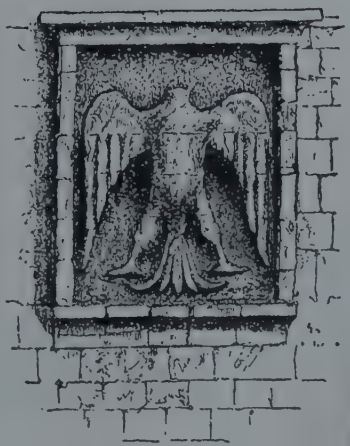
La place grandissante ainsi accordée par Saladin dans les dernières années de son règne à sa descendance ne parvint cependant pas vraiment à faire taire les rivalités internes et à imposer l'autorité ni la légitimité des fils du prince aux autres membres de la famille. Après sa mort en 1193, le règne des descendants de Saladin fut en effet des plus éphémères : la plupart durent très vite céder le pouvoir aux membres des branches collatérales et notamment à al-'Adil, frère de Saladin, et à ses descendants qui fournirent les sultans les plus éminents de la dynastie.

Parmi les hommes de confiance de Saladin, son neveu Farrukhshâh manifesta pour la première fois ses qualités militaires lors des batailles des Cornes de Hama en 1175 et de Tell al-Sultân en 1176 contre les forces zankides. Il joua également un rôle décisif en 1179 dans la bataille de Marj 'Uyûn contre les croisés, et reçut l'apanage de Baalbek. Puis, en 1180, Saladin lui confia le gouvernement de Damas jusqu'à sa mort en septembre 1182. Il fut enterré à Damas dans le tombeau (ci-contre, à droite) que lui fit édifier sa mère. Son fils Bahrâmshâh, qui mourut assassiné en 1230, fut enterré dans un mausolée plus petit, jouxtant le sien (ci-contre, à gauche).

Comme cela se produisit pour nombre de princes dans l'Orient musulman du XII^e siècle, la prise du pouvoir par Saladin s'apparente à un coup d'État. Pour effacer cette faute originelle, le règne du sultan se transforma en une longue quête visant à faire reconnaître sa légitimité. Le cérémonial, la titulature du souverain, la recherche de la faveur califale, tout concourut à cet objectif suprême.

CHAPITRE 2

LE PRINCE



Situé sur le mur ouest de la citadelle du Caire, l'aigle attribué à Saladin veille sur la capitale de l'Égypte. Ce symbole du pouvoir sultanien était encore parfaitement conservé en 1670 lorsque le voyageur turc Evliya Çelebi l'a décrit : il parle d'un aigle bicéphale, peint de couleurs vives et muni de langues en cuivre.

Nombre d'observateurs, contemporains ou postérieurs au règne de Saladin, se sont efforcés de montrer que ce prince était avant tout un usurpateur, que son pouvoir était dénué de toute légitimité. N'est-ce pas cet homme aux origines obscures, dont la généalogie connue ne remonte pas au-delà de son grand-père Shâdhî, qui renverse en 1171 le Fatimide al-'Adid, un descendant de Mahomet, dernier héritier d'une dynastie vieille de deux cent soixante-deux ans ? N'occupe-t-il pas une grande partie de son règne à dépouiller le jeune al-Sâlih des possessions que ce prince avait légitimement héritées de son père Nûr al-Dîn, trahissant ainsi la fidélité due au maître qui l'avait accueilli dans son giron et l'avait fait sortir du rang ?

À la recherche de légitimité : auprès du calife abbasside...

Saladin s'efforça durant son règne d'effacer cette image, savamment entretenue par ses opposants, en faisant du mieux qu'il put reconnaître le bien-fondé de ses actions. Cette légitimité fut d'abord recherchée auprès de l'autorité suprême, le calife abbasside de Bagdad. Son pouvoir réel était depuis longtemps déjà très affaibli et ne s'exerçait plus réellement

sur la Syrie et l'Égypte, mais son prestige était encore très grand. Un des aspects de la politique de Saladin fut d'entretenir la fiction d'un calife dans la plénitude de ses pouvoirs, distribuant et retirant les provinces aux gouverneurs de son choix et selon son bon vouloir. L'envoi de lettres et d'ambassades sollicitant l'octroi de diplômes d'investiture sur des territoires conquis ou à conquérir, recherchant auprès d'un nouveau calife la confirmation des faveurs accordées par son prédécesseur, occupe l'essentiel des relations entre Saladin et la cour de Bagdad. Chaque étape marquante de sa carrière est sanctionnée par la reconnaissance califale. En 1172, Saladin fait décorer les rues du Caire et se montre revêtu de la robe d'honneur dont l'a gratifié Bagdad pour le remercier d'avoir renversé les Fatimides. En 1175, il reçoit à Hama les ambassadeurs du calife l'investissant, en plus de l'Égypte et du Yémen,

Le souverain, à l'époque abbasside, est représenté le plus souvent assis en tailleur sur un coussin ou un trône bas tenant dans la main droite une coupe de vin, symbole des plaisirs de la cour (ci-dessous). Derrière lui, deux figures angéliques tendent une étoffe, tandis que l'entourent des musiciens et un acrobate. Le cérémonial ayyoubide a semble-t-il été très fortement influencé par les pratiques de la cour abbasside, même s'il n'en atteignit jamais le faste. Si les relations de Saladin furent excellentes avec le calife al-Mustadî (1170-1180), elles se dégradèrent nettement avec son successeur, al-Nâsir (1180-1225). Celui-ci, soucieux de restaurer le pouvoir temporel du califat, redoutait le pouvoir grandissant de Saladin.

Les pièces de tissu (page de gauche) d'époque ayyoubide sont rares, sans doute à cause du déclin des manufactures textiles du Delta. Elles s'inscrivent néanmoins dans la tradition égyptienne en utilisant le même support (toile de lin brodée de soie) et en reprenant des décors animaliers.

du gouvernement de la Syrie du Sud dont il vient de faire la conquête. Il faut reconnaître ici une réelle habileté de Saladin qui trouva dans ce pouvoir califal, source de tout pouvoir aux temps glorieux de l'islam mais autorité lointaine et largement virtuelle à son époque, une véritable source de légitimation de son autorité, une instance de reconnaissance du fait accompli et de l'usurpation de pouvoir.

... et vis-à-vis des Zankides

Sur la scène du Proche-Orient, l'attitude de Saladin à l'égard de Nûr al-Dîn et de sa famille fut beaucoup plus ambiguë. Il chercha à préserver les apparences de la fidélité, tout en établissant son pouvoir aux dépens de ceux qu'il était censé servir. Les instruments de propagande dont disposaient les souverains de cette époque furent utilisés pour masquer les desseins réels de Saladin. Jusqu'au bout il fit figurer le nom de Nûr al-Dîn sur les monnaies d'Égypte et proclamer son autorité dans les mosquées lors des *khutba* du vendredi. Il ne se départit pas de cette attitude à la mort du souverain en 1174 et fit pour un temps remplacer son nom par celui de son successeur légitime al-Sâlih alors même qu'il effectuait la conquête de la Syrie et dépossédait l'héritier de son maître de l'essentiel de ses territoires. Pour justifier ses conquêtes, il revendiquait la tutelle sur le jeune prince âgé de onze ans à la mort de son père et tombé aux mains de « mauvais conseillers » aux dires de la propagande ayyoubide. Saladin chercha même à obtenir de Bagdad, mais en vain, que le calife lui confiât officiellement cette tutelle.

En même temps qu'il cultivait cette image de fidèle serviteur de la dynastie et de Nûr al-Dîn, Saladin s'efforçait de s'imposer auprès des populations locales comme l'héritier légitime de ce dernier, non seulement d'un point de vue politique en reprenant la guerre sainte contre

Durant son règne, Nûr al-Dîn multiplia les fondations pieuses comme les madrasas et les hôpitaux. Une des originalités de ces édifices réside dans leur décor influencé par la tradition mésopotamienne. On y retrouve de grandes alvéoles, ou *muqarnas*, utilisées pour décorer l'intérieur des coupoles comme à la madrasa Nûriyya de Damas (à droite). Ce procédé, qui correspondait d'abord à une véritable technique de renforcement des intrados des coupoles, se transforma devant son succès en un authentique motif décoratif d'ornementation des portails et des chapiteaux.

D'abord enterré à la citadelle de Damas, le corps de Nûr al-Dîn fut transféré par son fils à la madrasa Nûriyya construite en 1167-1168. L'usage des madrasas funéraires se répandit alors, leurs fondateurs faisant édifier dans un des angles du bâtiment une salle à coupole qui devait recevoir leur sépulture.

les croisés, mais aussi d'un point de vue familial. Ce n'est sans doute pas le fait du hasard si le seul mariage de Saladin évoqué dans les chroniques soit celui qui lui fit épouser Ismât al-Dîn, veuve de Nûr al-Dîn. Par cette alliance Saladin s'inscrivait doublement dans la lignée des souverains syriens, puisque sa nouvelle épouse descendait d'un Turc ayant gouverné à Damas.

Les monnaies zankides (à gauche), dans la pure tradition arabe, s'en tiennent à un strict décor épigraphique faisant figurer sur le droit le nom du souverain et celui du calife sur le revers.

Titres et noms du prince

« Cette tour a été refaite durant les jours de notre maître al-Malik al-Nâsir Salâh al-Dunyâ wa l-Dîn Abû l-Muzaffar Yûsuf ibn Ayyûb, en l'année 574 (1178). » Commémorant des travaux entrepris par Saladin à la citadelle de Damas quelques années après la prise de la cité, il s'agit d'une des plus anciennes inscriptions connues de Saladin. Sa titulature y est encore peu développée, mais on retrouve à côté du nom de naissance, Yûsuf, et de sa filiation, fils d'Ayyûb, le surnom honorifique du sultan, ou *kunya*, Abû l-Muzaffar (« le victorieux ») et le titre en « Malik », ou « roi », qu'il portait depuis son accession au vizirat.

De façon sans doute quelque peu abusive, le titre le plus fréquemment accolé au nom de Saladin est celui de sultan, qui désigne le détenteur du pouvoir temporel. Il est possible qu'il le reçût, comme cela était de tradition chez les Fatimides, en même temps que lui fut confié le vizirat en 1169, mais il dut certainement y renoncer dès 1171 avec la destitution du calife al-'Adid. Ce qualificatif ne réapparaît dans sa titulature qu'à partir des années 1184-1185, mais sous la forme atténuée de « sultan de l'islam et des musulmans ». Il est fort probable que le calife abbasside ne lui conférât jamais le titre sultanien et que Saladin se l'attribuât de son propre mouvement en le faisant suivre d'épithètes pour ne pas défier le pouvoir califal.

Parmi les titres honorifiques que Saladin portait à côté de Yûsuf, son nom de naissance, plusieurs figurent déjà dans le diplôme d'investiture de 1169. L'héritage ici est plutôt fatimide et il ne le renia jamais. Le plus connu aujourd'hui est Salâh al-Dîn, la « rectitude de la religion », nom sous lequel il passa à la postérité en Orient et qui nous a été légué sous la forme de Saladin par les auteurs chrétiens médiévaux. Pourtant, son véritable nom de règne était al-Nâsir, « celui qui reçoit la victoire de Dieu », sans doute plus familier des contemporains, car il figurait en premier sur les monnaies et sur les inscriptions monumentales, il servait aussi à désigner sa garde personnelle, les Nâsiriyya. Le calife abbasside al-Nâsir (1180-1225), qui le jalousait fort, lui fit d'ailleurs le reproche de porter une titulature semblable à la sienne, y voyant un défi à la toute-puissance califale. Saladin se contenta de lui rappeler, dans une réponse sans appel, qu'il portait ce titre bien avant que le calife n'accède au pouvoir et le prenne comme nom de règne.

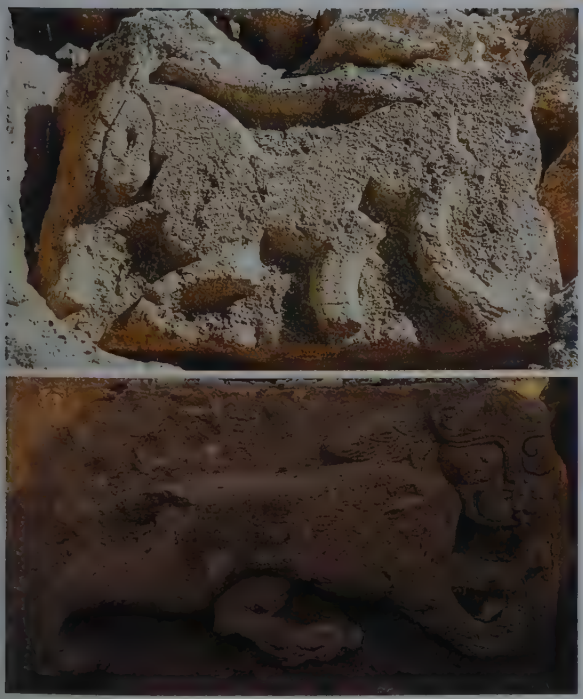
Signes et symboles du pouvoir

Le nom du souverain était certes une des expressions de son pouvoir, mais il en était d'autres tout aussi parlantes comme les représentations laissées dans la pierre des citadelles : l'aigle veillant sur la cité du Caire, le lion passant qui domine l'entrée de la forteresse de Sadr au Sinaï. À chaque fois ces animaux étaient là pour exalter la puissance toute militaire de ce pouvoir.

Plus lisibles encore pour les populations de ce temps étaient les couleurs qu'arboraient les souverains. Marque d'une forte singularité, elles permettaient d'identifier le prince et ses serviteurs, elles en constituaient à elles seules l'emblème, occupaient tout entières leurs drapeaux. Le noir était la couleur des Abbassides

L'image du félin est utilisée comme symbole de pouvoir par Saladin. Ainsi dans la forteresse de Sadr au Sinaï, le lion (en haut à gauche), représenté « passant à senestre » et regardant de face,

a été sculpté en champlevé, mais seule une moitié de la tête a été conservée. Le bloc retrouvé gisant au pied des murailles devait orner les assises supérieures de l'entrée. Les successeurs de Saladin reprennent cette tradition : le sultan mamelouk Baybars (1260-1277) traduit en image sur la plupart de ses monuments en Syrie et en Égypte (citadelle du Caire, en bas) le sens de son nom en turc : « prince-panthère ».



portée par le calife, ses proches serviteurs et les hommes de religion sunnites lors des prédications du vendredi. Saladin n'hésitait pas à paraître devant son peuple vêtu des robes d'honneur noires que lui offrait le calife, marquant par là son allégeance. Mais sa couleur personnelle était le jaune : il revêtait ainsi sur le champ de bataille, tout comme sa garde personnelle, une tunique de soie safran par-dessus sa cotte de mailles. Sitôt une ville conquise, comme Alep en 1183, les drapeaux jaunes du sultan étaient hissés sur la citadelle, en signe de victoire et de souveraineté.

Les seules représentations contemporaines de Saladin apparaissent sur des monnaies de cuivre frappées en Haute Mésopotamie. Il est ainsi figuré en buste portant la couronne sassanide sur une monnaie de Nisibîn datée de 1182-1183. La monnaie présentée ici, dont le lieu de frappe n'est pas connu avec précision, date de 1190. Saladin y apparaît en majesté portant un turban et assis en tailleur sur un trône bas. La légende qui apparaît sur la marge reprend le nom du sultan : « al-Malik al-Nâsir Salâh al-Dunyâ wa l-Dîn Yûsuf ibn Ayyûb ».

Le cérémonial

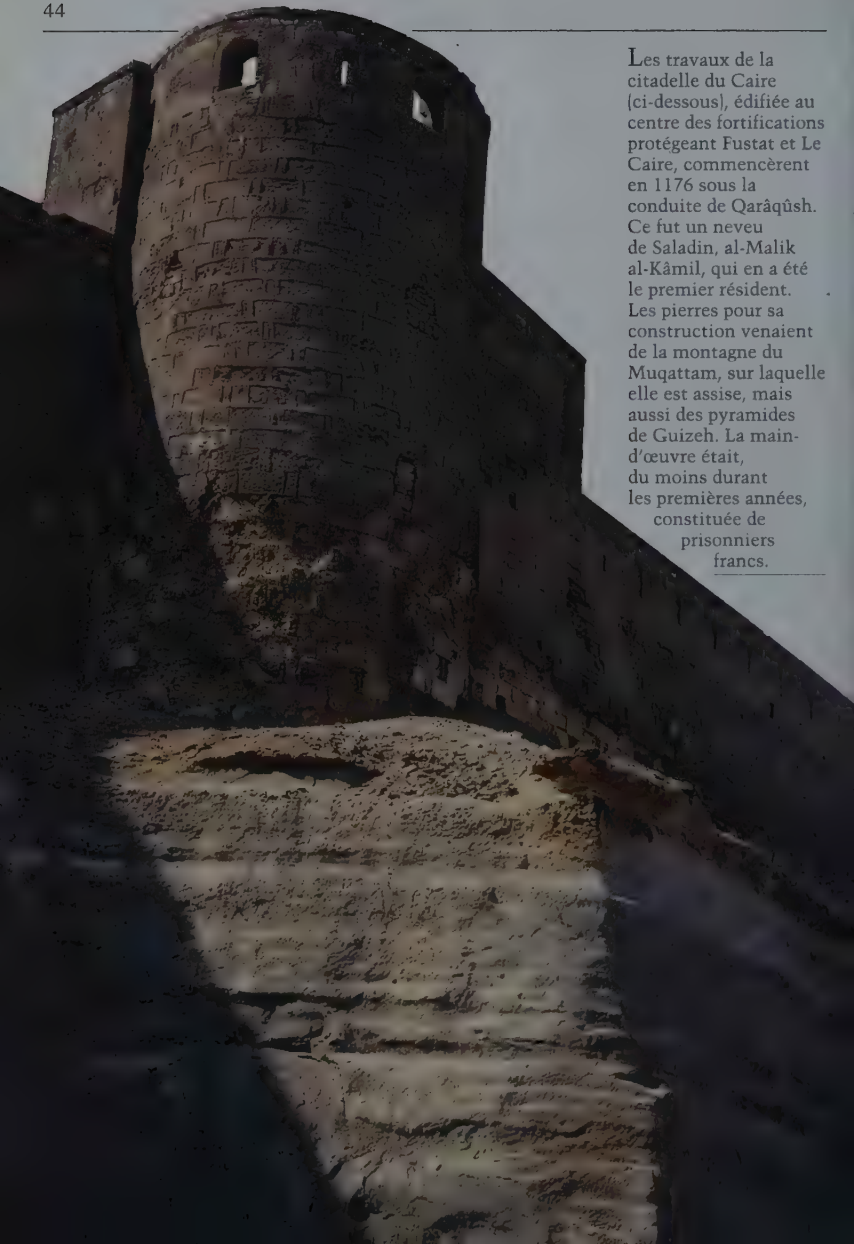
La vie autour du prince s'accompagnait du cérémonial dû à son rang. Cependant les incessantes expéditions militaires de Saladin en avaient réduit la portée et on était bien loin de l'étiquette et des fastes de la cour califale. Comme à Bagdad ou au Caire, c'est à l'audience qui se tenait par exemple dans la salle à *îwân* de la citadelle de Damas qu'était mise en scène la toute-puissance du souverain. Accéder à sa personne, l'approcher était la première marque de faveur. Une fois cette première étape franchie, on pouvait assister au déroulement du cérémonial. Assis en tailleur sur les coussins qui faisaient office de trône à la mode abbasside, Saladin apparaissait en majesté : les courtisans, les ambassadeurs ou tout simplement les justiciables reçus en audience devaient se tenir debout en sa présence, certains privilégiés comme ses secrétaires ayant seuls le droit de s'asseoir. L'estime dans laquelle il tenait ses hôtes se manifestait précisément dans la possibilité qui leur était accordée ou non de s'asseoir, dans leur

proximité plus ou moins grande du souverain lors de l'audience. Être assis à ses côtés plutôt qu'à quelque distance, à sa droite plutôt qu'à sa gauche marquait les différents degrés de la faveur sultanienne.

Un autre aspect du cérémonial tournait autour de la monture du sultan, premier attribut des membres de cette société militaire. Rester à cheval ou en descendre exprimait une symbolique très forte. Lorsque Saladin, encore vizir, pénètre dans le Grand Palais du Caire à cheval, alors que ce privilège était réservé depuis plus de deux siècles à la seule personne califale, il défie et humilie al-'Adid, montrant par là son pouvoir réel et annonçant la fin prochaine des Fatimides. En revanche, lorsqu'il sort de Damas en 1192 pour aller au-devant de son fils al-Afdal avec lequel il est en conflit et qu'il met pied à terre pour l'accueillir, le sens est tout autre : le sultan a accordé le pardon à son héritier.

L'accès plus ou moins grand à la personne du souverain était un signe marquant la faveur dans laquelle il tenait ses courtisans. Les fidèles secrétaires de Saladin, al-Qâdî al-Fâdil et ibn Shaddâd, crurent le moment de leur disgrâce arrivé lorsqu'un matin de l'année 1193 l'audience leur fut refusée. En fait, il n'en était rien, le prince entrait dans la maladie qui devait l'emporter.

Les madrasas, institutions généralement spécialisées dans l'enseignement du droit musulman, se diffusèrent en Syrie à partir du début du XII[e] siècle, mais à un rythme différent selon les villes. La multiplication de ces établissements à Alep ne commença véritablement que sous le règne de Nûr al-Dîn et se poursuivit sous les Ayyoubides. Les princes et les émirs, soucieux de renforcer leur propre école juridique tout en faisant œuvre pie, sont à l'origine de la plupart de ces fondations. C'est le cas de la madrasa Firdaws (ci-contre), fondée en 1236 par la princesse Dayfa Khâtûn, nièce de Saladin et épouse de son fils al-Zâhir. Son architecture présente plusieurs éléments caractéristiques de cette institution comme la cour centrale, l'*iwân* (ci-contre) qui servait de salle de cours, ou encore comme les cellules pour recevoir les étudiants. Son originalité tient plutôt aux autres fonctions de cet établissement qui abritait une école où l'on enseignait la tradition prophétique, un couvent de soufis et enfin le tombeau du frère de la fondatrice, celle-ci ayant préféré se faire enterrer à la citadelle avec ses fils.



Les travaux de la citadelle du Caire (ci-dessous), édifiée au centre des fortifications protégeant Fustat et Le Caire, commencèrent en 1176 sous la conduite de Qarâqûsh. Ce fut un neveu de Saladin, al-Malik al-Kâmil, qui en a été le premier résident. Les pierres pour sa construction venaient de la montagne du Muqattam, sur laquelle elle est assise, mais aussi des pyramides de Guizeh. La main-d'œuvre était, du moins durant les premières années, constituée de prisonniers francs.

Les résidences du souverain : de la citadelle...

La modestie du cérémonial est aussi celle des lieux qui l'abritent. Les résidences de Saladin incarnent parfaitement ce passage d'une société de cour à une société dominée par l'armée. Au XII^e siècle, les fastes des palais de Bagdad et du Caire font place aux austères citadelles et aux éphémères résidences des campagnes militaires. Il faut sans doute voir dans les constructions de Saladin une réponse aux besoins nouveaux d'un temps qui était celui d'un islam menacé, voire assiégé par les États croisés et par la grande offensive chrétienne en Méditerranée. Lorsqu'il fait entreprendre en 1176 la construction de la citadelle du Caire, dans laquelle d'ailleurs il ne résida jamais, et qu'il la complète bientôt de murailles devant enserrer toute l'agglomération, il conserve en mémoire la menace que les croisés ont fait peser sur l'Égypte dans les années 1160 et il a conscience que ce danger n'est pas écarté.

Mais, en dépit de ce contexte guerrier, il faut aussi prendre en considération les aspirations personnelles de Saladin, qui ne semble pas, à la différence de ses prédécesseurs et de ses successeurs, avoir eu un goût prononcé pour le luxe. Ce n'est peut-être pas le fait du hasard si très peu d'objets portant son nom sont parvenus jusqu'à nous. Il faut en effet accorder quelques crédits aux récits officiels qui soulignent

Saladin distribua les palais fatimides du Caire aux membres de sa famille et à l'armée; une partie du Grand Palais fut aussi transformée en hôpital. Leur destruction commença dans les dernières années de la dynastie ayyoubide et s'amplifia sous le régime mamelouk. Les sultans firent édifier à leur emplacement des madrasas et des tombeaux dont beaucoup sont encore visibles aujourd'hui. Les rares vestiges qui nous sont parvenus sont des panneaux de bois richement décorés (ci-dessus) représentant des scènes de cour et de chasse.

son désintérêt total pour le luxe et la richesse, car il préférait distribuer ses biens plutôt que de les thésauriser. De même en allait-il ainsi pour les résidences souveraines. Au Caire, après le renversement du califat fatimide en 1171, il préféra s'installer dans le palais viziral plutôt que dans les somptueux palais fatimides qu'il laissa aux membres de sa famille. On ne retrouve pas non plus chez lui la volonté, pourtant commune à bien des souverains orientaux anciens, d'abandonner les palais de ses prédécesseurs et de se faire construire sa propre résidence pour laisser une trace dans la mémoire collective. À Damas, qui fut sa ville préférée et sa véritable capitale à partir de 1174, Saladin n'entreprit pas de constructions somptuaires devant défier le temps : après avoir d'abord logé dans la maison de son père, il choisit d'occuper la citadelle située dans l'angle nord-ouest de la ville, y apportant simplement quelques aménagements comme l'avait fait son prédécesseur Nûr al-Dîn.

... à la tente

En définitive, la résidence qui convenait le mieux au guerrier que fut Saladin jusqu'à la fin de sa vie était la tente royale dressée lors des campagnes militaires. En dehors de la citadelle de Damas, il semblait préférer ce logement à tout autre. Lorsqu'il séjourne à Acre en 1188, un an après avoir reconquis cette ville sur les croisés, il choisit de loger sous une tente hors les murs plutôt que dans la ville. Il faut qu'une tempête la renverse pour qu'il se décide à aller s'installer dans la citadelle.

C'est sous cette tente que le sultan tient conseil et accorde les audiences ; c'est là aussi que s'entasse le butin qui revient au général vainqueur et qui arrive à en occuper tout l'espace lors de certaines

Plus que le jeu d'échecs ou le polo, la chasse était le passe-temps favori de Saladin. En janvier 1193, deux mois avant sa mort, il partait encore en expédition avec son frère al-'Adil.

campagnes. Les prisonniers font partie de ce butin et Saladin se fait présenter dans sa tente même les plus remarquables d'entre eux; c'est aussi là qu'il tue en 1187 de ses propres mains son pire ennemi, Renaud de Châtillon. Comme dans toute demeure musulmane, l'espace public est nettement séparé de l'espace privé. La chambre du souverain est ainsi aménagée au fond de la tente dans une tour de bois qui doit le protéger de toute incursion nocturne.

Dans les campements militaires, la tente du souverain se distinguait nettement des autres, soit par sa couleur différente, soit par ses tissus précieux. Bien que la couleur de Saladin fût le jaune, sa tente était de couleur rouge, peut-être plus voyante pour mieux défier l'adversaire. Cible de choix pour les catapultes ennemies, elle devait être protégée, ainsi fallut-il dresser un parapet, lors du siège de Kawkab en 1188. La tente sultanienne était composée de deux éléments : une première tente, appelée *dihlīz*, qui servait de salle d'audience, et une seconde, appelée *burj* (« tour »), en fait une solide alcôve en bois où le sultan pouvait dormir en toute sécurité. Il était ainsi protégé des incursions nocturnes des membres de la secte des Assassins, mais aussi des intempéries : alors qu'il campait dans la plaine d'Acre, un vent très fort renversa sa tente et, s'il n'avait été dans son alcôve, il aurait, nous dit son biographe Ibn Shaddâd, sans doute perdu la vie. Les membres de sa famille ainsi que les hôtes qu'il voulait honorer recevaient comme marque de considération le droit de dresser leur campement à proximité de la tente de Saladin.

Saladinus rex Aegypti

Saladin est connu avant tout comme le plus formidable adversaire des croisés. Pourtant, s'il est bien celui qui leur infligea en 1187 la terrible défaite de Hattîn qui conduisit à la reprise de Jérusalem, il n'était pas le combattant de la première heure, l'ennemi irréductible qu'on a bien souvent dépeint. La lutte contre les croisés ne devient sa préoccupation majeure que dans les dernières années de son règne.

CHAPITRE 3

LE GUERRIER

En quelques années Saladin sut constituer une formidable armée avec non seulement des guerriers ayant servi sous Nûr al-Dîn, mais aussi des éléments de l'armée fatimide et des hommes neufs formant un régiment d'élite qui portait son nom : les Salâhiyya.

La sécurité des frontières

Lorsqu'il accède au pouvoir en 1169, Saladin cherche d'abord à consolider ses positions en Égypte, puis à étendre sa domination en Syrie et en Mésopotamie aux dépens des princes zankides. Les affrontements avec les Francs interviennent bien souvent dans ce contexte précis, lorsque ceux-ci perturbent l'accomplissement de ce grand dessein. Une des premières expéditions de Saladin permet de reprendre la forteresse d'Aylat, située sur un îlot au large du golfe d'Aqaba. Les expéditions suivantes, qui ne sont pas couronnées de succès, visent les forteresses de Shawbak et de Kérak, situées sur les terres d'outre-Jourdain. À chaque fois, il s'agit de renforcer la sécurité de l'axe vital qui permet de relier les deux parties de l'empire de Saladin, la Syrie et l'Égypte. Le Sinaï central où Saladin fait bâtir des forteresses et le sud de la Palestine deviennent ainsi des espaces stratégiques qu'il s'agit de défendre contre les croisés.

Durant la première partie de son règne Saladin ne fait pas vraiment preuve d'initiative ni d'audace à leur encontre. La seule expédition d'envergure qu'il entreprend en 1177 pour frapper en plein cœur le royaume de Jérusalem aboutit à la cuisante défaite de Montgisard : l'armée de Saladin, surprise en train de piller le camp ennemi, est décimée, et le souverain, contraint de prendre la fuite, s'égare dans le désert du Sinaï où il ne doit son salut qu'à son fidèle secrétaire, al-Qâdî al-Fâdil, venu pour le récupérer. La fin des années 1170 et le début des années 1180 sont marqués par l'alternance de trêves et de campagnes sans grande envergure, visant à garantir la sécurité des frontières syriennes et à donner quelques gages à ceux qui reprochent au sultan de négliger la guerre sainte.

Saladin passe à l'offensive

Le véritable changement de stratégie se produit dans le courant de l'année 1186. À ce moment-là, Saladin a reconstitué l'empire de ses maîtres zankides en Syrie et Haute Mésopotamie et ses possessions vont

Petit seigneur du Gâtinais, Renaud de Châtillon fit fortune en Terre sainte en épousant en 1153 la veuve du prince d'Antioche. Ce mariage inattendu provoqua le ressentiment du patriarche Aimery qui se trouva écarté des affaires. Renaud, craignant un complot, le fit arrêter et fouetter. Puis il ordonna qu'on lui enduisît les plaies et la tête de miel et qu'on le pendît nu, la tête en bas, exposé sous le soleil de l'été syrien aux piqûres des mouches et des guêpes (ci-dessous).

même au-delà, vers le Maghreb et le Yémen. L'unité du monde musulman proche-oriental qu'avait préconisée Nûr al-Dîn est ainsi réalisée par Saladin. Les perspectives naturelles pour l'expansion de cet empire sont les États latins qui bloquent les débouchés méditerranéens des provinces syro-mésopotamiennes et qui continuent à perturber les relations entre la Syrie et l'Égypte. Par ailleurs, Saladin doit tenir compte des mécontentements multiples suscités par ses conquêtes : le calife al-Nâsir de Bagdad montre des signes d'inquiétude et se demande s'il ne sera pas la prochaine cible du souverain ; les milieux religieux, même les plus favorables au sultan, lui font reproche de plus combattre les musulmans que les chrétiens. Ces dernières critiques sont peut-être celles qui touchent le plus le chef militaire dont la piété sort renforcée de la grave maladie qui l'a frappé durant l'hiver 1185-1186. L'accomplissement du djihâd, la guerre sainte, devient désormais sa priorité.

Le prétexte qu'il prend pour lancer sa grande offensive contre les Francs est la rupture par Renaud de Châtillon de la trêve conclue quelques années auparavant entre les deux parties. Le seigneur d'outre-Jourdain compte en effet parmi les plus redoutables ennemis de l'islam ; il est celui qui avait lancé en 1182 une expédition maritime pour aller profaner le tombeau de Mahomet à Médine. Ses hommes n'ont été arrêtés qu'à deux journées de marche de la cité sainte. Il récidive durant l'hiver 1186-1187 en attaquant, en

La campagne entreprise par Saladin en 1177 contre le royaume de Jérusalem constitue sa première initiative d'envergure contre les croisés. Les musulmans pénétrèrent profondément dans le territoire chrétien sans assurer leurs arrières. Le roi Baudouin IV, réfugié à Ascalon, surprit les armées de Saladin et leur infligea, à Montgisard, leur plus sévère défaite. Des courriers, montés sur des dromadaires, portèrent la nouvelle au Caire : « Réjouissez-vous, le sultan est sain et sauf, ainsi que les siens ! » 'Imâd al-Dîn, un secrétaire de Saladin, sut tout de suite décrypter l'information travestie par la propagande officielle, disant : « Si l'on annonce comme une bonne nouvelle que le sultan est sain et sauf, c'est une défaite complète et sa seule victoire est d'avoir sauvé sa vie ! » (ci-dessus, le combat de Baudouin et Saladin).

La chevalerie franque encerclée sur la colline de Hattîn offrit une résistance héroïque et repoussa plusieurs charges musulmanes. Le fils de Saladin, al-Malik al-Afdal, est le témoin des derniers instants de la bataille : « Je criai encore : "Nous les avons mis en fuite !" Mais mon père me dit : "Tais-toi, nous ne les aurons vaincus tant que ce pavillon-là [de Gui de Lusignan] ne sera pas tombé." Au moment où il me parlait le pavillon se renversa. »

période de trêve, une caravane effectuant la liaison entre la Syrie et l'Égypte et au sein de laquelle se trouverait, selon la rumeur, une sœur du sultan.

Hattîn et la reconquête de Jérusalem

Saladin se met en campagne dès le mois de mars et lance sa plus grande offensive contre le royaume de Jérusalem. Après avoir ravagé les terres de Renaud de Châtillon, il se porte contre Tibériade qui tombe dans les tout premiers jours de juillet. Du côté croisé, le roi Gui de Lusignan a décrété la mobilisation générale et a concentré son armée aux sources de Séphorie, à mi-chemin entre Tibériade et la côte. Certains, à l'instar du maître des Templiers, Gérard de Ridefort, et de Renaud de Châtillon, préconisent l'offensive ; d'autres, comme Raymond, comte de Tripoli, préfèrent temporiser. Le parti de la guerre finit par l'emporter et les armées croisées abandonnent leur position forte pour marcher sur Tibériade. Elles sont bloquées en route par les troupes de Saladin sur la hauteur des Cornes de

Hattîn et se retrouvent encerclées, sans eau, sous une chaleur torride que renforce l'incendie déclenché par les hommes de Saladin pour aggraver la situation. La bataille qui s'engage au matin du 4 juillet 1187 tourne au désastre pour les Francs : les pertes sont énormes, les prisonniers sans nombre, le roi lui-même est fait prisonnier et les musulmans se saisissent des reliques de la Vraie Croix, censées protéger l'expédition.

En bon stratège, Saladin essaie d'exploiter au mieux la victoire de Hattîn et d'en tirer un avantage décisif. Malgré la pression des oulémas, il remet à plus tard la prise de Jérusalem et engage d'abord ses armées contre les villes de la côte qui peuvent accueillir des renforts venus d'Occident. Une à une les cités côtières tombent sans offrir de grande résistance, depuis Acre le 9 juillet jusqu'à Ascalon le 5 septembre en passant par Jaffa et Beyrouth. Seul le blocus de Tyr ne donne aucun résultat. Une fois la côte mise en sécurité, Saladin engage ses forces contre les cités et les forteresses de l'intérieur qui lui résistent encore.

Après la bataille de Hattîn en 1187, deux des plus illustres chevaliers francs, le roi de Jérusalem Gui de Lusignan et Renaud de Châtillon, furent conduits sous la tente de Saladin. Voyant que le roi était assoiffé, le sultan lui tendit une coupe remplie d'eau fraîche, ce qui signifiait aussi qu'il lui faisait grâce de la vie. Le roi de Jérusalem, une fois désaltéré, tendit la coupe à Renaud, provoquant ainsi la colère de Saladin qui n'entendait pas le gracier. Il avait en effet juré de tuer Renaud de ses propres mains, il le fit sur-le-champ (en haut à gauche de la miniature).

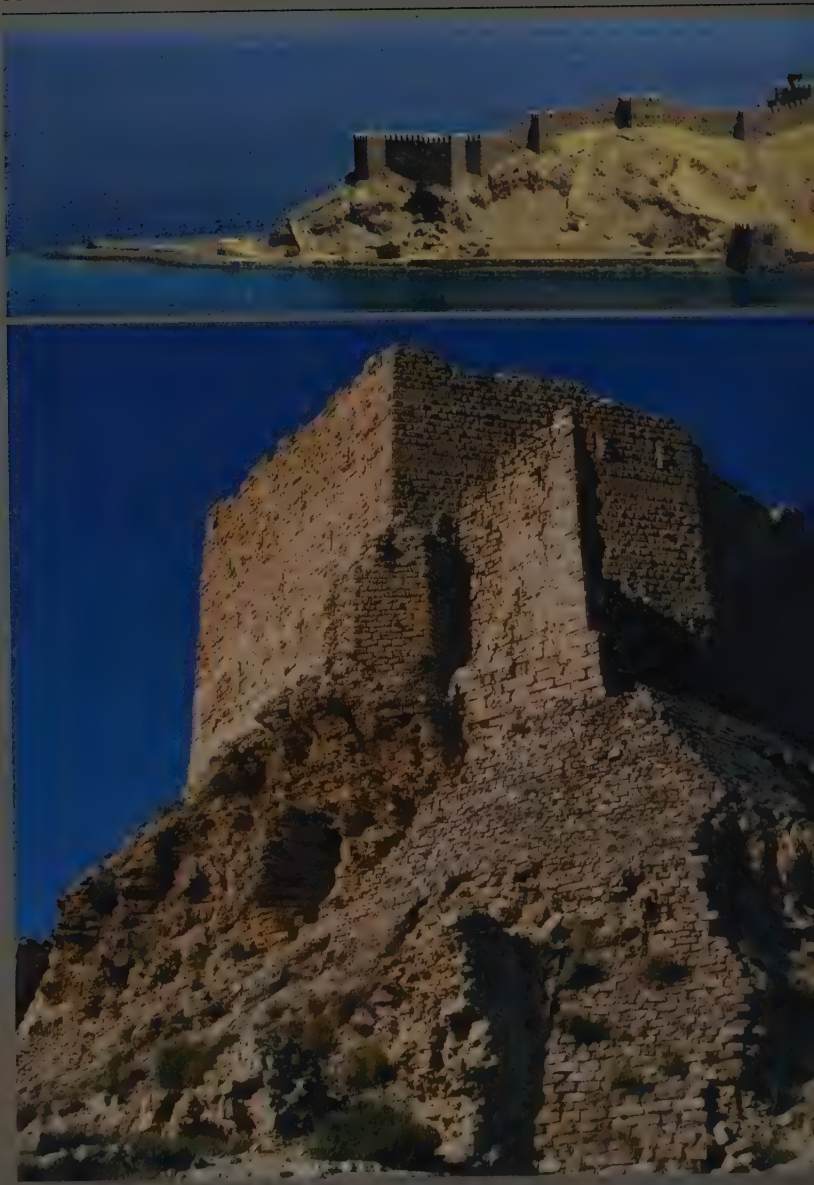
Le siège de Jérusalem dura du 20 septembre au 2 octobre 1187. Les habitants, voyant que toute résistance était vaine, cherchèrent à obtenir un traité de capitulation honorable. Le sultan leur concéda l'*amân*, c'est-à-dire la vie sauve et la liberté, contre la somme de dix dinars par personne et accorda aussi la liberté à cinq cents chrétiens trop pauvres pour payer leur rançon.

Un retentissement particulier est donné à la prise de Jérusalem qui a lieu le 2 octobre 1187 après quelques jours de siège. Saladin bannit de la ville les symboles chrétiens, récupère avec solennité les lieux saints de l'islam et fait connaître sa victoire à l'ensemble du monde musulman. Mais il ne s'attarde pas longuement dans la cité sainte; il poursuit en cette fin d'année 1187 et en 1188 la reconquête du royaume de Jérusalem. Les forteresses les plus inexpugnables comme Kawkab et Kérak finissent par se rendre. En fait, c'est à une course contre la montre que se livre alors Saladin pour conquérir les places fortes franques avant l'arrivée d'une nouvelle croisade. Il pousse même ses expéditions vers le nord, en direction du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche, avec la volonté de s'emparer de tous les sites stratégiques : les ports de Tarsus, Gibelet et Lattaquié, le fameux château de Saône, réputé imprenable, tombent entre ses mains dans le courant de l'année 1188.

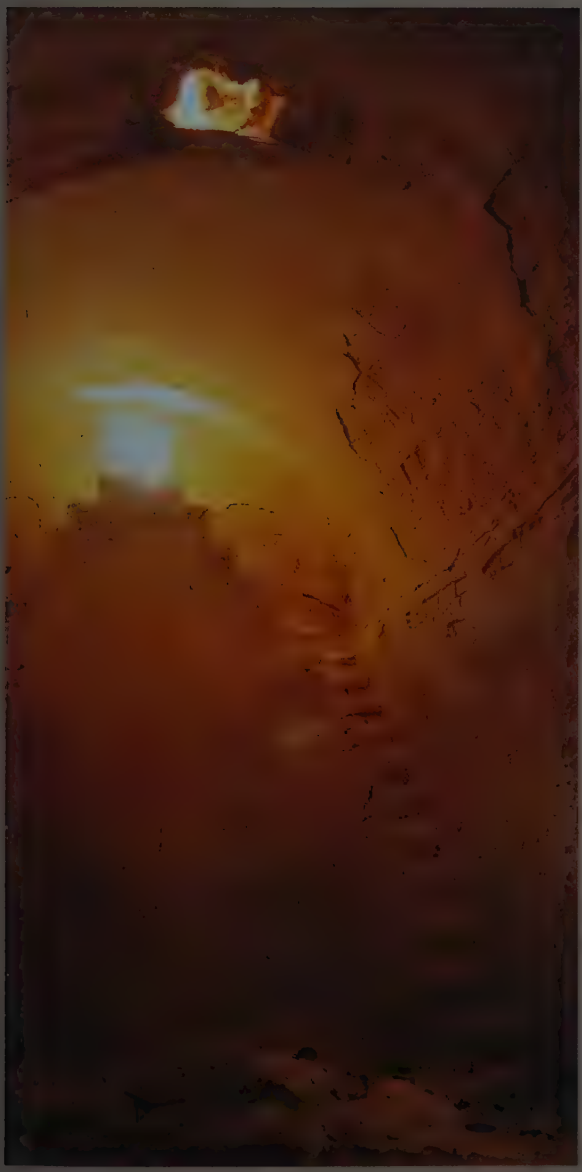
La IIIe croisade

Cette année 1188, où rien ne semble devoir résister à Saladin, marque pourtant un tournant dans sa carrière. Son règne, jusque-là jalonné de victoires, va connaître une fin difficile. La levée du siège de Tyr, la libération du roi de Jérusalem ainsi que l'épuisement de ses armées après de trop longues campagnes comptent parmi les facteurs qui expliquent ce retournement. Le port de Tyr sert de base à la reconquête franque, accueille les troupes qui commencent à arriver d'Occident à partir de 1189-1190 et se dirigent vers le nouvel enjeu de l'affrontement : le port d'Acre.

La cavalerie musulmane était plus légère que celle des croisés, ce qui lui permettait de suivre au combat une tactique différente, appelée *al-karr wa l-farr*, c'est-à-dire « charge et dérobade ». La manœuvre consistait à charger l'adversaire et à feindre la retraite dans le dessein de désorganiser ses rangs avant de se retourner une nouvelle fois contre lui.



Au moment de sa plus grande extension, de 1116 à 1170, le royaume latin de Jérusalem s'étendait au sud jusqu'à la mer Rouge, bloquant ainsi les communications entre l'Égypte et la Syrie musulmane. Pour protéger leurs frontières, les croisés firent édifier plusieurs forteresses – comme le château de Kérak (en bas) construit en 1142 sur la terre d'outre-Jourdain – et fortins – dont celui situé sur l'île de Graye au large du golfe d'Aqaba. Dès son arrivée au pouvoir, Saladin effectua la reconquête de l'île et y fit bâtir une forteresse puissante (en haut). À quelques années de là, en 1177, Renaud de Châtillon devint par mariage seigneur de Kérak. Ces deux forteresses furent en 1182-1183 le point de départ d'un des épisodes les plus fameux des croisades : l'expédition de Renaud de Châtillon contre les lieux saints de l'islam. Celui-ci fit construire à Kérak une flotte en pièces détachées qu'il transporta à dos de chameaux jusqu'à la mer Rouge où elle fut assemblée. Il vint assiéger avec deux navires la forteresse de l'île de Graye, qui contrôlait l'entrée du golfe, tandis que le reste de la flotte croisée poursuivait son expédition qui se solda par un échec.



La forteresse de Sadr (à gauche au second plan), construite à l'initiative de Saladin, se dresse à l'entrée du désert de Tïh au Sinaï. Les vestiges les plus notables qui ont subsisté sont la porte d'entrée (page suivante, à gauche) et la grande mosquée (à droite). Un des problèmes majeurs d'intendance dans ce milieu hostile était celui de l'approvisionnement et du stockage de l'eau pour la garnison. Le principal point d'alimentation était une source pérenne jaillissant dans une petite oasis située au sud du site tandis qu'un point secondaire était constitué, à deux kilomètres au nord de la citadelle, par un barrage réservoir (au premier plan). Il ne se remplissait qu'une ou deux fois par an lors de violents orages et ne pouvait en conséquence que servir d'appoint. À l'intérieur de la citadelle, l'eau était stockée dans différentes citernes dont certaines étaient aménagées sous la salle de prière des mosquées (à droite). L'eau déversée dans la citerne par une canalisation (au fond) était puisée par une ouverture aménagée dans le sol de la mosquée (en haut).

La capitulation d'Acre le 12 juillet 1191 (ci-contre) s'effectua dans une large mesure à l'insu de Saladin qui, jusqu'au bout, essaya d'éviter que la ville ne se rende. C'est pourquoi les clauses du traité, négociées entre la garnison musulmane et les rois chrétiens, ne furent pas toutes respectées. Ainsi, la Vraie Croix, prise lors de la bataille de Hattîn, ne fut pas restituée et, pour se venger, Richard Cœur de Lion fit massacrer, sous les yeux des armées de Saladin, près de trois mille captifs musulmans qu'il aurait dû libérer en échange de la sainte relique. La ville d'Acre, appelée au XIII[e] siècle Saint-Jean-d'Acre, devint la capitale du « second royaume latin de Jérusalem » et le resta jusqu'à sa chute définitive en 1291.

Gui de Lusignan en effet entame en août 1189 le siège de la cité, qui ne cessera vraiment qu'avec sa chute. Saladin, qui en a fait renforcer les fortifications dès sa conquête en 1187, essaie par tous les moyens de la secourir : il envoie depuis l'Égypte sa flotte pour approvisionner la ville ; sur terre, il dirige personnellement les armées qui encerclent, harcèlent et livrent des combats souvent victorieux contre les assiégeants pour desserrer le blocus. Mais ces efforts sont vains face à l'arrivée constante de nouveaux renforts venus d'Occident avec la III[e] croisade : le débarquement du roi de France Philippe Auguste, bientôt suivi de celui du roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion au printemps 1191, est décisif. La ville capitule le 12 juillet.

Saladin, impuissant, connaît alors son plus grand échec et ses armées épuisées ou dispersées aux quatre coins de son empire se montrent incapables d'endiguer la marche victorieuse de Richard Cœur de Lion resté seul sur le terrain au lendemain de la chute d'Acre. La campagne que le roi d'Angleterre conduit le long de la côte lui permet de reconquérir Jaffa, de prendre le contrôle d'Ascalon, démantelée par Saladin, et même de menacer Jérusalem durant l'hiver 1191-1192. Mais la lassitude et l'épuisement finissent par l'emporter. Richard Cœur de Lion, soucieux de regagner son royaume menacé par les intrigues conjuguées de son frère Jean Sans Terre et de Philippe Auguste, et Saladin, malade, concluent en septembre 1192 le traité de paix de Jaffa qui laisse aux croisés leurs conquêtes côtières depuis Acre jusqu'à Jaffa et autorise les pèlerins chrétiens à se rendre à Jérusalem. Si Saladin n'est pas parvenu à chasser les croisés d'Orient, il a au moins réussi à reconquérir et à conserver Jérusalem.

À plusieurs reprises, Richard Cœur de Lion (à gauche) demanda une entrevue avec Saladin (à droite), qui s'y opposa toujours. Peut-être les deux hommes s'aperçurent-ils quand même lors du siège d'Acre alors que leurs campements se faisaient face ou durant la bataille d'Arsûf qui devait permettre à Richard de prendre le contrôle de la côte syrienne. Aussi, à partir de 1191, les négociations en vue d'une trêve mirent-elles face à face le roi d'Angleterre et al-'Adil, frère du sultan. On envisagea même de conclure la paix par le mariage de Jeanne, sœur de Richard, avec le frère de Saladin, le couple devant régner sur Jérusalem et le littoral syrien. Le projet échoua : Jeanne refusait d'épouser un musulman.

L'équipement du guerrier

À chaque étape de cet affrontement, Saladin était présent parmi ses hommes, passait en revue son armée et s'impliquait personnellement dans les combats. Il resta sa vie durant un guerrier avant d'être un prince. Au combat, son équipement résidait essentiellement en une épée droite et un bouclier rond comme il les fit représenter dans la pierre à l'entrée de la forteresse de Sadr au Sinaï. Il revêtait aussi une cotte de mailles et un casque, mais la première était portée sous les autres vêtements et le second recouvert d'une calotte sans doute conique et d'un turban. Le cheval était indissociable du combattant et un page suivait en permanence le sultan au cœur de la bataille, tirant derrière lui une monture fraîche au cas où la sienne

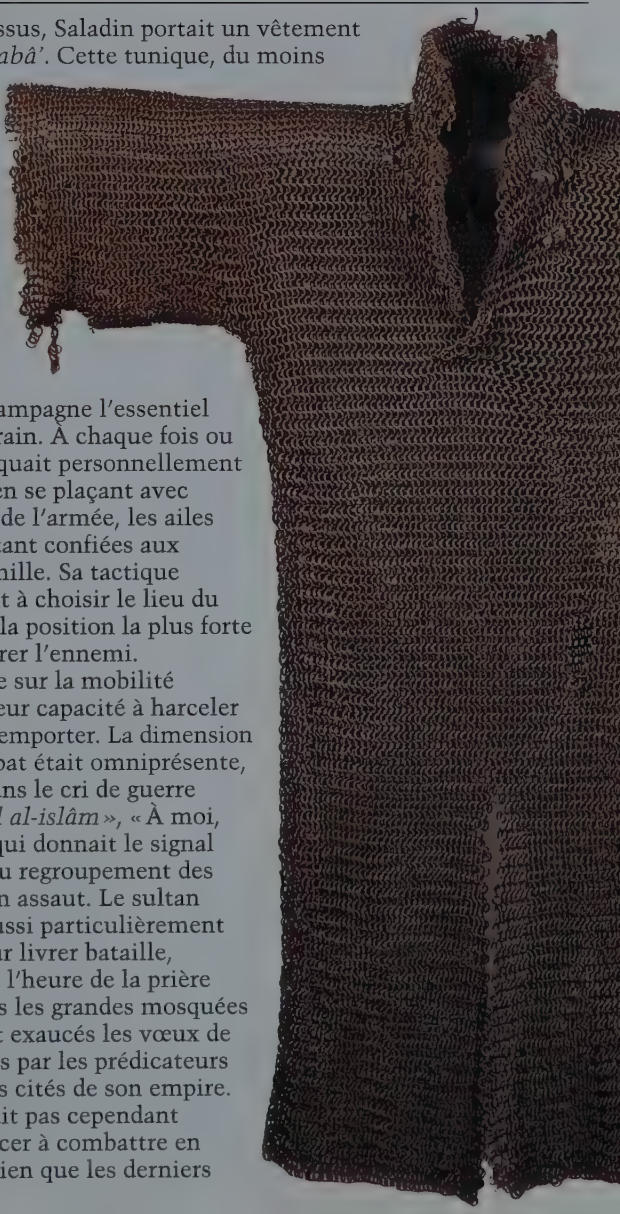
La décoration de l'entrée de la forteresse de Sadr (ci-contre), datée de 1187, reprend le modèle fatimide de la porte de la Victoire (Bâb al-Nasr) construite en 1087 au Caire. On y retrouve l'épée droite et le bouclier, symboles de la puissance et de l'hégémonie du pouvoir en place.

viendrait à être tuée. Cependant, s'il se montra attaché au sabre avec lequel il fit la guerre sainte, au point de demander à ce qu'il soit déposé dans sa tombe, il n'y avait pas chez lui de relation particulière à sa monture; il aimait au contraire offrir à ses proches les chevaux sur lesquels il avait triomphé.

Ce mode de vie militaire ne se limitait pas aux campagnes. La tenue quotidienne de Saladin rappelait le guerrier par bien des côtés. Le sultan portait en permanence, aussi bien de jour que de nuit, le *kazâghand*, ce vêtement court rembourré et piqué qui faisait fonction de cuirasse lors des combats et qui sauva d'ailleurs Saladin d'une mort certaine lorsque les Assassins se jetèrent sur lui pour le tuer en 1176. Ce vêtement protégeait aussi du froid: Saladin oublia de s'en revêtir lorsqu'il partit en février 1193 accueillir aux portes de Damas les pèlerins de retour de La Mecque. Beaucoup attribuèrent à cet oubli la fièvre qui le soir même devait le frapper et bientôt

Les pointes de flèches (ci-dessous) trouvées en grand nombre lors des fouilles de la forteresse du Gué de Jacob témoignent de l'âpreté du siège que conduisit Saladin en personne. Baudouin IV construisit cette forteresse et en confia la garde aux Templiers. Le site contrôlait le passage du Jourdain et faisait peser une lourde menace sur Damas. Aussi Saladin, ayant tenté en vain de s'opposer à la construction de la forteresse en 1178, revint à la charge l'année suivante et, après un siège éclair de six jours, s'en empara et la fit raser sur-le-champ.

l'emporter. Par-dessus, Saladin portait un vêtement plus long appelé *qabâ'*. Cette tunique, du moins celle conservée pieusement des années durant à côté de la tombe du sultan, était jaune avec des parements noirs, aux couleurs du souverain et du calife de Bagdad.



Saladin au combat

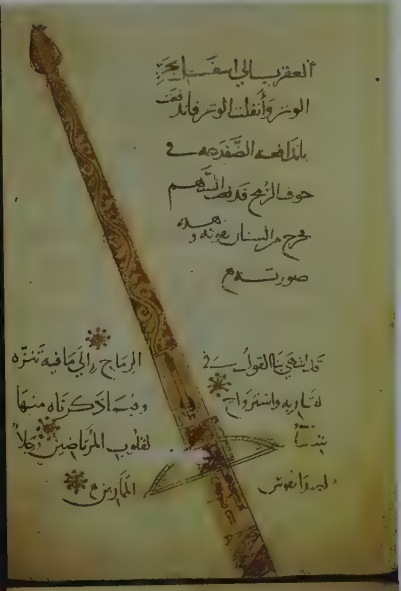
Saladin passa en campagne l'essentiel de sa vie de souverain. À chaque fois ou presque, il s'impliquait personnellement dans les batailles en se plaçant avec sa garde au centre de l'armée, les ailes droite et gauche étant confiées aux membres de sa famille. Sa tactique première consistait à choisir le lieu du combat, à trouver la position la plus forte possible et à y attirer l'ennemi. Il comptait ensuite sur la mobilité de ses troupes et leur capacité à harceler l'adversaire pour l'emporter. La dimension religieuse du combat était omniprésente, ne serait-ce que dans le cri de guerre de Saladin, « *Yâ Al al-islâm* », « À moi, gens de l'islam », qui donnait le signal du combat ou du regroupement des troupes après un assaut. Le sultan affectionnait aussi particulièrement le vendredi pour livrer bataille, spécialement à l'heure de la prière solennelle dans les grandes mosquées afin que soient exaucés les vœux de victoire formés par les prédicateurs dans toutes les cités de son empire. Sa piété n'allait pas cependant jusqu'à renoncer à combattre en ramadan, si bien que les derniers

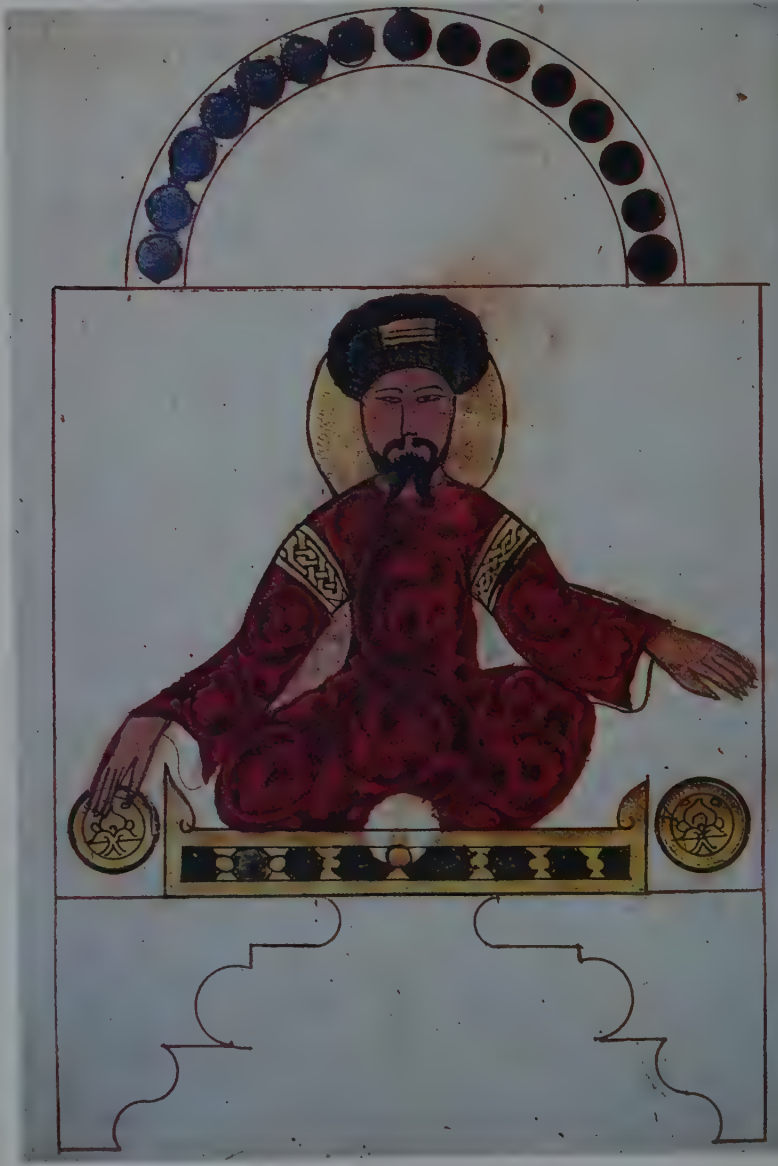
mois de sa vie furent occupés par des jeûnes surérogatoires destinés à rattraper ceux qu'il n'avait pu accomplir pour cause de combat.

Son génie militaire donnait aussi sa pleine mesure lors des sièges qu'il eut à conduire, encore plus nombreux que les engagements en rase campagne : il choisissait personnellement les angles d'attaque et orientait les mangonneaux. La poliorcétique – l'art d'assiéger les villes – semble avoir été un art particulièrement prisé par Saladin. Les traités militaires composés à son intention, comme celui d'al-Tarsûsî, font une large place à la description des catapultes, à la confection des tours de siège et à la préparation du feu grégeois très souvent utilisé par les musulmans. Il s'impliquait aussi dans la défense des villes menacées, confiant à son architecte Qarâqûsh le soin de fortifier Le Caire ou Acre, supportant le moral des populations assiégées, les encourageant à la résistance par sa présence.

Mais l'arme la plus redoutée des croisés, aux dires de Guillaume de Tyr, était la générosité de Saladin. Celle-ci fonctionnait à plusieurs niveaux. Elle s'appliquait d'abord aux musulmans. Saladin abandonnait ou distribuait à ses hommes les parts de butin qui lui revenaient, moyen sans doute de s'attacher leur fidélité et de les encourager au combat. De même, bien souvent les prisonniers musulmans tombés entre ses mains étaient libérés, façon habile de gagner à sa cause des serviteurs d'un parti hostile, tout en évitant de verser le sang des musulmans. À l'égard des croisés, cette stratégie s'exerçait en direction des villes assiégées : lorsque Saladin offrait l'*amân*, c'est-à-dire la garantie de la vie sauve contre la reddition, les habitants savaient que la parole du sultan serait tenue et qu'ils pouvaient même espérer quitter la ville avec leurs biens. Une telle politique encourageait bien souvent les villes à capituler rapidement plutôt qu'à soutenir un siège à l'issue incertaine. Ces traits chevaleresques du sultan finirent par l'emporter sur tous les autres dans la littérature chrétienne du Moyen Âge, au point qu'on lui trouva des ascendants chrétiens.

L'explication des maîtres de l'esprit sur les manières de se mettre à l'abri des dommages pendant les combats est un des plus anciens traités d'armurerie du monde musulman médiéval. Son auteur, al-Tarsûsî, appartient à une famille arménienne installée en Égypte sous les Fatimides, mais passée au service de Saladin. Il écrit, sans doute en 1174, son livre pour le sultan « en raison de ses exploits dans la guerre sainte contre les infidèles ». Ce manuscrit, richement enluminé, accorde une place centrale aux armes, à leur description, aux techniques de fabrication et à leur maniement (en haut, à droite, une lance creuse; à gauche, une arbalète à trois arcs). L'ouvrage traite aussi des machines de guerre et notamment des mangonneaux (ci-contre), catapultes utilisées lors des sièges pour projeter sur l'ennemi des boulets de pierre et du naphte enflammé. Il est difficile d'affirmer que les armes décrites dans ce traité correspondent toutes à la réalité de l'époque, mais le côté pratique de cet ouvrage et les informations puisées par l'auteur chez un armurier d'Alexandrie semblent plaider en ce sens.





Pour gérer un empire dont il ne cessait de repousser les limites, Saladin s'appuya très largement sur sa famille, son armée et surtout sur un remarquable bureau de la chancellerie qui le maintenait en contact permanent tant avec les souverains étrangers qu'avec les provinces les plus reculées de son territoire. Mais, par-dessus tout, la personnalité de Saladin, l'idéologie au pouvoir et le réseau de relations qu'il avait su tisser permirent à cette mosaïque d'États de rester sous une même autorité.

CHAPITRE 4

LA GESTION D'UN EMPIRE

Rien ou presque ne nous est connu de l'aspect physique de Saladin. Les monnaies le représentant n'obéissent à aucun réalisme et ses portraits ont tous été composés plusieurs siècles après sa mort. Aussi faut-il se contenter de l'image laissée par ses biographes qui insistent plus sur ses qualités de guerrier et sur sa piété que sur ses capacités, pourtant bien réelles, à gérer un empire.

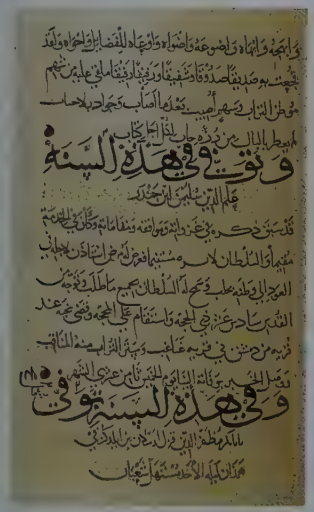
Le règne de Saladin est marqué par des déplacements continuels, par des campagnes militaires qui reprennent à chaque printemps et parfois même se poursuivent à la mauvaise saison. La présence de ce souverain gyrovague au sein de son empire ou dans sa capitale a tendance au cours du règne à devenir de plus en plus rare. Saladin est plus souvent occupé à faire la conquête des territoires des princes voisins qu'à visiter les siens propres.

Le système d'information du prince

Une telle mobilité n'est pas sans poser quelques problèmes pour organiser la gestion du territoire. Saladin est pourtant en relation constante avec les membres de sa famille, qui gèrent les provinces de son empire grâce à une armée de secrétaires : les plus célèbres sont al-Qâdî al-Fâdil et les deux biographes du sultan 'Imâd al-Dîn al-Isfahânî et Ibn Shaddâd, qui expédient chaque jour des missives aux quatre coins de l'empire et même au-delà, au calife de Bagdad ou au souverain almohade qui gouverne l'Occident musulman. Quatre-vingts lettres de victoire sont ainsi expédiées après la prise de Jérusalem, quarante après une rencontre victorieuse contre les Francs durant le siège d'Acre. Des courriers montés sur des dromadaires, plutôt que sur des chevaux qui réclament des infrastructures plus lourdes, sont chargés de transporter les missives les moins urgentes. Sinon, Saladin a recours à la poste aux pigeons, mise en place à la fin du règne de Nûr al-Dîn, qui permet de communiquer avec les villes assiégées ou de faire parvenir les nouvelles en un temps record. Un autre moyen de communication original fut utilisé lors du siège d'Acre : des nageurs, transportant argent et courrier, franchissaient de nuit le blocus maritime imposé par les croisés et permettaient de maintenir en communication constante Saladin et la ville assiégée.

Les secrétaires de chancellerie portaient le nom de *kâtib* et avaient pour principale mission de rédiger les actes officiels de l'État ayyoubide et de les soumettre au souverain qui y apposait sa devise, ou *'alâma*, pour authentifier le document. Les principaux critères sur lesquels se fondait la réputation d'un secrétaire étaient le style de sa prose et ses qualités de calligraphe. Al-Qâdî al-Fâdil surpassait tous les autres par les qualités remarquables de son style épistolaire. Né à Ascalon dans une famille de réfugiés palestiniens, il fit carrière au Caire dans l'administration fatimide avant de se rallier à Saladin dont il devint le plus célèbre secrétaire, mais aussi le conseiller le plus écouté. Le sultan affirmait qu'il avait conquis l'Égypte non par la force des armes mais par la plume d'al-Qâdî al-Fâdil.

Un autre aspect de l'information d'État concerne le renseignement et particulièrement celui arraché à l'ennemi. Les moyens utilisés par Saladin pour se le procurer étaient multiples, depuis le pèlerin-espion, tel al-Harawî qui visite Jérusalem en 1173, jusqu'aux marchands ou encore aux ambassadeurs chargés de porter de la part du sultan des fruits et de la neige à Richard Cœur de Lion malade et qui parviennent à estimer à trois cents le nombre de cavaliers francs qui se trouvent à Jaffa. Les espions les plus précieux étant toutefois les croisés passés à l'ennemi, surtout s'ils ont accès aux secrets d'État, à l'instar de Sibylle, l'épouse du prince d'Antioche, qui informa le sultan des mouvements de l'armée chrétienne durant sa campagne dans la principauté en 1188.



Formé dans les services de la chancellerie zankide, l'autre grand secrétaire de Saladin, 'Imâd al-Dîn al-Isfahânî, passa à son service en 1175 (à gauche, manuscrit où il relate la prise de Jérusalem).

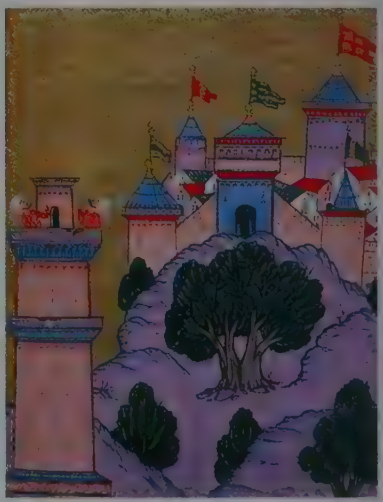
Saladin et le territoire égyptien

L'étude des déplacements du souverain au sein de l'espace égyptien entre sa prise de pouvoir en 1169 et son départ définitif de la

contrée en 1182 est assez révélateur du mode de gestion d'un empire. À aucun moment, semble-t-il, il ne visite le Sa'îd égyptien, c'est-à-dire l'ensemble des territoires situés au sud du Caire, laissant à ses frères le soin d'aller réprimer les révoltes pro-fatimides qui agitent la région au début de son règne. Du Delta, il ne connaît également que peu de chose, à l'exception de ses marges orientales depuis Birkat al-Jubb à quelques kilomètres au nord-est du Caire, lieu de rassemblement des caravanes et des armées en partance pour la Syrie ou La Mecque, jusqu'à Bilbays et Fâqûs, étapes sur la route de Syrie.

Les véritables visites, il les réserve aux villes de la côte méditerranéenne plusieurs fois attaquées dans le courant des années 1170 par les flottes normande, byzantine et croisée. Saladin se rend ainsi à maintes reprises à Alexandrie et à Damiette. Sa préoccupation essentielle est alors d'assurer la défense de l'Égypte : il fait renforcer les fortifications d'Alexandrie, doubler celles de Damiette et édifier une forteresse dans la cité manufacturière de Tinnîs, victime elle aussi des raids chrétiens. La visite de 1177 à Alexandrie inaugure la restauration de la marine égyptienne qui avait été très largement détruite dans l'incendie de Fustat, provoqué en 1168 par les Fatimides pour éviter

Pour des raisons stratégiques et économiques, Saladin portait une attention toute particulière à Alexandrie (ci-dessous) dont il fit restaurer les murailles. Il aimait aussi venir y écouter l'enseignement des hommes de religion qui, dès l'époque fatimide, avaient fait de cette ville un bastion du sunnisme en y implantant les premières madrasas d'Égypte.



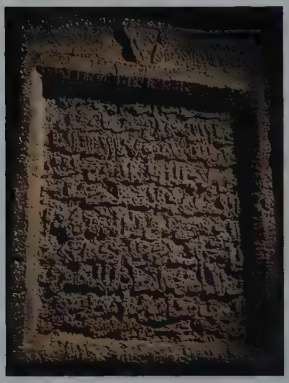
Les manufactures textiles égyptiennes, aux époques abbasside et fatimide, étaient renommées dans tout le bassin méditerranéen. Elles étaient principalement situées au nord-est du Delta, autour de l'île de Tinnîs. La fibre textile la plus utilisée était le lin que l'on pouvait se procurer en grande quantité en Égypte. Seuls la soie et les fils d'or et d'argent avec lesquels on brodait les tissus les plus précieux étaient importés. Les ateliers publics devaient réaliser les robes d'honneur, ou *khila'a*, qui étaient attribuées par le calife aux membres de son entourage comme marque de distinction. Le voile noir, ou *kiswa*, qui recouvre la Ka'ba de La Mecque et qui est changé tous les ans était également tissé dans ces ateliers. Les fouilles archéologiques conduites en Égypte ont permis de mettre au jour, dans les tombes notamment, des tissus brodés, à décor épigraphique, appelés *tirâz* (en haut), mentionnant parfois le nom du calife régnant, l'atelier et la date de sa fabrication. Les attaques répétées des Normands et des croisés contre les côtes égyptiennes au début du règne de Saladin entraînèrent un déclin rapide de cette industrie textile.

que les croisés ne s'emparent de la cité. En quelques années, Saladin parvient à reconstruire une flotte de guerre digne de ses prédécesseurs, dont la principale mission consista à approvisionner Acre assiégée par les croisés. Elle tomba entre leurs mains en même temps que la ville en 1191 !

Réorganisation de l'armée

Le cheval était au centre de la vie du prince en temps de guerre comme en temps de paix, où il servait à chasser et à jouer au polo. Il était aussi l'un des présents que Saladin aimait le plus offrir. Aux hôtes de passage il abandonnait bien souvent ses propres coursiers. À ses soldats il laissait tous les chevaux compris dans sa part de butin. Cet animal était la marque du chevalier, aussi lorsque Saladin s'aperçut, au cœur de la bataille de Jaffa en 1192, que la monture de Richard Cœur de Lion avait été tuée, il lui fit envoyer deux chevaux arabes (à gauche, un entraînement militaire).

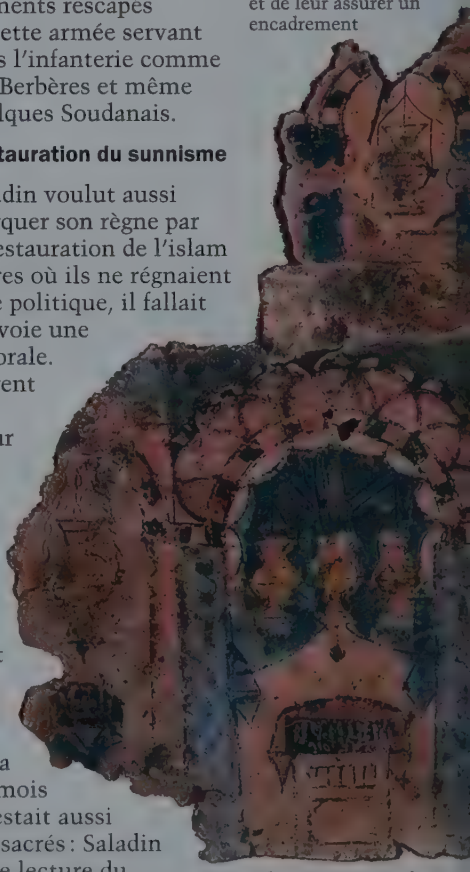
Une autre préoccupation majeure du sultan était l'organisation de son armée. Il chercha durant son règne à en grossir les effectifs, imposant à tout prince musulman qui lui faisait allégeance de fournir des contingents militaires pour la guerre sainte. Cependant le cœur de cette armée était constitué du corps expéditionnaire qu'avait envoyé Nûr al-Dîn pour faire la conquête de l'Égypte à la fin de l'année 1168 et dont il avait fait lui-même partie. Avec ces hommes, il put prendre le pouvoir au Caire, s'imposer face aux souverains musulmans de Syrie et de Jazîra et enfin mener la guerre sainte. L'élément dominant était constitué de Turcomans, hommes libres qui fournissaient l'essentiel des archers montés chargés de harceler et déstabiliser l'ennemi avec leurs chevaux légers et leur pluie de flèches. D'autres Turcs, d'origine servile, les mamelouks, sans doute mieux entraînés et disciplinés, se battaient à leur côté. Ils fournissaient le contingent d'élite formant la garde privée, ou *halqa*, du sultan et portaient ses couleurs. Les Kurdes, dernière constituante majeure de cette armée, n'étaient certainement pas les plus nombreux, mais ils occupaient les postes stratégiques, ne serait-ce que par l'intermédiaire de la famille de Saladin. L'armée fatimide, dont il avait hérité, avait fomenté plusieurs rébellions visant à le renverser durant les premières années de son règne, aussi avait-elle été largement épurée de ses éléments soudanais et arméniens. De même, Saladin avait relevé de leur service un certain nombre de bédouins à la fidélité incertaine pour les



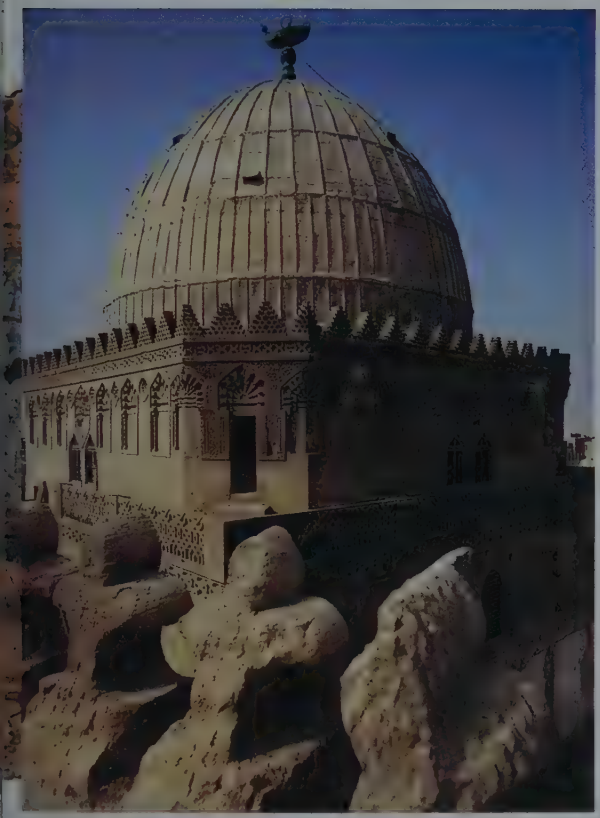
remplacer par des tribus plus sûres. Néanmoins, jusqu'au bout, on trouve à son service des éléments rescapés de cette armée servant dans l'infanterie comme des Berbères et même quelques Soudanais.

Restauration du sunnisme

Saladin voulut aussi marquer son règne par la restauration de l'islam et du sunnisme sur les territoires où ils ne régnaient pas encore. En préalable à cette politique, il fallait que le souverain lui-même renvoie une image de piété et de rigueur morale. Aussi ses biographes s'attachèrent à forger ce portrait rempli de clichés propres au genre. Le jour où il accéda au vizirat en 1169, Saladin aurait ainsi changé de vie, renonçant à la boisson et aux plaisirs. Il effectuait, nous dit-on, avec la plus grande observance les cinq prières rituelles, rattrapait les jeûnes de ramadan qu'il n'avait pu suivre pour cause de guerre. S'il n'accomplit jamais le pèlerinage à La Mecque, autre pilier de l'islam, il en manifesta l'intention jusqu'aux derniers mois de sa vie. Cette piété se manifestait aussi par la fréquentation des textes sacrés : Saladin effectuait de longues séances de lecture du Coran en ramadan, suivait l'enseignement des oulémas alexandrins, aimait à écouter les traditions du Prophète, même, nous dit-on, au cœur du combat lorsqu'il avait quelque répit ! Ces manifestations de piété pouvaient aussi être ostentatoires : en pénétrant dans Damas qui venait



Une des fonctions que Saladin assigna à la forteresse de Sadr fut d'accueillir les combattants du djihâd et de leur assurer un encadrement religieux sunnite, d'où la présence tout à fait exceptionnelle sur ce site de quatre oratoires et d'une grande mosquée (à gauche, l'inscription de fondation).



L'imâm al-Shâfi'î, fondateur d'un des quatre rites sunnites, mourut à Fustat en 820 et fut enterré dans une tombe très humble du cimetière du Qarâfa, situé au sud-est de la ville. Saladin, qui appartenait comme la majorité des Égyptiens au rite shâfi'ite, montra, une fois arrivé au pouvoir, une réelle vénération envers l'imâm. Il lui fit ériger un somptueux tombeau et fit construire à proximité la plus grande madrasa du Caire. De ces aménagements, il ne reste que le cénotaphe en bois, marquant l'emplacement de la tombe. L'aspect extérieur du monument (ci-contre), tel qu'on peut encore le voir, est dû au neveu de Saladin, al-Malik al-Kâmil, qui se fit d'ailleurs enterrer aux côtés de l'imâm. L'énorme coupole recouverte de lames de plomb est surmontée d'un navire, supposé recevoir des graines pour les oiseaux. Jusqu'à aujourd'hui cette tombe est un des lieux de pèlerinage majeurs en Égypte, particulièrement à l'époque de la fête de l'imâm, ou *mouled*. Les fidèles viennent demander son intercession et le sollicitent en lui adressant des messages qu'ils déposent au pied de son tombeau.

de lui ouvrir ses portes en 1174, son premier geste fut d'aller prier à la mosquée des Omeyyades. De même, la décision qu'il avait coutume de prendre en entrant dans les villes musulmanes qui lui faisaient allégeance était d'abolir, à la grande satisfaction des populations, les taxes illégales qui n'étaient pas prescrites par le Coran ou la tradition.

La famille ayyoubide appartenait à l'école de droit shâfi'ite, une des quatre écoles sunnites, remontant au IX^e siècle et particulièrement bien implantée en Égypte où son fondateur, l'imâm Muhammad al-Shâfi'î, était enterré. Aussi, Saladin n'éprouva-t-il que peu de difficultés à éliminer du pays le chiisme

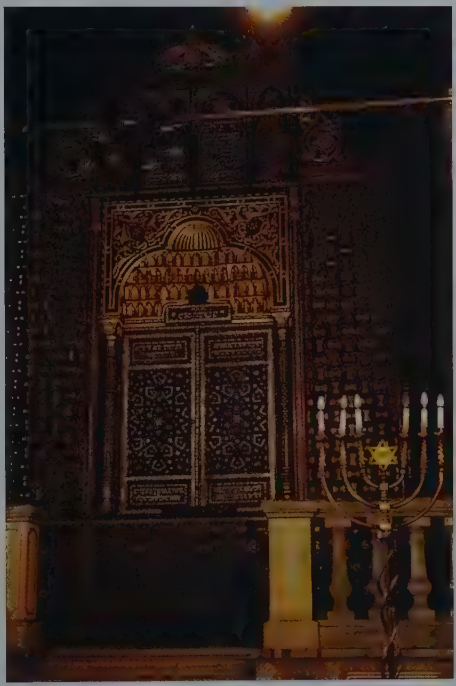
des Fatimides qui, semble-t-il, n'avait que peu touché les populations. Il diffusa dans la contrée les madrasas, ces institutions où l'on délivrait un enseignement de droit islamique qui devait servir à former les futures élites politiques et religieuses du pays. Il ne faisait en cela que suivre le modèle de ses maîtres zankides qui avaient multiplié ces établissements en Syrie pour lutter contre la propagande chiite, mais aussi pour mieux contrôler les milieux religieux sunnites qui se retrouvaient dans ces institutions à la solde du pouvoir. Saladin favorisa cependant sa propre école religieuse plutôt que le hanafisme de ses maîtres turcs. Trois des cinq madrasas qu'il fit construire au Caire, notamment la plus importante, la Nâsiriyya, située tout contre le tombeau de l'imâm al-Shafi'î, appartenaient à son rite. Toutefois, à aucun moment il ne se montra sectaire, permettant aux autres écoles sunnites d'avoir leurs propres institutions et de diffuser leur enseignement.

Les Assassins

En définitive, la secte chiite qui lui posa les plus sérieux problèmes fut celle des bâtiniens, aussi appelés Assassins. Ils s'étaient fait concéder dans le courant du XII^e^ siècle plusieurs forteresses dans le Jabal Ansâriyya, en Syrie du Nord. À partir de là, ils pouvaient former des missionnaires, ou *da'î*, et diffuser leur propagande. Le grand maître local, Sinân, aussi surnommé le « Vieux de la Montagne », avait repris les pratiques terroristes propres au mouvement pour éliminer ses adversaires les plus dangereux. Saladin, le champion du sunnisme, représentait une cible idéale, d'autant plus que le régent d'Alep, Kumushtakîn, souhaitait se débarrasser du sultan et avait demandé aux Assassins de se charger de ce travail. À deux reprises, lors des sièges d'Alep en 1175 et de

La secte chiite des bâtiniens, « ceux qui ont accès au sens caché des textes sacrés », apparaît en 1094 à la suite d'une crise de succession au califat fatimide. Le foyer le plus actif est pourtant situé en Iran, dans la forteresse d'Alamût, où est organisée la propagande et où sont formés les missionnaires. Le mouvement se diffuse au début du XII^e^ siècle en Syrie où ses adeptes sont connus sous le nom d'Assassins. Ce terme dérive du mot arabe *hashîshiyya*, « fumeurs de haschisch » : il s'agissait de dénoncer le caractère irrationnel de ces hommes se comportant comme s'ils étaient sous l'emprise de la drogue. C'est précisément sous le règne de Saladin que le mouvement connaît son apogée. Il est alors dirigé en Syrie par Sinân, qui, de sa forteresse de Masyâf (ci-dessus), commande l'assassinat des opposants à la secte.

la forteresse voisine de 'Azaz en 1176, des membres de la secte se glissèrent dans l'entourage de Saladin et tentèrent de l'éliminer, provoquant à chaque fois la mort de plusieurs de ses gardes et blessant même légèrement le sultan la seconde fois. Saladin se résolut alors à marcher vers la zone qu'ils contrôlaient et à assiéger Masyâf, leur plus importante forteresse. Il leva bientôt le siège sans donner une explication claire. Sans doute avait-il conclu un accord secret avec Sinân prévoyant l'arrêt des attentats contre le départ de son armée. Saladin ne fut plus menacé par les Assassins, mais il dut en contrepartie tolérer l'existence d'une enclave chiite au cœur de ses États.

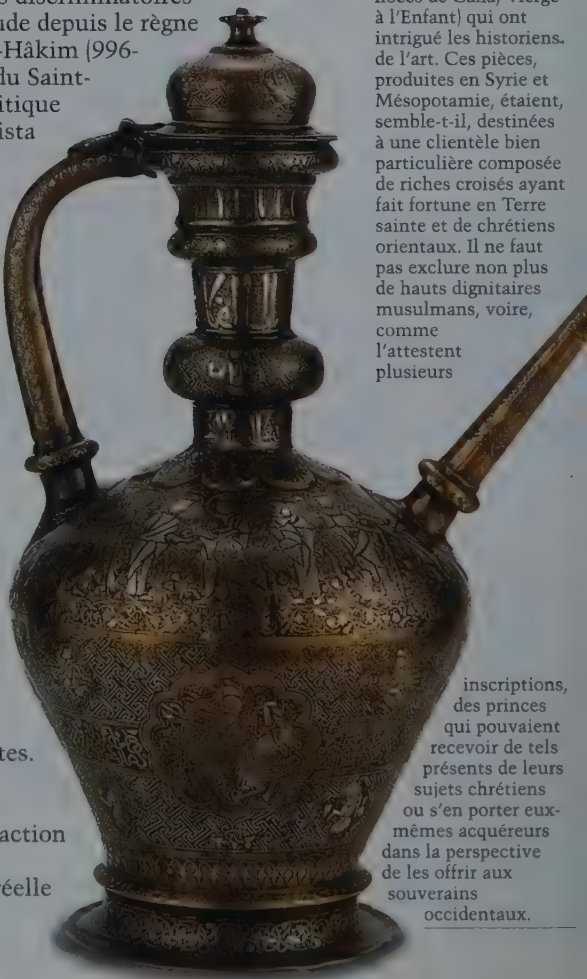


Les archives des juifs de Fustat étaient conservées dans la *geniza*, pièce contiguë à la synagogue.

Saladin et les minorités religieuses

Le triomphe du sunnisme passait aussi par une stricte application de la loi musulmane à l'égard des *dhimmîs*, c'est-à-dire des chrétiens et des juifs autorisés à vivre en terres d'islam, sous certaines conditions dont ils s'étaient parfois affranchis. En Égypte notamment les conversions à l'islam avaient été moins fortes que dans d'autres contrées comme la Syrie. Les chrétiens, sans doute encore majoritaires, avaient pu bénéficier aussi de la tolérance de la dynastie

fatimide et même s'insérer dans l'appareil d'État. Cette situation apparut comme étant une véritable anomalie aux armées syriennes venues conquérir le pays dans les années 1160 et elles n'hésitèrent pas à détruire les églises et à se saisir de leurs biens. Saladin, tout à fait en phase avec ce mouvement, réactiva une fois son pouvoir personnel établi en 1171 les mesures discriminatoires tombées en désuétude depuis le règne terrible du calife al-Hâkim (996-1021), destructeur du Saint-Sépulcre. Cette politique anti-*dhimmîs* consista à imposer à ceux qui n'étaient pas musulmans le port de signes distinctifs. Il leur fut également interdit de monter sur des chevaux et même sur des mules, seuls les ânes leur étaient autorisés. Enfin toutes les manifestations publiques de leur culte furent bannies : les croix furent retirées du sommet des clochers, la sonnerie des cloches et les processions interdites. Cette politique correspondait sans doute plus à une réaction face à une société nouvelle qu'à une réelle hostilité envers les autres religions



Fabriqués sous les derniers Ayyoubides, plusieurs objets en métal aux fonctions variées (gourde, plat, pyxide, brûle-parfum ou encore médaillons) présentent des motifs chrétiens (nativité, noces de Cana, Vierge à l'Enfant) qui ont intrigué les historiens de l'art. Ces pièces, produites en Syrie et Mésopotamie, étaient, semble-t-il, destinées à une clientèle bien particulière composée de riches croisés ayant fait fortune en Terre sainte et de chrétiens orientaux. Il ne faut pas exclure non plus de hauts dignitaires musulmans, voire, comme l'attestent plusieurs inscriptions, des princes qui pouvaient recevoir de tels présents de leurs sujets chrétiens ou s'en porter eux-mêmes acquéreurs dans la perspective de les offrir aux souverains occidentaux.

du Livre. La preuve en est que des signes d'apaisement se manifestèrent très vite : nombre d'églises furent reconstruites dans le courant des années 1170, les mesures discriminatoires tombèrent rapidement en désuétude au point que Saladin éprouva le besoin d'en demander à nouveau l'application avant de quitter définitivement le pays en 1182. En tout état de cause, cette politique n'eut qu'une influence minime sur l'accélération du processus d'islamisation.

Cette rigueur n'empêchait pas le sultan de compter dans son entourage plusieurs *dhimmîs* comme le savant juif Maïmonide ou encore les nombreux médecins entre les mains desquels il n'hésitait pas à confier sa vie. On n'en compte pas moins de quinze qui le servirent, dans leur grande majorité chrétiens et juifs.

Il faut en dernier lieu souligner que la politique de Saladin envers les *dhimmîs* leur fut de plus en plus favorable au fil du temps, ce qui montre bien que le contexte des croisades ne pesa pas sur les chrétiens vivant en terre d'islam. Le règne de Saladin ne fut pas une époque où on les suspecta de collaborer avec l'Infidèle. Bien au contraire, pour beaucoup de *dhimmîs* vivant en Palestine, les croisades avaient entraîné une détérioration de leur condition. Il fut ainsi interdit aux juifs de résider à Jérusalem. La reprise de la cité par Saladin en 1187 s'accompagna de l'autorisation officielle de s'installer de nouveau dans la ville sainte.

Des scènes d'inspiration chrétienne apparaissent sur des tessons de céramique d'époque fatimide comme le célèbre « Christ nimbé bénissant », le prêtre tenant un encensoir ou encore la *pietà* (ci-dessus). Elles témoignent sans doute d'une forte présence copte dans l'artisanat de la poterie, mais aussi de la grande tolérance du régime à l'égard des *dhimmîs* avant l'arrivée des armées de Saladin.

SA LA DI

Le règne de Saladin est marqué par le développement sans précédent d'une propagande d'État centrée autour de la guerre sainte et du caractère sacré de Jérusalem. Mais sitôt le souverain disparu, les Ayyoubides, tout en revendiquant l'héritage de leur prestigieux ancêtre, renoncèrent dans les faits à cette idéologie. Il fallut attendre le début du XX^e siècle pour que soit récupérée la figure du souverain par les mouvements se réclamant du panarabisme.

CHAPITRE 5

LE SYSTÈME DE PROPAGANDE

La figure de Saladin est toujours vivante dans le monde arabe comme le montre la statue équestre érigée à la demande du président syrien Hafez al-Assad devant la citadelle de Damas en 1992. Saladin est entouré de guerriers et d'un soufi et domine Gui de Lusignan et Renaud de Châtillon.

Le djihâd au centre du système

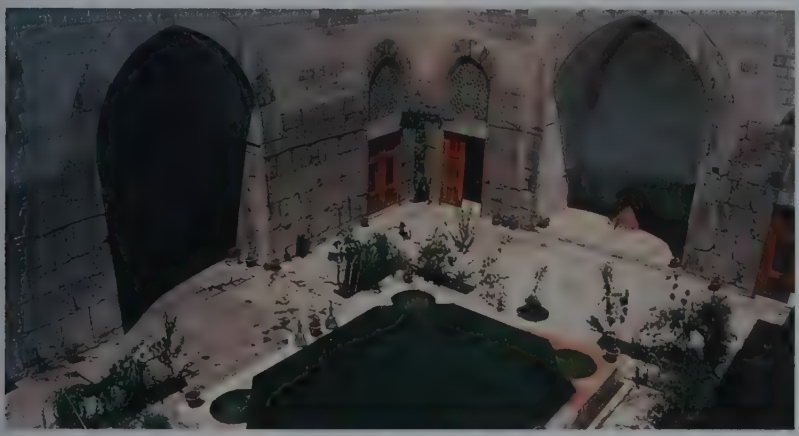
Sous le règne de Saladin, le djihâd connaît son apogée. On le retrouve au centre de la propagande sultanienne, servant à justifier la plupart des opérations militaires que le souverain conduit, tant contre les croisés que contre les musulmans. Rien de bien étonnant puisque le djihâd est une obligation collective que la communauté musulmane délègue au souverain afin de conquérir ou reconquérir les terres qui échappent à la domination de l'islam. Plus surprenant en revanche est qu'il fallut près d'un demi-siècle après la fondation des États croisés pour que les princes musulmans se décident à réactiver l'idée de guerre sainte.

Cette renaissance se produisit au milieu du XII[e] siècle et fut l'œuvre de Zankî et surtout de son fils Nûr al-Dîn qui en fixa les bases idéologiques

et en organisa la diffusion. L'unification politique et religieuse du monde musulman était le préalable à toute guerre contre l'Infidèle : celle-ci, survenant ensuite, devait se fixer pour but suprême la reconquête de Jérusalem, troisième ville sainte de l'islam.

Nûr al-Dîn parvint très largement à remplir la première partie de ce programme : la conquête de l'Égypte en 1169 vint achever le lent travail d'unification qu'il avait entrepris dès son arrivée au pouvoir en 1146.

Le *minbar* de Nûr al-Dîn (ci-dessous), déposé par Saladin dans la mosquée al-Aqsâ, fut détruit par un incendie criminel en 1969.



Désormais le Proche-Orient musulman était sunnite et rassemblé sous sa seule autorité. La mort prématurée du souverain en 1174 l'empêcha de mener à bien la seconde partie de son projet. Son désir de conduire la guerre sainte contre les Francs pour s'emparer de Jérusalem, même s'il ne fut jamais mené à son terme, devait pourtant apparaître aux yeux de tous comme bien réel. Depuis les débuts de son règne, Nûr al-Dîn avait fait figurer le titre de *mujâhid*, « combattant de la guerre sainte », dans sa titulature ; de même, il fit construire par des artisans d'Alep un *minbar*, ou chaire de prédication, qu'il comptait déposer dans la mosquée al-Aqsâ, dès la prise de la ville sainte.

Djihâd de circonstance ou djihâd de conviction ?

Le programme politique de Saladin ne présente aucune originalité par rapport à celui de son prédécesseur. Tant sur le plan idéologique que sur les moyens de propagande, il ne fait que reprendre les projets et les méthodes définis sous

Nûr al-Dîn fit édifier des hôpitaux, ou *maristân*, dans les principales villes de son empire (Alep, Raqqa). Le plus célèbre, celui de Damas (ci-dessus), construit dès son entrée dans la ville en 1154, devait accueillir en priorité les patients les plus démunis, pauvres et ascètes, ainsi que les malades mentaux. L'hôpital servait aussi d'école de médecine et était doté d'une bibliothèque. Le bâtiment s'ordonne autour d'une cour centrale avec bassin sur laquelle s'ouvrent les *îwân*, ces pièces généralement voûtées et ouvertes sur tout un côté qui pouvaient tout aussi bien servir de salle d'audience dans les palais que de salle de cours dans les madrasas ou les hôpitaux, réunissant les disciples assis autour du maître.

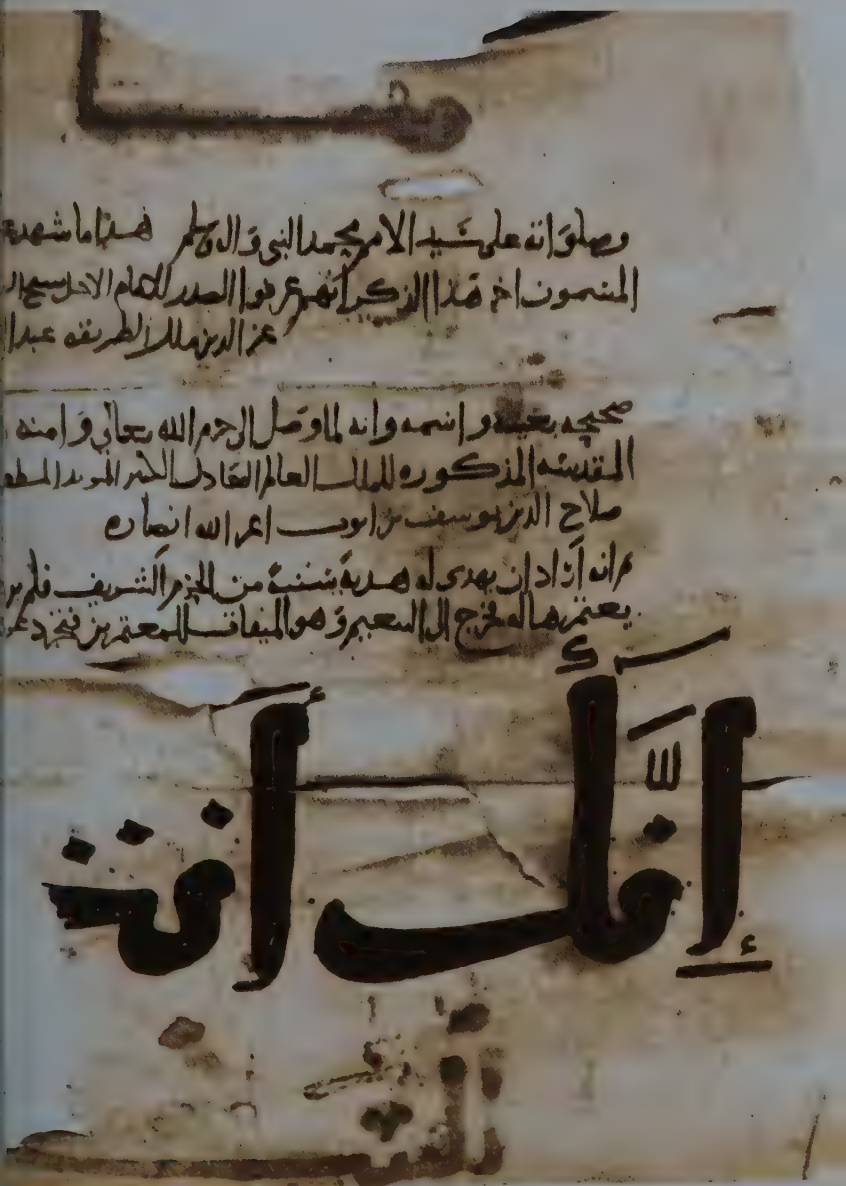
le règne précédent. L'absence d'originalité de cette politique comporte néanmoins un aspect positif : elle permet au sultan de se proclamer le digne héritier de Nûr al-Dîn. De plus, le génie de Saladin est d'avoir pleinement réalisé ce programme tant sur le plan politique que militaire et de lui avoir donné un retentissement qui allait défier l'espace et le temps.

Le djihâd est sous le règne de Saladin au cœur du processus de légitimation de son pouvoir. L'unification du monde musulman comme préalable à toute attaque d'envergure contre les États latins, telle que l'a définie Nûr al-Dîn, justifie les campagnes répétées que mène Saladin contre les princes musulmans de Syrie et de Haute Mésopotamie. Dans les lettres qu'il fait expédier à la cour de Bagdad, notamment après la prise de la ville de Hama en 1174, il se présente comme étant le seul combattant du djihâd, les princes qu'il combat se dérobant à leur devoir et n'hésitant pas à faire alliance avec les Francs pour empêcher l'unité du monde musulman.

Beaucoup, depuis les chroniqueurs hostiles à Saladin jusqu'aux historiens les plus récents, ont vu derrière ces campagnes censées faire l'unité du monde musulman en vue de la guerre sainte une simple entreprise de propagande visant à masquer les visées expansionnistes de Saladin. Il aurait été plus soucieux d'agrandir ses domaines personnels et ceux de sa famille que de conduire réellement la guerre sainte qui ne devient effective que bien tard, dans les dernières années du règne. Comment aurait-on jugé Saladin, s'il était mort de la maladie qui le frappa à la fin de l'année 1185 ? N'aurait-on pas vu en lui un prince, comme le Proche-Orient de cette époque en produisit beaucoup, utilisant l'islam à des fins personnelles ? En un mot, la sincérité de Saladin et son engagement religieux sont clairement remis en cause.

Il est indéniable que Saladin appartient à cette catégorie d'hommes que l'on pourrait définir comme des bâtisseurs d'empire. Sa vie était sur le champ de bataille, son bonheur dans la victoire

Les certificats de pèlerinage, ou *dhikr*, découverts dans les années 1960 par Dominique et Janine Sourdel dans les archives de Damas conservées à Istanbul, constituent un témoignage unique sur les pratiques religieuses des élites syriennes, qui envoyaient à La Mecque des pèlerins pour accomplir à leur place les rites du pèlerinage. Ce document certifie que 'Abd al-'Azîz al-Qushayrî a effectué le petit pèlerinage ou *'umra*, pour le compte de Saladin.



conduisant à l'agrandissement de ses États. Mais on ne peut nier en même temps la piété du personnage, son désir bien réel de faire la conquête des terres croisées. D'ailleurs, ces deux aspects sont tout à fait convergents : la soif de conquête ne pouvait conduire Saladin qu'à s'emparer des terres infidèles situées au cœur de son empire. La véritable question est de savoir pourquoi ces conquêtes arrivent si tard dans son règne alors que Jérusalem est si proche de Damas.

Il faut peut-être y voir un sentiment d'infériorité militaire qui se serait insinué dans l'esprit de Saladin. Les premières expéditions contre l'Égypte dans les années 1160 s'étaient soldées par des revers humiliants. Le jeune Saladin à qui avait été confiée la ville d'Alexandrie avait dû la livrer aux Francs et peut-être avait-il alors été un temps leur otage. Une fois arrivé au pouvoir, la grande expédition de 1177 devant frapper le royaume de Jérusalem en plein cœur s'était terminée par un désastre militaire et la fuite humiliante de Saladin, abandonné de tous, à travers le Sinaï.

Les représentations chrétiennes de Jérusalem font figurer la ville dans un cercle, symbole à la fois de la perfection de la Jérusalem céleste et de la place centrale de la Jérusalem terrestre, « nombril du monde ».

L'église du Saint-Sépulcre, détruite par le calife fatimide al-Hâkim en 1009, puis reconstruite par les Byzantins, fut fortement remaniée par les croisés. Elle abritait le lieu du Calvaire et le tombeau du Christ et servit de nécropole aux rois francs. Leur sépulture, à l'exception de celle du jeune Baudouin V, furent profanées en 1187, lors de l'entrée des troupes de Saladin dans la ville.

La place centrale de Jérusalem

Le choc psychologique qui conduisit Saladin à affronter de nouveau les croisés fut peut-être l'expédition de Renaud de Châtillon en 1182 contre les lieux saints de l'islam ou encore la maladie de 1185-1186 qui le frappa et que le sultan interpréta comme un avertissement. La reconquête de Jérusalem apparaît alors clairement comme le but suprême, l'étape finale faisant suite à celle qui avait mené à l'unification du monde musulman. Nûr al-Dîn, là encore, avait largement préparé le terrain d'un point de vue idéologique, en faisant renaître

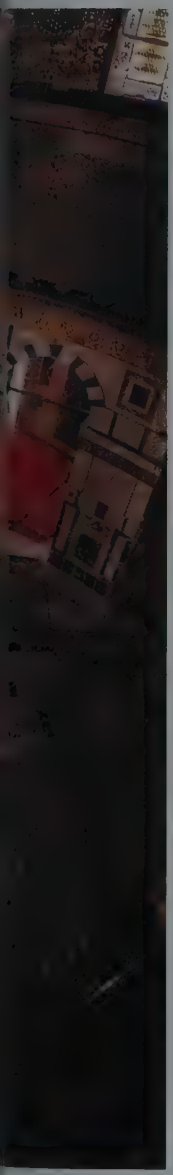
une littérature rappelant le caractère sacré de la ville qui s'était peu à peu effacé de la conscience musulmane. Comme son prédécesseur l'avait fait avant lui avec la construction d'un *minbar*, Saladin exprima de façon tout aussi allégorique son désir de conquête en adoptant pour emblème l'étoile à six branches, appelée aussi sceau de Salomon, le symbole de la ville. On la trouve sur les monnaies du prince, mais aussi, de façon plus solennelle, gravée dans la pierre à l'entrée de la forteresse de Sadr ou donnant sa forme aux oculi du bain.

Dès la prise d'Alep en 1183, Saladin y fit frapper des monnaies d'argent, ou dirhams, ornées de l'étoile à six branches. Ce type de monnayage continua à être frappé par son fils al-Zâhir (ci-dessus).

La mosquée al-Aqsâ, une des trois mosquées saintes de l'islam avec La Mecque et Médine, fut construite sur l'emplacement du temple de Salomon par le calife omeyyade al-Walîd (705-715). Après la prise de Jérusalem en 1099, elle fut attribuée aux Templiers qui condamnèrent son *mihrâb*. Au moment de la reprise de la ville en 1187, Saladin ordonna que cet espace sacré, que les musulmans considéraient comme souillé, fût purifié à l'eau de rose. Lorsque Taqî al-Dîn, neveu de Saladin, se fut acquitté de cette mission, la première *khutba* y fut prononcée. Saladin ordonna cette même année la restauration de son *mihrâb* (ci-contre) et fit installer le *minbar* de Nûr al-Dîn.

La conquête qui survient en 1187 est longuement préparée et marque l'apogée du règne. Elle apparaît à bien des égards comme une remarquable mise en scène. Saladin entre dans la ville – et ce n'est pas le fait du hasard – le jour anniversaire de l'ascension nocturne de Mahomet. Un des caractères sacrés de la ville vient précisément de cet épisode miraculeux de la vie du prophète de l'islam gravissant les degrés de l'échelle céleste à partir du Rocher de Jérusalem pour aller à la rencontre de Dieu.

Toute représentation exige un public. Saladin convoque pour l'occasion les oulémas de son empire sur lesquels il s'appuie pour diffuser sa propagande à toute la communauté musulmane. Il les associe à la victoire de Hattîn et à la prise de la cité sainte en leur distribuant une part du butin et en leur demandant de participer à la mise à mort des prisonniers, templiers et hospitaliers, qui refusent la conversion à l'islam. Il rétablit aussi l'islam sur l'esplanade du Temple, en faisant abattre l'immense croix dorée qui surmontait le dôme du Rocher, un temps transformé en église.



Dans la mosquée al-Aqsâ, il installe le *minbar* de Nûr al-Dîn et peut désormais apparaître aux yeux de tous comme son digne héritier. Comme si cela ne suffisait pas, des lettres de victoire, chantant les louanges du prince, sont envoyées à l'ensemble des cours musulmanes, des poèmes sont composés pour l'occasion.

Les derniers temps

L'attachement de Saladin pour Jérusalem semble avoir été sincère. Il s'y rend de nouveau en 1189 pour y passer la fête du Sacrifice et s'efforce de redonner à la cité son rang de ville sainte en y installant un couvent pour les soufis et en transformant l'église Sainte-Anne en madrasa shâfi'ite. Le lien entre le souverain et la ville de Jérusalem devient même pathétique lorsque les hommes de la III^e^ croisade dirigés par Richard Cœur de Lion la menacent et que Saladin participe personnellement au transport des pierres destinées au renforcement des fortifications.

Dans les dernières années de sa vie, il y voit le symbole de son œuvre, sa gloire passée et il s'y accroche désespérément, refusant absolument, dans les négociations qui s'engagent avec le roi d'Angleterre, d'évoquer une éventuelle restitution. La voir demeurer à l'islam est sans doute l'une de ses dernières satisfactions lorsqu'il s'éteint, âgé de 55 ans, à Damas après treize jours d'agonie le 3 mars 1193.

Le dôme du Rocher (à gauche) fut construit dans les années 690 par le calife omeyyade 'Abd al-Malik autour du rocher d'où Mahomet, selon la tradition musulmane, aurait gravi l'échelle céleste et rencontré Dieu pour fixer le nombre des prières quotidiennes. Après la prise de Jérusalem par les croisés, l'édifice fut transformé en église et un autel installé à même le rocher, mais les musulmans pouvaient s'y rendre en pèlerinage et vénérer notamment l'empreinte du pied laissée par le Prophète.

L'église Sainte-Anne, remarquable exemple de l'art gothique occidental transplanté en Terre sainte, devint en 1192, sur ordre de Saladin, la madrasa Salâhîya.

Longtemps supplantée dans l'historiographie arabe par celles de Nûr al-Dîn et du sultan mamelouk Baybars, la figure de Saladin émerge véritablement dans la seconde moitié du XIXe siècle, époque où elle entre aussi dans la littérature arabe moderne et devient le héros de fictions romanesques et de pièces de théâtre. La récupération idéologique et politique du personnage est à peu près contemporaine et fait de Saladin, à l'époque de l'impérialisme européen, le champion d'un islam unificateur et puissant, combattant les agressions venues d'Occident. Saladin, avec le développement du panarabisme, devient le modèle à suivre. Aussi bien l'Égyptien Nasser que le Syrien al-Assad, préconisent l'unité du monde arabe, préalable indispensable pour lutter contre l'occupant, d'abord incarné par les puissances coloniales, puis par l'État d'Israël. Dans ce contexte, les artistes officiels accordent une place privilégiée à la bataille de Hattîn et à la reconquête de Jérusalem (à gauche). En Irak, la propagande insiste sur le fait que Saladin et Saddam Husayn sont nés dans la même ville, à Takrît.

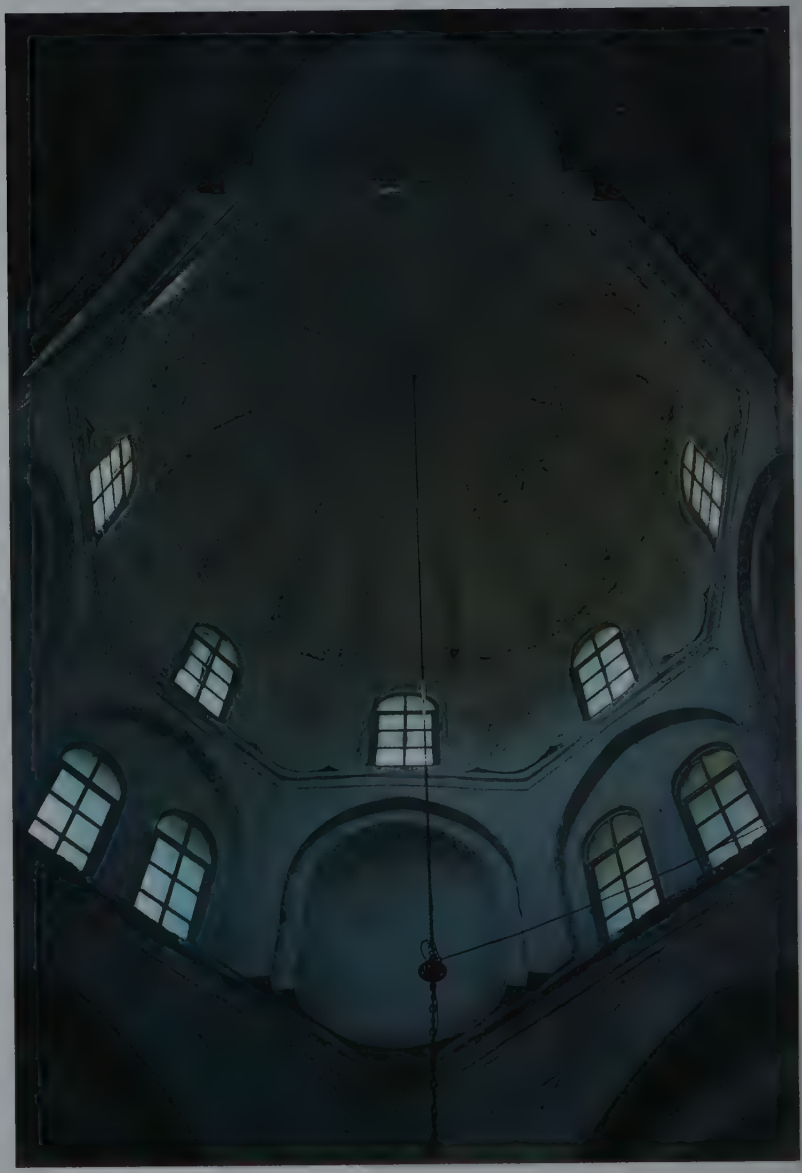
À sa mort, Saladin laisse vides les caisses de l'État et ses proches sont obligés d'emprunter de l'argent pour financer ses funérailles. D'abord enterrée à la citadelle, dans une tombe faite d'argile et de paille mélangées selon les principes de l'islam, sa dépouille est transférée en 1195 dans la petite tombe à coupole que son fils al-Afdal lui fait alors ériger à quelques pas de la mosquée des Omeyyades. C'est là qu'il repose encore aujourd'hui.

La postérité de Saladin

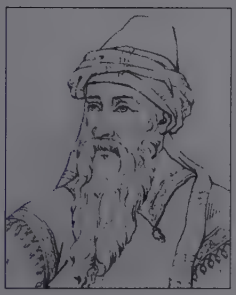
Les Ayyoubides se réclamèrent tous de l'héritage de Saladin, le glorieux ancêtre de la dynastie, pourtant la propagande officielle ne correspondait pas vraiment avec le pragmatisme de leur politique. D'une façon générale, ils cherchèrent plus à maintenir la paix avec les Francs et à nouer des relations commerciales qu'à mener le djihâd. Aussi l'offensive finale conduite pour chasser les croisés de Terre sainte ne fut pas leur œuvre, mais celle de leurs successeurs, les sultans mamelouks qui, en s'emparant en 1291 de Saint-Jean-d'Acre, parachevaient le travail entrepris un siècle plus tôt par Saladin.

Dans le même temps, surtout du côté chrétien, prenait naissance la légende de Saladin, faisant de lui un véritable héros, incarnation de l'esprit chevaleresque. Au-delà, il devint une des figures mythiques de la civilisation arabo-musulmane, représentant tout à la fois ses aspirations à l'unité et à la lutte contre l'occupant. À chacun des combats qu'eurent à livrer les pays arabes aux XIX[e] et XX[e] siècles contre le colonialisme et l'établissement de l'État d'Israël, le personnage de Saladin réapparut de manière constante, symbole kurde d'une résistance arabe !

Le tombeau de Saladin est aujourd'hui l'un des monuments les plus célèbres de Damas. La salle funéraire, couverte par une coupole à seize cannelures (page suivante), a subi au fil du temps de profondes modifications. Un pacha ottoman du XVII[e] siècle le fit ainsi orner de vitraux et de carreaux de faïence. Puis, en 1903, un tombeau de marbre blanc fut substitué à la tombe originelle dont ne subsistent que quelques éléments (au premier plan). Avant que ne fût remplacé le cénotaphe en bois, ses riches décors ont pu être relevés (ci-dessus et à gauche).



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



98
La personnalité de Saladin

102
Les relations de Saladin avec les autres souverains

108
Saladin et Renaud de Châtillon

112
La redécouverte d'une forteresse de Saladin : Sadr

114
Saladin à travers les âges

120
Chronologie

121
Bibliographie

122
Table des illustrations

125
Index

127
Crédits photographiques

La personnalité de Saladin

L'image de Saladin a d'abord été forgée par ses deux biographes officiels, son secrétaire 'Imâd al-Dîn al-Isfahânî et le cadi Ibn Shaddâd, qui exaltent les vertus du sultan, insistant particulièrement sur sa piété et sur sa générosité. Du côté chrétien, à cette époque, on met encore l'accent sur son goût du sang et sur sa perfidie envers ses maîtres zankides, même si déjà perce une certaine fascination pour le personnage.

Saladin et les cinq piliers de l'islam

Malgré une réelle piété, Saladin n'accomplit jamais le pèlerinage à La Mecque. Il en eut pourtant la ferme intention durant la dernière année de sa vie.

Le recueil de traditions authentiques nous fournit une parole du saint Prophète ainsi conçue : «L'islamisme est bâti sur cinq colonnes : la profession de l'unité de Dieu, l'accomplissement régulier de la prière, le payement de la dîme aumônière, le jeûne du mois de ramadân et le Pèlerinage de la Maison sainte (La Mecque).»

Salâh al-Dîn, que Dieu lui soit miséricordieux! croyait sincèrement aux dogmes de la foi et récitait fréquemment des prières à la louange de Dieu. Il avait accepté les doctrines de la religion sur des preuves démonstratives, que ses conférences avec les docteurs les plus savants et les jurisconsultes les plus éminents lui avaient fournies. Il acquit dans ces entretiens assez de connaissances pour pouvoir placer une parole à propos quand on discutait en sa présence, bien qu'il ne s'exprimât pas dans le langage technique des légistes. Ces conférences lui assurèrent une foi sincère qu'aucun doute ne venait troubler et empêchèrent que, chez lui, la flèche de la spéculation ne dépassât le but pour aboutir au doute et à l'infidélité. Comme ces spéculations restaient toujours dans le sentier de la rectitude, elles étaient conformes aux saines règles de la spéculation et méritaient l'approbation des légistes les plus distingués.

Le savant docteur Qutb al-Dîn al-Nîsâbûrî avait composé, à l'intention de ce prince, un catéchisme renfermant tout ce qu'il lui était nécessaire de savoir. Comme ce traité lui plaisait beaucoup, il le fit apprendre par cœur aux plus jeunes de ses fils, afin que la bonne doctrine s'enracinât dans leurs âmes dès leur plus tendre enfance. Je l'ai vu moi-même tenir ce livre et en faire réciter le contenu à ses enfants, qui l'avaient appris par cœur.

Quant à la prière, il assistait avec une grande régularité à celle qui se faisait en commun le vendredi, et il disait un jour que depuis plusieurs années il n'avait jamais manqué à ce devoir. Quand il était malade il faisait venir l'imâm seul et, s'efforçant de se tenir debout, il s'acquittait de la prière du vendredi.

La coupole de Yûsuf, sur l'esplanade des mosquées à Jérusalem, tire son nom de Saladin, dont une inscription orne le monument.

Il récitait son office régulièrement et, s'il s'éveillait pendant la nuit, il faisait une prière de deux *rak'a*; s'il ne s'était pas éveillé, il accomplissait les deux *rak'a* avant la prière de l'aurore. Tant qu'il avait la tête à lui, il n'omettait jamais de faire la prière. Je l'ai vu remplir régulièrement ce devoir pendant sa dernière maladie, et il ne discontinua que dans les trois jours où il avait l'esprit dérangé. Quand il était en voyage il descendait de cheval, aux heures canoniques, pour faire la prière.

Parlons de la dîme aumônière. Il ne laissa pas en mourant une somme d'argent assez forte pour être soumise à cet impôt; ses charités particulières en absorbaient tout. Lui qui avait possédé tant et tant de richesses, il ne laissa dans son trésor, après sa mort, que quarante-sept dirhems naceris et une seule pièce d'or sourienne. Il ne laissa ni biens, ni maison, ni immeuble, ni jardin, ni village, ni terre ensemencée, ni aucune autre espèce de propriété.

Passons au jeûne du mois de ramadân. Il lui restait plusieurs de ces jeûnes à acquitter, ne les ayant pas observés par suite de ses fréquentes maladies. C'était al-Qâdî al-Fâdil qui tenait compte du nombre des jours (dans lesquels son souverain faisait ses jeûnes satisfactoires). Le prince, que Dieu lui soit miséricordieux! était dans la dernière année de sa vie et se trouvait à Jérusalem quand il commença à faire réparation pour les jeûnes omis. Il jeûna alors pendant un espace de temps qui dépassa le mois ordinaire, car il avait encore un jeûne de deux ramadâns à accomplir, des dérangements de santé et les occupations continuelles de la guerre sainte l'ayant empêché de les observer. Le jeûne ne convenait pas à sa santé; aussi, par une inspiration de Dieu, il entreprit cette année-là de réparer les omissions. Ce fut moi qui tins compte du nombre des jours, car le cadi était absent. Son médecin eut beau blâmer ce qui se faisait, le prince ne l'écoutait pas et disait : «On ne sait ce qui peut arriver!» On eût dit que Dieu avait inspiré à Salâh al-Dîn la pensée de mettre à couvert sa responsabilité en acquittant sa dette; aussi continua-t-il à jeûner jusqu'à ce qu'il s'en fût entièrement déchargé.

Parlons maintenant du pèlerinage. Il avait toujours eu l'intention de le faire, et surtout dans la dernière année de sa vie. Il s'y était résolu et avait donné l'ordre de faire les préparatifs nécessaires. Nous avions réuni les provisions de bouche et tout était prêt pour le départ, quand le manque de temps et l'insuffisance d'argent pour une personne aussi haut placée que lui le décidèrent à remettre le voyage à l'année suivante. Mais Dieu

exécuta ce qu'il avait décidé. Ce que je raconte là est une chose connue de tout le monde.

Ibn Shaddâd, *Anecdotes et beaux traits de la vie du sultan Youssof (Salâh ed-Dîn), Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, III, Paris, 1884

La clémence de Saladin

Lors du siège d'Acre en 1191, le geste de Saladin rachetant sur ses deniers le nourrisson d'une femme franque contribua à alimenter la légende naissante du sultan du côté chrétien.

Les musulmans avaient à leur service des voleurs qui s'introduisaient dans le camp de l'ennemi, le dévalisaient et en enlevaient les hommes avant de se retirer. Une nuit, ils y prirent un nourrisson de trois mois et le portèrent à la tente du sultan, la règle étant qu'ils devaient présenter au souverain tout ce qu'ils avaient volé, il les félicita et leur abandonna ce qu'ils avaient pris. La mère de l'enfant, s'étant aperçue qu'il avait disparu, passa la nuit à pleurer, à se lamenter et à demander secours. Les princes des Francs, ayant appris ce qui s'était passé, dirent à cette femme : «Le sultan a le cœur plein de miséricorde; nous vous autorisons à sortir du camp et à passer chez lui, afin de lui demander votre enfant; bien certainement il vous le rendra.» Elle sortit en se dirigeant vers la garde avancée des musulmans, et là elle fit savoir, à l'aide d'un interprète, ce qui lui était arrivé. On la conduisit auprès du sultan qu'elle trouva à cheval à Tell al-Kharrûba. Je me trouvais dans la suite nombreuse qui l'accompagnait. Elle se mit alors à se lamenter et à se rouler la face contre la terre. Le sultan, informé de ce qu'elle avait, en fut touché au point de verser des larmes et donna l'ordre d'apporter l'enfant. Ayant appris qu'on l'avait vendu au marché, il ordonna de rembourser l'acheteur et de lui prendre l'enfant. Il resta à la même place jusqu'à ce qu'on le lui apportât, et le rendit alors à cette pauvre mère qui, le visage inondé de larmes, serra l'enfant sur son cœur. Tous les spectateurs en étaient tellement émus qu'ils pleuraient aussi et je me trouvais parmi eux. Elle lui donna la tétée sur-le-champ. Par l'ordre du sultan, on la fit monter sur un cheval et on la conduisit avec son enfant au camp de l'ennemi. Voyez encore là un trait de cette miséricorde qui s'étendait à toute l'espèce humaine. Grand Dieu! Tu l'as créé miséricordieux, accorde-lui donc une ample portion de ta miséricorde, ô toi qui possèdes la vraie grandeur et la bonté.

Ibn Shaddâd, *Anecdotes et beaux traits de la vie du sultan Youssof (Salâh ed-Dîn), Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, III, Paris, 1884 (traduction revue par J.-M. Mouton)

Saladin et les Templiers

Considérés comme les ennemis jurés de l'islam, Saladin ordonne la mise à mort de tous les Templiers capturés lors de la bataille de Hattîn.

Le lundi 27 du mois de rabî' II 583 (6 juillet 1187), deux jours après la victoire de Hattîn, Saladin fit amener les Templiers et Hospitaliers captifs et déclara : «Je purifierai la terre de ces deux ordres immondes.» Il assigna cinquante dinars à quiconque présenterait un Templier ou un Hospitalier captif. Aussitôt les soldats en présentèrent des centaines. Il ordonna de les décapiter, préférant les tuer plutôt que de les réduire en esclavage. Il y avait, auprès de lui, un groupe de docteurs et de mystiques, un certain nombre de gens voués à la chasteté et au renoncement. Chacun d'eux demanda la faveur d'exécuter un prisonnier, dégaina son sabre et découvrit son avant-bras. Le sultan était assis; son visage était riant, tandis que ceux des mécréants étaient sombres; les troupes s'étaient mises en ordre, les émirs se tenant sur deux rangs. De ces religieux, les uns taillèrent et tranchèrent bien, ils furent remerciés; le sabre des autres hésita et rebondit : on les excusa; d'autres encore furent moqués et remplacés. Et là, je regardais le sultan souriant au massacre, je voyais en lui l'homme de parole et d'action.

'Imâd al-Dîn al-Isfahânî, *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*, trad. H. Massé, Geuthner, Paris, 1972

Dans la version chrétienne de l'événement, la haine de Saladin s'est transformée en admiration pour des guerriers redoutables, restés fidèles à leur foi.

Quand Saladin fut en la cité de Damas, il eut une pensée maligne. Il fit occire tous les Templiers qu'il avait pris en la bataille, et toutes les autres gens aussi qui avaient été prises. Il commanda à tous ses hommes que tous ceux qui avaient des prisonniers les amènent devant lui. Dès que ses hommes entendirent son commandement, ils lui amenèrent les prisonniers qu'ils avaient. Lorsqu'ils furent devant Saladin, il leur dit : «Vous êtes chevaliers et gens d'armes, et un grand profit pourrait encore venir de vous. Vous voyez que j'ai fait la conquête de toute la terre des chrétiens ainsi que de leur mer, de votre Croix, et du roi et la plupart des barons sont morts ou pris. J'ai pitié de vous parce que vous êtes chevaliers et belles gens et le paganisme pourrait tirer grand profit de vous. Si vous vouliez entrer sous mon commandement, vous pourriez vivre et je vous donnerais des femmes, des fiefs, de l'or et de l'argent et je vous donnerais la terre que j'ai conquise comme je l'ai fait avec mes hommes.» Ils lui demandèrent quelles étaient les choses qu'il voulait qu'ils fassent. Il leur dit qu'ils renient leur loi et la Croix, et la foi de Jésus-Christ, et se tournent vers la loi de Mahomet. Ils répondirent unanimement et d'une seule voix, qu'à Dieu ne plaise, ils n'abandonneraient pas la loi de Jésus-Christ, celui que les Juifs crucifièrent à Jérusalem. «Et ainsi, comme il a souffert la mort pour nous sur la Croix, nous voulons pour lui souffrir la mort de vos mains. Car nous savons bien que la loi de Mahomet est toute fausseté et tricherie.» Quand Saladin entendit cette parole, il éprouva une grande colère. Il ordonna que l'on occît les Templiers sur-le-champ. Aussitôt l'eut-il commandé que l'on commença à occire les Templiers. Moult furent grandes la douleur et la mortalité et l'effusion de sang. Il croyait faire grand sacrifice à Dieu en faisant occire les chrétiens.

Adaptation de *La Continuation de Guillaume de Tyr*, éd. M.R. Morgan, Documents relatifs à l'histoire des croisades, XIV, Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1982

Les relations de Saladin avec les autres souverains

Le règne de Saladin ne fut pas tout entier occupé par la guerre. Le sultan entretint des relations diplomatiques avec la plupart des souverains de son temps, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. À la recherche de trêves, d'alliances de revers, d'avantages économiques ou tout simplement de reconnaissance, ses ambassadeurs, dûment formés à la négociation, ne cessèrent de parcourir la Méditerranée et le Proche-Orient.

Saladin et les souverains musulmans

Le calife abbasside al-Nâsir, soucieux de rétablir son autorité, se méfie de Saladin. En lui reprochant d'avoir usurpé son nom, il dénonce les ambitions du sultan.

Après avoir vaincu les Francs à Hattîn, le sultan avait envoyé un jeune soldat originaire de Bagdad pour porter la bonne nouvelle au Dîwân glorieux. Ce jeune homme était venu proposer ses services au sultan et demander son hospitalité. Lorsqu'il était encore à Bagdad, c'était un personnage fainéant et désœuvré, errant dans les rues de la ville. Il était parti pour la Syrie fuyant la pauvreté et la misère. Il était connu sous le nom de Rashîd al-Bûshanjî.

Lorsque le sultan l'envoya porter la missive à Bagdad, on considéra comme un véritable scandale qu'il fût choisi comme messager et on en incrimina vivement le sultan. L'émissaire fut humilié et aucun égard ne lui fut accordé. On le considéra à travers sa situation d'autrefois, aussi reçut-il le traitement qui convenait à un tel personnage. Il usa de flatterie dans son discours, mais fit montre de manières mauvaises et inconvenantes. Il adressa au successeur du Prophète des propos grossiers et remplis d'ignorance. Les reproches à l'encontre du sultan redoublèrent.

À cela s'ajouta qu'un groupe d'ennemis du sultan se répandirent contre lui et le diffamèrent. Ils recherchaient sa disgrâce en dressant le calife contre lui. Ils dirent à ce dernier que le sultan avait fait preuve d'incorrection en maintenant dans son nom le titre al-Malik al-Nâsir bien que ce nom parmi les plus nobles soit celui de l'imâm al-Nâsir. Son but, disaient-ils, était de renverser le régime et de prendre sa place, de la façon dont il avait agi avec les Égyptiens en exhibant ses richesses, sa puissance, son armée et les provinces qui étaient sous son contrôle. Tous ces propos finirent par exaspérer le Dîwân contre le sultan.

On en arriva à envoyer comme émissaire auprès du sultan Tâj al-Dîn al-Isfahânî, frère du secrétaire de Saladin nommé 'Imâd al-Dîn. On se disait que

ce dernier était au courant des secrets, car il était parmi les proches du sultan. Aussi toute confiance fut mise en Tâj al-Dîn pour cette mission et on lui confia une réponse à la missive annonçant la nouvelle de la victoire. Tâj al-Dîn avait écrit au sultan un rappel des causes qui mènent à blâmer et à s'adresser à quelqu'un pour lui faire des reproches. On exprima ceci d'un ton violent et de façon brutale. À ce moment-là al-Bushanjî revint de sa mission auprès du Dîwân en se plaignant et en annonçant la venue prochaine du frère de 'Imâd porteur d'une lettre de blâmes et de reproches avec des mots agressifs.

Lorsque Tâj al-Dîn s'approcha du camp, qui se trouvait à ce moment-là devant Tyr, le sultan ordonna aux princes et aux émirs d'aller à sa rencontre. Al-Malik al-'Adil, al-Malik al-Afdal, al-Malik al-Zâhir, al-Malik al-Muzaffar et les émirs allèrent au-devant de lui. Puis le sultan en personne se porta à sa rencontre et lui offrit une hospitalité particulière. Il l'accueillit, lui présenta le siège de la ville, le champ de bataille où les Francs avaient péri. Le sultan s'installa ensuite avec son hôte près de lui. Un conseil fut tenu en sa présence ainsi qu'en la présence de son frère 'Imâd al-Dîn et on introduisit le lecteur de la lettre du sultan. Puis on apporta la réponse du Dîwân qui fut lue au sultan par 'Imâd al-Dîn. Elle comportait des paroles brutales et des mots grossiers. Le sultan dit alors :

«L'imâm est trop noble pour ordonner de tels mots grossiers et de telles paroles brutales; d'autant plus qu'il est possible de transmettre la même idée avec des mots plus courtois. À Dieu ne plaise que toute mon œuvre au service du Dîwân ne soit anéantie. Quant à tout ce que mes ennemis m'attribuent, il ne faut retenir que le bien.»

Puis il évoqua son rôle dans la reconquête musulmane et l'établissement du pouvoir abbasside en Égypte, au Yémen, dans l'élimination des prétendants, l'extermination des ennemis et la conquête de Jérusalem.

«En ce qui concerne le titre que je porte et dont il m'a été fait reproche, je le portais déjà du temps de l'imâm al-Mustadî par la lumière de Dieu, Prince des Croyants. Et maintenant, tous les titres que le Prince des Croyants m'accorde, à titre honorifique, je les accepte et j'en suis fier. C'est avec eux que je me nomme. Mon but n'est autre que la poursuite de la conquête au profit du Prince des Croyants jusqu'à l'extermination de tous les infidèles.»

Puis le sultan donna son congé à Tâj al-Dîn en lui transmettant oralement tout ce qu'il avait sur le cœur mettant un terme au différend à la satisfaction générale. Certains princes et certains émirs comme al-Malik al-'Adil et Muzaffar al-Dîn ibn Zayn al-Dîn firent des reproches au sultan de supporter les propos qu'on tenait sur lui.
Ils voulurent provoquer sa colère,
mais le sultan garda son calme.
Il endura et supporta cela avec
une grande ouverture d'esprit.

Ibn Wâsil, *Mufarrij al-kurûb*, II,
éd. J.M. al-Shayyâl,
traduction J.-M. Mouton,
Le Caire, 1957

Avec le déclenchement de la III^e croisade, Saladin demande l'aide de la flotte almohade pour arrêter Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion.

Les Francs s'étaient emparés de la côte syrienne et de Jérusalem. Vers la fin de l'époque fatimide, ils contrôlaient cette zone depuis 90 ans, lorsque Saladin, fils d'Ayyûb, prit le pouvoir en Égypte et

en Syrie et se décida à porter la guerre sainte contre eux. Il s'empara de leurs forteresses, les unes après les autres, jusqu'à les occuper toutes. Il fit la conquête de Jérusalem en 583/1187 et y détruisit l'église qu'ils y avaient fait construire. Cela provoqua la colère de la plupart des peuples chrétiens qui allèrent affronter sur mer la flotte de Saladin. Ce dernier envoya une demande de secours à al-Mansûr en 585/1189. Il demanda l'aide de sa flotte pour se porter sur Acre, Tyr et Tripoli. Il lui dépêcha comme émissaire Abû l-Hârith 'Abd al-Rahman ibn Munqidh, rejeton des émirs de la forteresse de Shayzar en Syrie. Ils en avaient pris le contrôle au moment du déclin de l'État fatimide. Lorsque le pouvoir échut à Saladin et lorsque son règne fut consolidé en Égypte et en Syrie, il se montra attentionné envers les Banû Munqidh et les traita avec égards. Il envoya 'Abd al-Rahman comme émisssaire au Maghreb chargé de remettre des présents : deux Corans d'excellente facture, du baume de La Mekke pesant l'équivalent de 200 dirhams, 20 livres d'aloès, 600 mithqal de musc et d'ambre, 50 arcs arabes avec leur corde, 20 javelots d'Inde, plusieurs lourdes selles. Il arriva au Maghreb et découvrit qu'al-Mansûr se trouvait en Andalus. Il l'attendit à Fès jusqu'à son retour. L'ayant rencontré, il lui remit le message. Al-Mansûr s'excusa de ne pouvoir envoyer des bâtiments. 'Abd al-Rahman repartit. On raconte qu'après cela, le souverain du Maghreb équipa une flotte de180 navires et réussit même à empêcher les chrétiens de s'approcher des côtes de Syrie.

Ibn Khaldûn, *Kitâb al-'Ibâr*,
éd. I. 'Abbâs, t. XII,
traduction N. Mouline
et J.-M. Mouton

Saladin et les États chrétiens

Durant les premières années de son règne, Saladin a recours aux marchands italiens pour importer les matériaux nécessaires à la reconstruction de sa flotte. Il adresse ici une lettre aux Pisans.

Au nom de Dieu qui est pieux, clément et miséricordieux. Grand et juste est le seigneur roi des rois et chef des Sarrasins, qui éclaire le monde entier, lumière de la loi, Yûsuf, qui vivifie l'Empire de l'émir des Croyants.

Une charte de l'archevêque des Pisans, des consuls, des comtes et de vos Anciens nous est parvenue, nous l'avons vue et lue en entier après l'avoir faite traduire de votre langue en langue arabe, langue arabe par laquelle Dieu a envoyé son Prophète, maître de tous les prophètes. Nous vous disons à propos de ce que vous avez dit dans cette charte, que vous bénéficiez de la paix, de la sécurité et d'une assurance confirmée.

Nous voyons bien et nous reconnaissons ce qui est vrai. Et en outre, à propos de ce que vous nous avez demandé concernant vos marchands qui viennent sur notre terre, à savoir que leur sauvegarde et leur protection soient assurées pendant le temps où ils habitent parmi nous et quand ils quittent notre pays, tout cela, nous vous l'avons donné et vous l'avons concédé avant même que votre charte ait été portée à notre connaissance. Tout ce qui a été écrit dans votre charte déjà mentionnée, nous l'avons clairement vu et lu, et de plus tout ce que votre envoyé nous a fait savoir oralement, nous l'avons pleinement compris et nous lui avons rendu réponse en vérité et point par point, ainsi que votre envoyé pourra vous le faire savoir plus clairement de sa propre bouche. En effet, vous pourrez plus clairement

comprendre la vérité par sa bouche que par notre charte. De même que vous lui avez fait confiance pour ce qu'il nous a communiqué en votre nom, de même je lui ai fait confiance pour ce que je lui ai envoyé vous faire savoir. Sachez en outre, en vérité, que nous considérons toutes vos affaires comme nullement remises en cause. Et nous recommandons à notre maître de la flotte et à notre maître de la douane de garder saufs et en sûreté vos ressortissants en leurs personnes et en leurs biens : et nous recommandons que vos hommes viennent chez nous en toute sécurité vendre et acheter toutes choses dont ils pourront tirer profit. Et quand ils viendront chez nous, qu'ils apportent avec eux ce dont ils pourront tirer profit; par exemple, le fer, le bois de construction navale et la poix qui se trouvent chez vous à meilleur marché et qui se vendent plus cher sur notre terre : ce sera pour vous d'un grand profit et nous le considérerons comme un grand service. Tout cela comprenez-le bien et faites-le comprendre.

Écrit au mois de rajab 572 de Mahomet [janvier 1177].

M. Amari, *I Diplomi arabi del R. Archivio Fiorentino*, I, Florence, 1863, trad. S. Jéhel

La Vraie Croix récupérée par les croisés lors de la prise de Jérusalem leur fut enlevée à la bataille de Hattîn. Son itinéraire est ensuite incertain : plusieurs sources affirment que Saladin l'envoya au calife, d'autres qu'elle partit pour Constantinople afin de sceller le rapprochement avec l'Empire byzantin.

Il advint en ce temps que le patriarche de Jérusalem fut fait prisonnier, en même temps que la Vraie Croix, qu'il portait toujours au combat contre les ennemis de Dieu. Par la suite, les Génois la transportèrent à Gênes; voici comment.

En effet, une fois la cité d'Acre prise par Saladin, après un certain délai, celui-ci conclut une trêve avec l'empereur des Grecs Isaac, comportant entre autres clauses que celui-ci construirait dans la ville de Constantinople une mosquée à l'usage des Sarrasins et que Saladin, pour sa part, rendrait à l'empereur la Vraie Croix qu'il avait prise. Alors que Saladin transmettait à Constantinople sur un navire cette relique avec beaucoup d'autres présents, un Génois du nom de Guglielmo Grasso et un Pisan nommé Forte, qui habitait à Bonifacio qu'alors les Pisans possédaient, s'unirent, étant tous deux pirates, et capturèrent ce navire. Et comme Forte apprit par l'un des ambassadeurs de Saladin que la Vraie Croix se trouvait à bord, il en fit subrepticement sa part et l'emporta à Bonifacio. Plus tard, quand trois naves génoises enlevèrent cette place de Bonifacio, ce même Forte, prenant la Croix en main, put s'enfuir en marchant sur la mer. Mais, poursuivi par les Génois, il fut repris en possession de la relique. Celle-ci fut transportée à Gênes au milieu de l'allégresse générale et, chaque vendredi, tous les mois de l'année, elle est montrée au peuple.

Caffaro, *Annales de Gênes*, traduction J.-A. Cancellieri, *Bonifacio au Moyen Âge*, Ajaccio, 1997

Comment recevoir un ambassadeur?

Al-Harawî, pèlerin-espion au service de Saladin puis de son fils al-Zâhir, écrit à la fin de sa vie un manuel de gouvernement où il adresse au prince une suite de conseils tirés de son expérience.

Des qualités du messager que l'on envoie en mission

Que le prince prenne garde à ne charger quelqu'un d'une mission qu'après l'avoir mis à l'épreuve et avoir examiné ses pensées secrètes comme ses déclarations. Qu'il considère sa vertu et examine sa raison. S'il lui découvre en effet quelque penchant pour les biens terrestres ou quelque avidité à amasser des richesses, qu'il ne lui confie point ses secrets et ne s'appuie sur lui en aucune affaire.

Que l'envoyé ne soit point non plus de ceux qui ont peur du sultan, car, s'il tremble devant son maître, il remplira mal sa mission. Mais qu'il soit plutôt de ceux qui craignent Dieu le Très-Haut et mettent leur espoir dans la vie future, ne tenant pas compte des valeurs de ce monde, poursuivant la vérité, agissant selon la Loi, s'écartant des vanités, prenant garde au blâme qui s'attache à la passion, recherchant la justice, demandant secours à la raison, n'ayant aucune ambition d'ajouter à sa dignité ni aux honneurs de son rang. Tel est le personnage qui sera utile au prince et qui, par ses paroles, lui permettra d'atteindre son but. Quiconque possédera de telles qualités, que le prince lui confie donc ses secrets, car c'est l'homme qu'on recherche et dont on désire le concours.

Que le prince envoie avec son messager un surveillant, lui adjoigne un substitut et que le surveillant ne soit pas de ceux qui haïssent ce messager ou lui envient sa fonction au point que la haine et l'envie puissent l'inciter à calomnier son compagnon auprès du prince, à tenir des propos mensongers sur son compte et à lui causer injustement du tort.

Que le prince veille d'autre part à ne pas dépêcher plusieurs fois consécutives le même messager à quelque ami ou ennemi, car l'intimité et l'amitié pourraient si bien naître entre l'envoyé et le destinataire que le premier devienne auprès du prince le familier de son ennemi, lui nuisant sans que lui-même s'en rende compte et abusant de sa confiance. Mais que pour chaque ambassade le prince choisisse un nouvel envoyé qui lui paraisse sûr, en qui il se repose et sur qui il s'appuie, à moins que, ayant en quelque compagnon une confiance que ne pénètre point le doute ni qu'altère le moindre défaut, il ne veuille le mettre à sa propre place pour assurer le bien de son État, la perpétuation de son royaume et l'affermissement de son pouvoir.

Des qualités du messager que l'on reçoit et du stratagème à employer en cette occasion

Que le prince sache que le messager lui venant de la part de son ennemi ou de son ami représente ce dernier comme s'il en était, non seulement la partie, mais l'entier, non seulement un avis, mais la raison elle-même, au point qu'on discerne à travers lui la raison de son maître, sa force, son impuissance, son injustice ou sa hardiesse. Si le prince veut donc soumettre à examen cet envoyé, le sonder, pénétrer ses secrets, découvrir ses inclinations et examiner sa raison, qu'il lui demande conseil : il saura ainsi par le conseil qu'il aura obtenu de lui, ce qu'il y a en lui de bien et de mal, de justice et d'iniquité.

Qu'il le traite de belle manière, lui fasse bon accueil, prolonge les entretiens avec lui, lui multiplie les questions sur toutes choses, l'interroge sur la situation de son maître et les revenus de son territoire. Qu'il l'excite quelque peu par des paroles rudes, car cela révèle le fond du cœur et montre les pensées cachées. Qu'il l'interroge sur sa fortune, ses domaines (*iqtâ'*) et ses ressources, s'attachant à diminuer dans son esprit et à lui faire trouver méprisable tout ce qu'il lui en dira, lui prouvant qu'il vaut mieux que cela et se perd auprès d'un maître qui ignore ses qualités et ne reconnaît pas son rang. Qu'il lui fasse souhaiter venir à son service et soupirer vers sa compagnie, le persuadant que ce n'est point pour quelque besoin que lui-même en a, mais pour l'affection qu'il lui porte, l'intérêt et le désir que lui ont inspirés sa raison et sa vertu, la pitié enfin qu'il a de lui. Si le messager se laisse alors circonvenir, c'en est fait de celui qui l'a envoyé.

Que le prince fasse montre également de sa force, de sa puissance offensive, de ses moyens de défense et de sa vigueur d'attaque, pour que le messager soit amené à lui dévoiler la situation de son maître, ses affaires et ses projets, l'organisation de ses territoires, la condition de ses sujets et l'état de son armée; que le prince alors prête attention à ce qui l'intéresse et laisse de côté ce dont il n'a pas besoin. C'est là une manœuvre qui aide à ruiner la situation de l'adversaire et à ébranler son pouvoir.

Que le prince prenne garde au messager qui n'a ni vertu, ni naissance, ni fermeté de caractère. Il est rare en effet qu'un État s'affaiblisse, qu'un pouvoir décline et que des gouverneurs entrent dans l'opposition sans que la haine secrète des messagers traîtres en ait été cause. Ce sont eux qui altèrent les paroles et inclinent si bien l'esprit de quiconque leur accorde des faveurs ou les traite avec bonté qu'ils mènent toute maison à la ruine et la détruisent de fond en comble, excitant les discordes et faisant naître les inimitiés par désir de gains illicites dans ce monde. Que le prince donc s'en méfie et ne leur fasse point confiance.

Du rôle des espions et des agents de renseignement

Il faut que le sultan ait à sa disposition des espions dont la loyauté, la vertu et la fidélité lui soient connues, qui se contentent des faveurs qu'il leur accorde et des bienfaits qu'il leur dispense, sans se flatter du désir des honneurs ni de l'appât des gains. Qu'il les disperse dans ses territoires et les envoie parmi ses sujets, à l'est comme à l'ouest et dans son voisinage, lui rapporter des informations de toutes les grandes villes, de manière que nulle situation ne lui reste cachée et que nulle parole ne lui échappe.

Aux données ainsi obtenues et ainsi transmises, que le prince réunisse les nouvelles provenant des voyageurs et des marchands, et cela pour éviter l'erreur et l'affaiblissement de son pouvoir. Qu'il se renseigne sur ceux qui vont et viennent, sur le nomade et le sédentaire, mais qu'il dissimule ses propres affaires. Qu'il fasse espionner, mais se mette lui-même à l'abri. Qu'il fasse espionner pour que les gens le respectent, craignent sa violence, se gardent du mal qu'il peut faire et se méfient de sa ruse.

J. Sourdel-Thomine,
«Le Conseil du shaykh al-Harawî à un prince ayyoubide»,
Bulletin d'études orientales,
XVII, 1961-1962, IFEAD

Saladin et Renaud de Châtillon

Renaud de Châtillon, figure du croisé fanatique, est considéré comme le pire ennemi de Saladin. Sans doute plus par appât du gain que par réelle conviction religieuse, il commit deux fautes que le sultan jugea irréparables : l'expédition contre Médine, ville où est enterré Mahomet, et la rupture de la trêve conclue entre Francs et musulmans. Saladin se vengea en le tuant de ses propres mains.

L'expédition de Renaud de Châtillon en mer Rouge

Présentée par les musulmans comme une tentative pour profaner le tombeau de Mahomet, cette expédition s'apparente sans doute plus à une simple razzia.

Al-'Imâd a dit : En shawwâl 578 [janvier-février 1183], la flotte envoyée dans la mer de Qulzum [mer Rouge] sous le commandement du chambellan Husâm al-Dîn Lu'lu' triompha des Francs qui se dirigeaient vers la mer du Hijâz. À l'origine de cet événement, il y a Renaud de Châtillon, le seigneur de Kérak, qui avait eu à souffrir de façon répétée de nos compagnons installés dans la forteresse d'Aylat qui se trouve au milieu des flots, inaccessible aux infidèles. Il imagina une ruse pour s'emparer de la forteresse : il fit construire des navires à Kérak, les transporta en pièces détachées sur des chameaux jusqu'à la côte et les remonta. Des hommes en armes montèrent à bord. Deux navires furent laissés devant l'île où se trouvait la forteresse empêchant ainsi l'approvisionnement en eau de la garnison. Les autres navires se dirigèrent vers 'Aydhâb, attaquant les marchands, se livrant au meurtre, au pillage et à la capture de prisonniers. Puis ils se dirigèrent vers le Hijâz, ce qui provoqua une grande émotion parmi les populations. Ils y portèrent calamités et malheur. Un grand péril pesa sur les habitants de la ville du Prophète [Médine].

La nouvelle parvint en Égypte alors administrée par al-'Adil, frère du sultan. Il donna l'ordre au chambellan Husâm al-Dîn Lu'lu' d'équiper des vaisseaux pour la mer de Qulzum avec des marins expérimentés, remplis du sens de l'honneur et de ferveur religieuse. Lu'lu' se dirigea vers Aylat et s'empara du navire franc qui s'y trouvait, le coula et fit prisonnier les hommes qui étaient à bord, puis il se dirigea vers 'Aydhâb et trouva ses habitants dans le malheur. On lui indiqua alors où se trouvaient les navires ennemis et il se mit à leur poursuite. Il parvint à les repérer au bout de quelques jours, tomba sur eux, et les mit en déroute. Il libéra les commerçants retenus prisonniers et leur restitua tout ce qu'ils avaient perdu. Puis il débarqua à la poursuite des chrétiens. En chemin, il trouva des bédouins

installés dans des gorges. Ses hommes prirent leurs chevaux pour continuer à poursuivre les fuyards qui avaient pénétré à l'intérieur des terres. Ils les encerclèrent dans un ravin où il n'y avait pas d'eau et les firent tous captifs. Cela se passait à l'époque du Pèlerinage. Deux captifs furent conduits à Minâ comme la victime que l'on conduit au sacrifice. Lu'lu' revint au Caire avec les autres captifs. Saladin lui écrivit pour ordonner qu'ils soient tous décapités et exterminés de façon qu'il n'en restât pas un pour reconnaître la route de Médine.

'Imâd al-Dîn al-Isfahânî cité par Abû Shâma, *Kitâb al-Rawdatayn*, éd. I. al-Zaybaq, t. III, Beyrouth, 1997, traduction J.-M. Mouton

Ibn Jubayr, célèbre voyageur andalou, raconte cette expédition de Renaud en mer Rouge. Témoin oculaire du défilé des prisonniers francs à Alexandrie, il est le seul à nous renseigner sur leur sort.

Lorsque nous séjournions à Alexandrie, dans le mois indiqué plus haut, nous vîmes qu'une grande foule s'était réunie pour assister au spectacle de captifs rûm qui entraient dans la ville, à dos de chameaux, montés la face tournée vers la croupe. Les tambours et les trompettes retentissaient autour d'eux. Nous demandâmes ce qui était arrivé à ces malheureux et on nous raconta leur histoire qui est digne de briser le cœur de compassion et d'émotion.

Un groupe de chrétiens syriens s'était formé et avait construit des navires dans les localités que ces gens détiennent en mer Rouge. Puis ils les avaient chargés, en pièces, sur des chameaux appartenant à des Arabes voisins avec lesquels ils étaient convenus de la location. Lorsqu'ils étaient arrivés sur le rivage, ils avaient cloué leurs navires, en avaient achevé l'assemblage et l'armature, les avaient lancés à la mer et y avaient embarqué pour couper la route aux pèlerins. Ils parvinrent à la mer al-Na'am et y brûlèrent près de seize navires. Ayant atteint 'Aydhâb, ils se saisirent d'un bateau qui arrivait de Judda chargé de pèlerins et, à terre, d'une grande caravane qui arrivait de Qûs et se rendait à 'Aydhâb. Ils massacrèrent tout le monde sans épargner qui que ce fût. Ils se saisirent aussi de deux navires chargés de commerçants qui venaient du Yémen. Ils mirent le feu sur le rivage à beaucoup de vivres qui étaient destinés à l'approvisionnement de La Mekke et Médine – que Dieu leur conserve leur puissance! Ils commirent des méfaits si horribles qu'on en a jamais entendu de pareils en Islam. Aucun chrétien n'était parvenu jusqu'à 'Aydhâb.

Parmi leurs méfaits les plus graves, citons celui-ci (on aimerait se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre tant il est horrible et atroce) : ces chrétiens étaient en effet résolus à pénétrer dans la ville du Prophète et à retirer son corps du tombeau sacré. Ils en ébruitèrent la nouvelle et en parlèrent. Mais Dieu, par Son intervention, les punit de leur impudence et de leur arrogance. Les chrétiens n'étaient plus qu'à un jour de marche de Médine. Mais Dieu repoussa leur hostilité au moyen de navires affrétés à Misr et à Alexandrie, sous les ordres du chambellan Lu'lu' accompagné de courageux marins maghrébins. Ils atteignirent les ennemis qui faillirent bien leur échapper, mais qui furent pris jusqu'au dernier. C'est là un signe de la providence divine toute-puissante! Les musulmans rejoignirent les chrétiens bien que ces derniers les eussent devancés depuis longtemps, plus d'un mois et demi environ. Ils les massacrèrent, les firent prisonniers;

ces captifs furent envoyés dans les différentes villes pour y être mis à mort. On en expédia à La Mekke et à Médine. Dieu épargna donc, par Sa grâce, à l'islam et aux musulmans, une catastrophe. Louange à Dieu, maître des mondes!

Ibn Jubayr, *Relation des péripéties qui surviennent pendant les voyages (Rihla)*, traduction P. Charles-Dominique, in *Voyageurs arabes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1995

Renaud de Châtillon rompt la trêve avec Saladin

L'attaque d'une caravane par Renaud au printemps 1187 allait entraîner l'offensive de Saladin contre le Royaume de Jérusalem et le désastre de Hattîn.

Pendant que les choses se déroulaient ainsi, un espion du comte Renaud arriva, et lui dit qu'une grande caravane se rendait de Babylone [Le Caire] à Damas, et devait passer par la terre de Kérak. Le prince monta alors à cheval et alla à Kérak, rassembla les hommes qu'il put, se mit en route et prit cette caravane, et la sœur du sultan Saladin qui s'y trouvait. Quand Saladin fut informé que le prince Renaud avait pris la caravane et sa sœur, il en fut très irrité et peiné. Il adressa aussitôt un message au nouveau roi, réclamant la caravane et sa sœur, et indiquant qu'il ne voulait rompre la trêve qu'il avait conclue au temps du petit roi. Le roi Gui demanda au prince Renaud qu'il rendît à Saladin la caravane qu'il avait prise et sa sœur. Il répondit qu'il ne les rendrait point, car il était maître de sa terre comme lui de la sienne, et qu'il n'avait conclu nulle trêve avec les Sarrasins. La cause de la chute du Royaume de Jérusalem fut la prise de cette caravane dont nous avons parlé.

Adaptation de *La continuation de Guillaume de Tyr*, éd. M.R. Morgan, Documents relatifs à l'histoire des Croisades, XIV, Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1982

La mise à mort de Renaud de Châtillon

Saladin essaya à plusieurs reprises de se saisir de Renaud de Châtillon en assiégeant la forteresse de Kérak. Il dut attendre Hattîn pour le capturer.

Le sultan s'assit pour passer en revue les prisonniers de marque; ils avançaient en trébuchant dans leurs entraves comme des ivrognes; on amena d'abord le grand-maître des Templiers, suivi de Templiers et d'Hospitaliers en grand nombre; puis on présenta le roi Gui, le prince Renaud de Châtillon, seigneur de Kérak – le premier qui était tombé dans nos filets. Le sultan avait fait vœu de verser son sang et avait dit : «Certes, je le ferai périr dès que je le rencontrerai.» Lorsque Renaud fut en sa présence, Saladin le fit asseoir à côté du roi Gui, lui-même assis auprès du sultan; il lui reprocha sa perfidie, lui rappela ses méfaits et lui dit : «Que de fois tu as juré et violé tes serments, pris des engagements que tu enfreignais, conclu un pacte que tu rompais, accepté un accord que tu rejetais!»

Il fit répondre par l'interprète : «Telle est la coutume des rois; je n'ai fait que suivre les chemins tracés.»

Le roi haletait de soif; il se penchait comme un homme ivre, étourdi par la peur; mais le sultan le tranquillisa, lui adressant la parole; il apaisa le feu de l'anxiété qui lui montait à la tête, calma ses frayeurs, rassura son cœur; on apporta de l'eau glacée qui mit fin à sa soif et le délivra de l'altération qui l'oppressait; le roi en offrit à Renaud pour qu'il

étanchât, lui aussi, sa soif; celui-ci prit et but. Alors le sultan dit au roi : «Tu ne m'as pas demandé la permission de lui donner à boire : cela ne m'oblige donc pas à lui accorder l'*amân* (la vie sauve)»; puis il monta son cheval, les laissant tous deux en proie au feu de la terreur; il n'en descendit pas avant que ses tentes fussent plantées, ses enseignes et ses drapeaux arborés, ses corps d'armée revenus du champ de bataille à son camp. Lorsqu'il se retira sous sa tente, il fit amener Renaud : tenant son sabre, il alla vers lui et le frappa entre l'omoplate et le cou; lorsqu'il fut à terre, il lui fit couper la tête; lorsqu'on le mit hors de la tente, on le traîna par les pieds devant le roi qui fut saisi de peur et tout troublé.

Voyant qu'il était envahi par la crainte, ivre d'inquiétude, cloué par l'émotion, le sultan l'appela, le fit approcher, le rassura, le tranquillisa, lui donna place à son côté, l'apaisa par ces paroles : «Cet homme a été perdu par sa méchanceté, trahi par sa perfidie, comme tu le vois; il est mort de son égarement et de son insolence; du briquet émoussé de son existence, le feu n'a plus jailli; son aiguade a manqué d'eau pour arroser.»

'Imâd al-Dîn al-Isfahânî, *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*, trad. H. Massé, Geuthner, Paris, 1972

La version chrétienne de l'événement présente la double personnalité de Saladin, à la fois chevalier courtois et créature sanguinaire.

Quand Saladin eut quitté le champ de bataille en grande joie et grande victoire, et regagné sa tente, il commanda qu'on lui amena tous les prisonniers chrétiens que l'on avait pris ce jour. On lui amena premièrement le roi, le maître du Temple, le prince Renaud, le marquis Boniface, Onfroi de Toron, Aimery le connétable, Hugues de Gibelet et beaucoup d'autres chevaliers. Quand il les vit devant lui tous assemblés, il fit part au roi de la grande joie que devait avoir et combien se devait tenir honoré celui qui avait en son pouvoir de si riches prisonniers comme était le roi de Jérusalem, le maître du Temple et les autres barons. Il commanda que l'on apporta du sirop tempéré d'eau dans une coupe d'or. Il goûta, et présenta au roi à boire et lui dit : «Buvez hardiment.» Le roi qui avait grand soif but et tendit la coupe au prince Renaud. Le prince Renaud ne voulut boire. Quand Saladin vit qu'il avait tendu la coupe au prince Renaud, il en fut contrarié, et dit alors au prince Renaud : «Buvez ce que vous ne boirez jamais plus»; le prince répondit, à Dieu ne plaise, qu'il n'en boirait ni n'en mangerait. Saladin demanda au prince Renaud : «Prince Renaud, par votre loi si vous me teniez en votre prison, comme je vous tiens en la mienne, que feriez-vous de moi?». Il répondit : «Avec l'aide de Dieu, je vous couperai la tête.» Il répondit avec une telle outrecuidance, que Saladin en éprouva une grande colère et lui dit : «Porc, tu es en ma prison, et me réponds ici orgueilleusement!» Il tenait en sa main une épée, et lui en traversa le corps. Les mamelouks qui étaient là lui coururent sus et lui coupèrent la tête. Saladin prit du sang et en oignit son visage, réalisant pleinement qu'il était vengé de lui. Puis il commanda que l'on porta sa tête à Damas, et qu'elle soit traînée à terre, pour montrer aux Sarrasins, à qui le prince avait fait du mal, quelle vengeance il lui avait réservée.

Adaptation de *La Continuation de Guillaume de Tyr*, éd. M.R. Morgan, Documents relatifs à l'histoire des croisades, XIV, Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1982

La redécouverte d'une forteresse de Saladin : Sadr

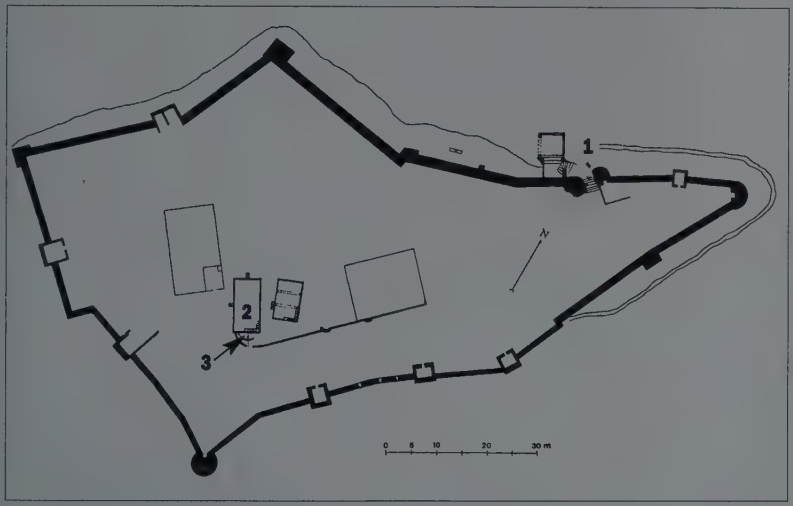
Dans le Proche-Orient du XII^e siècle, les palais laissent la place aux forteresses, reflets d'une période troublée. De ces édifices, beaucoup ont disparu, d'autres ont été maintes fois remaniés depuis cette époque. Au cœur du Sinaï pourtant, la forteresse de Sadr, longtemps oubliée, offre un témoignage unique de ce que devait être l'architecture militaire au temps de Saladin.

Située sur un éperon rocheux, le site de Sadr domine le désert de Tîh. Cette éminence, que l'érosion a lentement dégagée, est occupée entièrement par les ruines d'une forteresse construite par Saladin. Si la butte sur laquelle elle est assise est visible de très loin, il est en revanche difficile de distinguer la forteresse tant elle se confond avec elle. Pour des raisons de simple commodité, sans doute autant que pour des considérations stratégiques, les maîtres d'œuvre ont utilisé des blocs calcaires tirés des carrières avoisinantes pour édifier le fort et ont bâti leurs murailles dans le prolongement de l'à-pic du rocher.

Des édifices bâtis à l'intérieur de cette forteresse, peu nous sont parvenus intacts. Les vents et les orages violents, les variations de température et les tremblements de terre ont endommagé le site laissé à l'abandon. Outre la grande mosquée et le bain encore partiellement debout, les édifices les mieux préservés se trouvent en sous-sol comme les citernes et la salle à arcature creusée à même le rocher.

Pour comprendre l'histoire de cette forteresse, il faut la replacer dans le contexte du règne de Saladin. Après avoir pris le pouvoir en Égypte, puis fait la conquête de la Syrie, il dut assurer les communications entre les deux parties de son Empire par une route sûre. Le seul itinéraire possible pour contourner le royaume latin de Jérusalem passait par le Sinaï central. La forteresse de Sadr est née de cet impératif. Construite au cœur du désert, sa fonction première était d'empêcher les bédouins ou les croisés de tendre des embuscades aux caravanes ou aux armées empruntant cette route, de résister aussi à toute tentative d'incursion sur le territoire égyptien. Après Hattîn et la reconquête de Jérusalem en 1187, la route du Sinaï central perdit tout intérêt stratégique et la forteresse connut un déclin rapide jusqu'à son abandon à la fin de l'époque ayyoubide.

Cette forteresse n'a été redécouverte qu'au début du XX^e siècle par un officier égyptien, Na'ûm Shuqayr, qui la mentionne pour la première fois en 1905 dans son *Histoire du Sinaï*. Cependant, c'est un architecte français,



1. Porte d'entrée de la citadelle.
2. Grande mosquée avec le *mihrâb*, au sous-sol, une citerne.
3. Inscription de fondation de la Grande Mosquée.

J. Barthoux, qui le premier conduisit une mission d'études sur le site en 1912 et dressa le plan d'ensemble du monument (ci-dessus). L'endroit était appelé Qal'at al-Guindî, nom qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui. Pourtant ce toponyme n'est pas d'origine. L'identification du nom médiéval de cette forteresse a été l'œuvre de l'orientaliste français Gaston Wiet. Bien qu'il ne se soit jamais rendu sur le site, il s'intéressa à son histoire et, en parcourant les sources, il découvrit que la forteresse au Moyen Âge s'appelait Sadr, du nom d'une tribu arabe installée dans la région au moment des croisades.

Les guerres israélo-arabes et l'occupation du Sinaï rendirent ce site difficilement accessible. Il fallut attendre la fin des années 1990 pour qu'il suscitât de nouveau l'intérêt des milieux scientifiques. Nicolas Grimal, directeur de l'Institut français du Caire, décida alors de soutenir un projet visant à son étude. La première campagne marquant cette renaissance du site a eu lieu au printemps 2001.

Saladin était sans doute loin de se douter lorsqu'il passait à Sadr qu'il allait laisser avec cette forteresse le meilleur témoignage de son règne. L'isolement du site dans un milieu hostile a permis de le préserver du pillage. Son abandon rapide a évité comme à Damas ou au Caire des aménagements destructeurs, surimposant l'empreinte du nouveau maître des lieux à celle de l'ancien. Au cœur du Sinaï, la trace de Saladin a été préservée et l'on peut encore lire dans la pierre le message qu'il a voulu laisser exaltant sa puissance et sa piété.

Jean-Michel Mouton, 2001

Saladin à travers les âges

Présenté comme un être cruel et perfide par les croisés, l'image de Saladin se transforme rapidement en Occident faisant de lui un personnage généreux, paré de toutes les qualités du chevalier. Les biographes modernes et contemporains conserveront bien souvent cette image médiévale du pur héros. En Orient, la figure de Saladin inspire au XX^e siècle la politique des dirigeants arabes dans leur lutte contre les forces d'occupation.

Saladin dans le premier cercle de l'enfer

Dante place Saladin dans le premier cercle de l'enfer aux côtés des justes de l'Antiquité qui n'ont pas reçu le baptême.

Un tonnerre si fort chassa de ma tête le profond sommeil, que je m'agitai comme un homme qu'on réveille en sursaut.

Je me levai, et, portant autour de moi un œil reposé, je regardai fixement pour reconnaître le lieu où j'étais.

Je me trouvai sur le bord de l'abîme de douleur, triste vallée, d'où mille gémissements confondus s'élèvent comme un bruit de tonnerre. [...]

Là, autant que je pus entendre, il n'y avait pas de plaintes; seulement des soupirs qui faisaient trembler l'air éternel.

Et cela provenait du chagrin sans souffrance d'une très grande foule d'enfants, d'hommes et de femmes.

Le bon maître me dit : «Tu ne me demandes pas quels sont les esprits que tu vois ? Or je veux que tu saches, avant de plus avancer,

Qu'ils n'ont pas péché; et s'ils ont eu des mérites, ce n'est pas assez, puisqu'ils n'eurent pas le baptême, cette porte de la foi, dans laquelle tu mets ta croyance;

Et s'ils vécurent avant le christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il faut; et je suis moi-même un de ceux-là.

Pour cela, et non pour aucun crime, nous sommes condamnés, et notre seule peine est de vivre dans le désir sans espérance.»

Une grande douleur me saisit le cœur quand je l'entendis; car je reconnus nombre de gens de beaucoup de valeur qui étaient dans ces limbes comme en suspens. [...]

Là, debout sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits, et, du bonheur de les avoir vus, je tressaille en moi-même.

Je vis Électre avec beaucoup de compagnons, parmi lesquels je reconnus Hector et Énée, puis César, armé, avec ses yeux d'épervier.

D'un autre côté, je vis Camille et Penthésilée; je vis le roi Latinus, assis auprès de Lavinie, sa fille.

Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, et encore Lucrèce; Julie, Marcia, Cornélie; je vis Saladin, seul à l'écart.

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, traduction A. Brizeux, publication de l'Ambassade du Livre, Paris, 1963

Saladin se rend à Rome et à Paris

Texte anonyme du XV^e siècle, Saladin *appartient aux romans du second cycle de la croisade. Le sultan y apparaît doté de parents occidentaux tel Jean de Ponthieu avec lequel il parcourt la France et l'Angleterre. La légende perd ici tout ancrage historique.*

Un jour où Saladin était dans son palais de Jérusalem, constatant que plus personne ne lui faisait la guerre, près ou loin, mais que tous les princes sarrasins s'appliquaient à le servir et à lui plaire, ce qui fit croître son assurance, il prit à part Huon Dodequin et Jean de Ponthieu : «Vous savez, chers seigneurs, ce qu'il en est du monde. Pour moi, je ne fais qu'y penser car je n'en ai encore pour ainsi dire rien vu. Et pour vous dire le fond de ma pensée, je vous confierai que, maintenant que je suis chevalier, j'ai envie d'aller en France, à la cour du roi, à Paris, voir le pays et la noblesse de là-bas et ce qu'il en est des chrétiens : comme je vous l'ai déjà dit, si je me rends compte que leur comportement et leur foi valent mieux que celle des nôtres et de Mahomet, il pourra se faire, selon ce que j'aurai appris, que j'abandonne l'une pour l'autre et que j'acquière une certitude là où je suis en plein doute. Et pour assurer le succès de mon voyage, je veux que vous me serviez de guides, comme vous me l'avez promis, autrefois, quand je vous ai sauvé la vie : c'est-à-dire que je puisse aller avec vous en toute tranquillité sans que vous m'exposiez à subir ni mal, ni honte pendant tout le voyage aller et retour par mer et par terre ainsi que pendant mon séjour, à moins que, par malheur, la fortune ne m'accable sans que vous y soyez pour rien. Vous me suivrez avec honneur selon ce qu'il conviendra aux heures, aux temps et aux lieux.» Après qu'ils en furent convenus, Saladin fit affréter un vaisseau; il le fit charger de vivres, d'armes et de tout le nécessaire, ainsi que d'or et d'argent et d'autres bagages afin qu'ils aient de quoi dépenser mais rien à emprunter. Cela fait, ils prirent la mer avec peu de gens et firent voile jusqu'à Brindisi. Les princes se réjouirent fort quand la traversée fut achevée. Ceux que Saladin voulait emmener avec lui débarquèrent et prirent avec eux or, argent et tout le reste. Puis ils se mirent en selle et chevauchèrent jusqu'à Rome. Ils y firent étape pour la nuit, mais le lendemain, quand Saladin voulut partir, Huon Dodequin et Jean de Ponthieu lui dirent qu'il leur fallait d'abord assister à la messe et parler au Saint-Père. Il les attendit donc, observant tous leurs gestes et comment après la messe, ils s'agenouillèrent l'un après l'autre

Saladin reçu par la femme de messire Torello à Florence.

devant le pape pour se confesser à lui et recevoir l'absolution de leurs péchés. Cela fait, ils prirent congé et quittèrent Rome. Mais Saladin n'oublia pas les cérémonies auxquelles il avait vu participer les deux barons; il leur demanda donc ce qu'elles signifiaient. «Nous nous sommes conformés à des commandements de notre religion, lui expliqua Huon Dodequin, qui nous ont été donnés par Dieu autrefois et dont nul ne peut être dispensé sous peine de mort, c'est-à-dire sans mériter l'enfer; car celui qui ne les respecte pas désobéit à son créateur lui-même. Et comme il ne peut y avoir d'homme qui ne soit aussi pécheur, nous nous sommes adressés au Saint-Père, lequel, en tant que représentant de Dieu sur terre, nous a, en Son nom, donné l'absolution de tous les péchés que nous lui avons sincèrement confessés.» Huon expliqua ainsi le mystère de la confession à Saladin, qui lui répondit qu'il était par trop ignorant s'il pensait être fondé à vénérer un homme semblable à lui et à n'importe qui, au point de lui reconnaître le pouvoir de pardonner à autrui ce qu'il avait fait de mal. «Je ne croirai cela de ma vie, dit-il. Et par la foi que je dois à tous les dieux qu'on peut adorer, si je tenais ce pape en mon pouvoir en Syrie, je le ferais écarteler à quatre chevaux.» Sur ce, il passa outre et poursuivit sa chevauchée pour ne pas entendre davantage parler de la religion chrétienne. Ils pénétrèrent alors en Lombardie, descendirent les montagnes, entrèrent en Bourgogne et, de là, firent force journées jusqu'à Paris, pensant y trouver le roi. [...]

Ils passèrent deux ou trois jours à Paris pour s'amuser et ils auraient pu y rester sans jamais s'ennuyer, tant cette ville est un monde. Pendant leur séjour, ils eurent l'occasion de se trouver au palais, et il y avait là nombre de grands seigneurs, fût-ce en l'absence du roi, car

la reine y était noblement accompagnée de seigneurs et de dames qui s'entendirent à faire bel accueil aux trois princes. [...] La reine les fit inviter à dîner. Pendant le repas, Saladin, qui observait tous les usages de la cour, remarqua une table à laquelle étaient assis douze pauvres en mémoire des disciples de Jésus-Christ et il demanda à Jean ce que cela voulait dire. Celui-ci répondit que c'étaient les messagers du Christ.

«Des messagers? dit-il. Et on les reçoit dans la maison d'un grand seigneur?

– Eh bien, répondit Jean de Ponthieu, la coutume est, chez les princes chrétiens, de nourrir chaque jour, en signe d'humilité, douze pauvres en l'honneur de Jésus le béni, qui, du temps qu'Il était sur terre, avait avec Lui douze apôtres qui vivaient dans la pauvreté.

– Et comment les nourrit-on? repartit Saladin. Je ne vois porter à leur table que les restes des autres convives. Je pense donc que vous ne m'avez rien dit qui vaille. Et l'on ne doit point avoir de foi en la religion de gens qui disent tenir du dieu auquel ils croient tous les biens qu'ils ont et dont ils vivent, mais qui ne donnent à ses ministres, serviteurs et messagers que ce qu'ils ont en trop ou qui ne peut pas leur servir. C'est là une faute évidente de votre religion, je ne vous en dis pas plus.»

Sainte Marie, comme Jean de Ponthieu fut accablé par le blâme de Saladin! Il passa donc à un autre sujet et le dîner s'acheva. Chacun de son côté se leva alors, mais il n'y avait pas plus beau et plus gracieux chevalier que Saladin; aucun ne pouvait rivaliser avec lui pour la jeunesse et le maintien. Pendant le dîner, la reine l'avait regardé plus que tout autre et s'était prise de désir pour lui : ses traits s'étaient si bien imprimés en son cœur qu'elle ne les oublierait plus. Finalement, la compagnie se sépara et Saladin n'y pensa plus autrement.

Saladin, texte anonyme de la seconde moitié du XV^e^ siècle, traduction M. de Combarieu du Grès, dans *Croisades et pèlerinages*, Robert Laffont, Paris, 1997

Jugement du premier biographe de Saladin sur son personnage

Louis-François Marin écrit en 1758 la première biographie de Saladin utilisant à la fois les sources latines et arabes. Il est très influencé par la légende de Saladin.

La douceur, l'humanité, la bienfaisance, la Religion, la Justice, la libéralité, formaient son caractère particulier. On nous apprend que la figure imprimait encore plus d'amour que de respect; que son regard n'avait point cette fierté qui annonce quelques fois les maîtres du monde; que ses discours étaient simples, polis, naturellement éloquents; mais que son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, et rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familières aux Orientaux; il cultiva un genre d'étude bien frivole et très estimé par les dévots Musulmans, celui de connaître toutes les traditions Mahométanes, les explications de l'Alcoran, les sentiments divers des Interprètes, les opinions différentes des écoles, et se plaisait à discuter sur ces matières avec les Prêtres et les Cadhis. Il favorisa peu les Poëtes et les dialecticiens fort communs alors dans l'Orient, combla de bienfaits les Docteurs de la Loi, et ne persécuta que les Écrivains qui ne respectaient pas dans leurs ouvrages les mœurs et la Religion. Il n'avait aucune de ces grandes passions qui font sortir les hommes de la sphère commune, passions si funestes à l'humanité, lorsqu'elles agitent l'âme des Souverains. Plus grand

par ses vertus tranquilles et pacifiques, que par ses exploits guerriers, la nature semblait l'avoir destiné à la vie privée plutôt qu'au gouvernement d'un Grand État. Il manquait de cette fermeté si nécessaire aux Princes, pour faire respecter leur puissance. Il ne put jamais établir une sévère discipline parmi ses troupes, et contenait ses émirs plutôt par sa douceur, par ses vertus et par ses largesses que par le frein de son autorité. La fortune le plaça d'elle-même sur un trône qu'il n'ambitionnait pas; la nécessité de s'y soutenir le rendit ingrat envers ses bienfaiteurs : la Religion plus que la politique, lui mit les armes à la main, et lui fit verser du sang qu'il avait horreur de répandre.

Je ne prétends pas au reste justifier sa conduite à l'égard de la famille de Nour ed-din. Nous ne pouvons le regarder que comme un Usurpateur injuste et cruel : mais si l'on remonte à ces temps de trouble où tout était confondu dans l'Orient; à ces temps où l'Empire des Arabes déchiré par tant de Nations, n'avait proprement pour Souverain légitime, que le Khalife qui l'était à peine de Bagdad; si l'on considère que les Atabeks, usurpateurs eux-mêmes, avaient dépouillé les Seljoucides, leurs maîtres et les oppresseurs d'autres Dynasties; si l'on observe que dans une Religion qui admet un destin qui fait tout sans le concours des hommes, personne, comme dit le célèbre Auteur de l'*Esprit des Lois*, n'est Souverain de droit, on ne l'est que de fait : enfin si l'on fait attention à l'état critique où était l'Orient, à la puissance des Francs prête à envahir toute la Syrie et la Mésopotamie, à la nécessité d'opposer une digue aux irruptions fréquentes des Croisés, à la faiblesse de Sâlih et des autres Atabeks, à leurs divisions, à l'injustice de leurs Ministres envers Saladin, à l'impression que fait sur un dévot l'idée de se croire appelé par le Ciel au trône, pour en soutenir les fondements ébranlés, pour protéger la Religion opprimée, pour punir les ennemis de l'islamisme, et à d'autres considérations; peut-être trouvera-t-on le Sulthan beaucoup moins coupable.

Mais s'il l'était, ses grandes qualités semblèrent légitimer sa puissance. Dans un État où les droits à la Couronne ne sont pas encore établis, celui-là doit la porter qui peut faire le plus de bien aux hommes. Sans les guerres dans lesquelles Saladin fut entraîné, son peuple eût été peut-être le peuple le plus heureux de la Terre.

L.-F. Marin, *Histoire de Saladin, sulthan d'Égypte et de Syrie*, tome II, Paris, 1758

Le mythe de Saladin au XX^e^ siècle

Les dirigeants arabes du XX^e^ siècle qui entretiennent une étonnante familiarité avec l'histoire de Saladin ont abondamment utilisé son image au service de leur propagande.

Étant donné l'importance des croisades pour les mythes politiques arabes, on ne s'étonnera pas de ce que la lutte la plus âpre pour le contrôle d'un morceau de passé médiéval se fasse à propos du djihad des XII^e^ et XIII^e^ siècles. L'Égypte fut la première à exciper de son rôle dans le djihad pour asseoir sa prétention au leadership régional. Dès les années 1950, les images de la contre-croisade fleurirent sur les timbres. Bien que n'étant pas nés en Égypte, Saladin et Baybars y ont été adoptés comme «héros du djihad égyptien», parce que ce pays constituait le nœud de l'État édifié par eux pour les besoins du combat contre le colonialisme médiéval. La vision très cavalière de l'histoire, dans

ce genre d'illustration, se confirme dans la série «L'Égypte : un tombeau pour les envahisseurs» de 1957. Certains de ces timbres représentent des épisodes de la lutte menée par l'Égypte contre les puissances impérialistes. Cette lutte, inaugurée par la guerre contre les Hyksos (vers 1580 av. J.-C.), se poursuivit avec les batailles de Hattîn, de Mansourah (où Saint Louis fut mis en déroute) et de 'Ayn-Jalut contre les Mongols et s'acheva avec la guerre de Suez (précédée un an auparavant par la bataille de Port-Saïd). Le titre de la série est un slogan qui revient sans cesse, martelé par les médias de l'époque et ancré dans la conscience politique du peuple. Il est frappant de constater que c'est ce même slogan qui ouvre le poème composé par Khalid al-Istanbuli, l'assassin de Sadate, après sa condamnation à mort.

Même chose en Syrie. Depuis les années 1960, plus Damas revendiquait le leadership du monde arabe, plus il lui était nécessaire d'introduire les croisades dans sa propagande. C'est en Syrie que Saladin et Baybars ont commencé leur parcours, et leurs tombeaux se trouvent à Damas; leur souvenir est couramment rappelé sur les timbres syriens. Tout comme en Égypte, où la citadelle du Caire, construite par Saladin, a été réparée et en partie reconstituée, l'archéologie a été mise à contribution : la tombe du sultan à Damas, où le général français Gouraud avait prononcé son discours provocant [sa première visite, après la prise de Damas par les troupes françaises en 1920, fut pour la tombe de Saladin, avant de lancer publiquement : «Nous voici de retour en Orient, Monsieur le Sultan!»], a récemment été restaurée, et la citadelle du district de Qardaha (région natale du président Assad) a été

rebaptisée «citadelle de Saladin». En 1977, le sultan est «monté en grade», son effigie apparaissant désormais sur un billet de la Banque de Syrie. Mais, dès 1974, Henry Kissinger évoquait la forte impression que lui avait laissée la tapisserie murale ornant la salle de réception du président Assad, laquelle représente justement la bataille de Hattîn. Le président syrien ne manque d'ailleurs jamais une occasion d'associer les croisés, Israël et le rôle joué par la Syrie dans le djihad, surtout lors de l'année anniversaire du huit centième anniversaire de la victoire de Hattîn en 1987.

L'Irak, gouverné par le parti Baath, est le rival de la Syrie dans la lutte pour l'hégémonie et, à ce titre, il ne peut négliger l'argumentaire emprunté aux croisades, malgré son éloignement géographique du théâtre des opérations. Après tout, Saladin n'est-il pas né en Irak? Une région entière, qui se trouve être également «par hasard» la région natale de Saddam Hussein, porte à présent le nom de Saladin et le sultan est mentionné, aux côtés des Assyriens, des Babyloniens et du calife abbasside Haroun al-Rachid, dans le nouvel hymne national composé en 1979.

Emmanuel Sivan,
Mythes politiques arabes,
Fayard, Paris, 1995

CHRONOLOGIE

622	Expatriation de Mahomet à Médine, ou hégire. Début du calendrier musulman.
661-750	Califat omeyyade.
750-1258	Califat abbasside.
909	Début du califat fatimide en Ifriqya.
969	Installation des Fatimides en Égypte.
1055	Prise du pouvoir par les Seldjoukides à Bagdad.
1099	Prise de Jérusalem par les croisés.
1138	Naissance de Saladin à Takrît.
1144	Zankî s'empare d'Édesse.
1146	Arrivée au pouvoir de Nûr al-Dîn.
1164	Première campagne de Saladin en Égypte.
1167	Deuxième campagne en Égypte.
1169	Troisième campagne en Égypte : Shîrkûh, oncle de Saladin, devient vizir du calife fatimide al-'Adid, et meurt peu après. Saladin remplace Shîrkûh dans la fonction vizirale.
1171	Mort du calife fatimide al-'Adid et fin de la dynastie fatimide.
1173	Première expédition du mamelouk Qarâqûsh contre la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Mort d'Ayyûb, père de Saladin.
1174	Conquête du Yémen par Tûrânshâh, frère de Saladin. Mort de Nûr al-Dîn. Saladin s'empare de Damas, de Homs et de Hama.
1176	Début de la construction de la citadelle du Caire.
1177	Défaite de Saladin face aux croisés à Montgisard.
1181	Mort à Alep d'al-Sâlih, fils et héritier de Nûr al-Dîn.
1182	Saladin quitte définitivement l'Égypte. Expédition de Renaud de Châtillon contre les Lieux saints de l'islam.
1183	Saladin s'empare d'Alep.
1185	Campagne de Saladin en Jazîra, prise de Mayyâfâriqîn, siège de Mossoul. Saladin, pris de fièvre, passe l'hiver 1185-1186 à Harrân entre la vie et la mort.
1186	Mossoul reconnaît la souveraineté de Saladin.
1187	Victoire de Hattîn. Saladin s'empare d'Acre, de Jaffa, d'Ascalon et de Jérusalem. Prédication de la III[e] croisade.
1189	Début du siège d'Acre par Gui de Lusignan.

1191	Arrivée en Terre sainte de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion. La ville d'Acre se rend aux croisés. Philippe Auguste rentre en Occident. Richard Cœur de Lion effectue la reconquête de la plus grande partie du littoral syrien : Saladin est vaincu à Arsûf.
1192	Conclusion d'une trêve entre Saladin et Richard Cœur de Lion. Richard Cœur de Lion rentre en Occident.
1193	Mort de Saladin à Damas.
1195	La dépouille de Saladin est transférée de la citadelle au tombeau construit près de la mosquée des Omeyyades.
1250	Fin de la dynastie ayyoubide en Égypte.
1260	Fin de la dynastie ayyoubide à Alep.

BIBLIOGRAPHIE

À l'occasion de l'exposition «L'Orient de Saladin. Le temps des Ayyoubides» à l'Institut du Monde arabe en octobre 2001, les éditions Gallimard ont publié un catalogue collectif sous la direction de Sophie Makariou.

Sur les croisades

– Grousset, René, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, 3 vol., Paris, 1934-1936, rééd. 1991.
– Hillenbrand, Carole, *The Crusades, Islamic Perspectives*, Édimbourg, 1999.
– Prawer, Joshua, *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, Éditions du CNRS, Paris, 1969-1971, 3e éd. 2001.
– Richard, Jean, *Histoire des Croisades*, Fayard, Paris, 1996.
– Tate, Georges, *L'Orient des Croisades*, Découvertes Gallimard, nº 129, Paris, 1991.

Sur Saladin

– Ashtor, Eliyahu, «Saladin and the Jews», *Hebrew Union College Annual*, XXVII, 1956.
– Brand, Charles M., «The Byzantines and Saladin, 1185-1192 : Opponents of the third Crusade», *Speculum*, XXXVII, 1962.
– Eddé, Anne-Marie, *La Principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Franz Steiner, Stuttgart, 1999.
– Ehrenkreutz, Andrew S., «The Place of Saladin in the Naval History of the Mediterranean Sea in the Middle Ages», *Journal of the American Oriental Society*, LXXV, 1955.
– Ehrenkreutz, Andrew S., *Saladin*, State University of New York, Albany, 1972.
– Elisséeff, Nikita, *Nûr ad-Dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades*, 3 vol., IFEAD, Damas, 1967.
– Gaudefroy-Demonbynes, Maurice, «Une lettre de Saladin au calife almohade», *Mélanges René Basset*, tome II, Paris, 1925.
– Gibb, Hamilton A. R., «The Armies of Saladin», *Cahiers d'histoire égyptienne*, IV, 1951.
– Gibb, Hamilton A. R., «The Achievements of Saladin», *Bulletin of the John Rylands Library*, 35, 1952.
– Gibb, Hamilton A. R., *The Life of Saladin*, Clarendon, Oxford, 1973.
– Gibb, Hamilton A. R., *Saladin : Studies in Islamic History*, éditions Q. Ibish, Beyrouth, 1974.
– Lane-Poole, Stanley, *Saladin and the Fall of the Kingdom of Jerusalem*, Londres, 1898, rééd. Darf Publisher London, 1985.
– Lev, Yaacov, *Saladin in Egypt*, Brill, Leyde, 1999.
– Lewis, Bernard, «Saladin and the Assassins», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XV, 1953.
– Lyons, M. C., Jackson, D. E. P., *Saladin, The Politics of the Holy War*, Cambridge University Press, Cambridge, 1982.
– Möhring, H., *Saladin und des Dritte Kreuzzug*, Wiesbaden, 1980.
– Richard, Jean, «Les transformations de l'image de Saladin dans les sources occidentales», *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, nos 89-90, 2000.
– Richards, Donald, «The early History of Saladin», *The Islamic Quarterly*, 17, 1973.
– Sauvaget, Jean, «Le Cénotaphe de Saladin», *Revue des arts asiatiques*, VI, 1929-1930.
– Sivan, Emmanuel, «Saladin et le calife Nasir», *Scripta Hierosolymitana*, Jérusalem, 1972.
– Wiet, Gaston, «Les Inscriptions de Saladin», *Syria*, III, 1922.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Portrait de Saladin, peinture anonyme, XVIIIe siècle. Galerie des Offices, Florence.
Dos Soldat s'entraînant (détail), miniature *in* Muhammad ibn 'Isâ ibn Ismâ'îl al-Hanafî al-Aqsarâ'î, *Traité d'art militaire*, XIVe siècle. British Library, Londres.
4e plat Saladin, miniature *in* al-Jazarî, *Livre des procédés mécaniques*, XVe siècle. British Library, Londres.

OUVERTURE

1 à **7** Médaillons polylobés du bassin au nom d'al-'Adil II provenant de Syrie, alliage de cuivre incrusté d'argent, 1238-1240. Musée du Louvre, Paris.
1 Félin attaquant un dromadaire.
2 Scène de chasse.
3 Scène de lutte.
4-5 Le prince.
6 Chasse au faucon.
7 Scène de bataille.
9 Richard Cœur de Lion et Saladin, miniature, XIVe siècle. British Library, Londres.

CHAPITRE 1

10 Scène de combat en Égypte, fragment de manuscrit peint, Fustat, XIIIe siècle. British Museum, Londres.
11 Tesson avec un personnage tenant une hache, céramique moulée non glaçurée. Musée national, Damas.
12 Le prophète monté sur Burâq, miniature *in* manuscrit persan, *Voyage nocturne du Prophète*, 1434.
13 Mosquée des Omeyyades de Damas, mosaïque (détail) de la grande cour, 715.
14 L'Espagne et l'Afrique du Nord, carte d'al-Istakhrî, XIIe siècle. Bibliothèque universitaire, Leyde.
14-15 Carte des principaux États méditerranéens vers 1150.
16 Manteau dit de Roger II, roi de Sicile (détail du décor de la face externe), Palerme, 1133-1134, soie rehaussée de fil d'or, de perles, d'émaux cloisonnés et de verre. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
17 Duel entre croisé et maure, mosaïque provenant de l'église Sainte-Marie-Majeure, XIIe siècle. Musée Leone, Vercelli.
18h Mosquée sur le site de Baalbek.
18b Bataille de Fonz Murez entre l'armée de Nûr al-Dîn et celle de Raymond d'Antioche devant Apamée, miniature *in* Sébastien Mamerot, *Passages faits Outremer par les français contre les turcs et autres sarrasins et maures outremarins*, vers 1490. Bibliothèque nationale de France (BnF), Paris.
19h Nom de Nûr al-Dîn inscrit sur le cadran solaire dit de Nûr al-Dîn, Alep, 1159-1160. BnF, Paris.
19b Mausolée d'al-Mansûr, fils de Saladin, et de Shâhanshâh, frère de Saladin, fin XIIe siècle, Damas.
20m Le siège de Bilbays en 1168, miniature *in Histoire de Guillaume de Tyr*, 1096-1097. Bibliothèque municipale, Lyon.
20b Tesson avec cavalier, céramique moulée non glaçurée. Musée national, Damas.
21 Dessin aux deux guerriers, Fustat, XIe siècle. Musée d'Art islamique, Le Caire.
22 Un prône dans une mosquée, miniature peinte par Yahyâ ibn Mahmûd al-Wâsitî *in* Harîrî de Schefer, *Séances d'al-Harîrî*, Bagdad, 1237. BnF, Paris.
22-23 Cour de la mosquée al-Azhar, Le Caire.
24 Carte du monde *in* al-Idrîsî, manuscrit, XIe siècle. Bibliothèque nationale, Le Caire.
25h Médaillon d'une aiguière signée Ahmad ibn Dhakî al-Mawsilî, alliage de cuivre incrusté d'argent, Syrie, 1223. Museum of Art, Cleveland.
25b Tesson aux personnages dans un bateau, céramique à décor peint sous glaçure, Fustat, XIIIe siècle. Musée d'Art islamique, Le Caire.
26-27b Duel à cheval, aquarelle sur parchemin, Fustat, période fatimide. Musée d'Art islamique, Le Caire.
27 Carte de l'empire de Saladin en 1193.
28-29b La citadelle d'Alep, vue des murailles.
29h *Îwân* du *mashhad* al-Husayn, 1187-1202, Alep.
30 Bassin au nom d'al-'Adil II, alliage cuivreux incrusté d'argent, Syrie, 1238-1240. Musée du Louvre, Paris.
31h Arbre généalogique des premiers Ayyoubides.
31b Tombeau de Farrukhshâh, neveu de Saladin, Damas, photographie du début du XXe siècle.

CHAPITRE 2

32 Scène de cour (détail), base d'un chandelier, alliage cuivreux incrusté d'argent, Syrie, début XIIIe siècle. Collection Khalili, Londres.
33 Aigle sur le mur de la citadelle du Caire, dessin.
34 Fragment de tissu aux animaux et palmiers dattiers, toile de lin brodée de soie, Égypte, XII-XIIIe siècle. Collection du Qatar, Doha.
35 Prince sur son trône, miniature *in Séances d'al-Harîrî*, Égypte, 1334.

Nationalbibliothek, Vienne.
36 Pièces de monnaie zankide, droit et revers, XII^e siècle. Musée national, Damas.
37 Coupole du tombeau de Nûr al-Dîn, XII^e siècle, Damas.
38 Stèle indiquant la restauration de la citadelle de Damas par Saladin. Musée national, Damas.
39hd Lion sur un bouclier, détail d'une miniature *in Roman de Godefroy de Bouillon et de Saladin et de tous les autres rois qui ont été outremer jusqu'à saint-Louis*, XIV^e siècle. BnF, Paris.
39mg Lion sculpté sur un bloc de pierre de la muraille de la forteresse de Sadr au Sinaï, *in situ*.
39bg Lion ou panthère, symbole de pouvoir du sultan Baybars, pierre sculptée de la citadelle du Caire, *in situ*.
40 Monnaie frappée au nom de Saladin, droit avec représentation du sultan en majesté, vers 1190.
41 Scène de cour, détail d'une miniature *in Livre des Antidotes du Pseudo-Galien*, nord de l'Irak, 1199. BnF, Paris.
42-43 Cour de la madrasa Firdaws, au sud de la citadelle d'Alep.
44-45 Murailles de la citadelle du Caire.
45h Panneau de bois sculpté d'un palais fatimide, motif de chevaux, XI^e siècle. Musée d'Art islamique, Le Caire.
46 Chasseur au faucon, plat en céramique lustrée, XI^e siècle. Musée d'Art islamique, Le Caire.
47 Musulmans plantant leurs tentes lors d'une expédition militaire, manuscrit, XII^e siècle. Monastère de l'Escorial, Madrid.

CHAPITRE 3

48 Le sultan Saladin, miniature *in* manuscrit italien, *Six âges du monde*, XV^e siècle. British Library, Londres.
49 Scène de combat entre l'armée de Baudouin IV et celle de Saladin, miniature *in Roman de Godefroy de Bouillon et de Saladin et de tous les autres rois qui ont été outremer jusqu'à saint-Louis*, XIV^e siècle. BnF, Paris.
50-51b Renaud de Châtillon fait pendre aux murs d'Antioche l'évêque Aimery de Limoges, miniature *in Histoire d'Outremer de Guillaume de Tyr*, XV^e siècle. Bibliothèque municipale, Amiens.
51h Baudouin IV défait Saladin près d'Ascalon, miniature *in Histoire des croisades*, fin XIII^e siècle. Bibliothèque municipale, Épinal.
52 La bataille de Hattîn, miniature *in* Sébastien Mamerot, *Passages faits Outremer par les français contre les turcs et autres sarrasins et maures outremarins*, vers 1490. BnF, Paris.
52-53 Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, devant Saladin après sa défaite à Hattîn, miniature *in* David Aubert, *Chronique des Empereurs*, vers 1460. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.
54 Combat devant Jérusalem, victoire des musulmans sur les infidèles chassés des lieux saints, miniature *in* Louqman, *La Fine Fleur des histoires*, 1583. Musée des Arts turcs et islamiques, Istanbul.
54-55 L'armée de Saladin, miniature *in Roman de Godefroy de Bouillon et de Saladin et de tous les autres rois qui ont été outremer jusqu'à saint-Louis*, XIV^e siècle. BnF, Paris.
56-57h Forteresse de l'île de Graye (Qal'at Ayla), fin XII^e siècle, golfe d'Aqaba, Égypte.
56-57b Citadelle de Kérak, Jordanie.
58 Forteresse de Sadr (Qal'at al-Guindî), dans le Sinaï avec, au premier plan, le barrage qui permettait d'alimenter en eau la forteresse, vers 1180.
59 Citerne de la citadelle de Sadr.
60 Porte de la citadelle de Sadr.
61 *Mihrâb* de la mosquée de la citadelle de Sadr, vers 1170.
62 Capitulation d'Acre, les musulmans remettent les clefs à Philippe Auguste et à Richard Cœur de Lion, miniature *in Grandes chroniques de France*, vers 1375-1379. BnF, Paris.
62 et **63b** Richard Cœur de Lion et Saladin, carreaux de céramique de l'abbaye bénédictine de Chertsey, Surrey, XIII^e siècle. British Museum, Londres.
64h Bouclier et épée sculptés sur un bloc de la porte d'entrée de la citadelle de Sadr, *in situ*.
64b Pointes de flèches des archers de Saladin et des croisées provenant du Gué de Jacob (forteresse construite par Baudouin IV en Galilée). Archives Israel Antiquities Authority, Jérusalem.
65 Cotte de mailles, époque ayyoubide. Musée national, Damas.
67 Planches d'un traité d'art militaire rédigé pour Saladin par Murdâ al-Tarsûsî, fin XII^e siècle. Bodleian Library, Oxford.

CHAPITRE 4

68 Saladin, miniature *in* al-Jazarî, *Livre des procédés mécaniques*, XV^e siècle. British Library, Londres.
69 Soldats s'entraînant, miniature *in* Muhammad ibn 'Isâ

ibn Ismâ'îl al-Hanafî al-Aqsarâ'î, *Traité d'art militaire*, XIVe siècle. British Library, Londres.
70 Support tripode, céramique moulée sous glaçure, Raqqa, fin XIIe-début XIIIe siècle. Musée de l'Institut du Monde arabe, Paris.
71g *Livre de la révélation concernant la prise de Jérusalem*, 1199. Institut d'Études orientales, Saint-Pétersbourg.
71d Scribe (détail), miniature *in Épître des Purs fidèles*, 1287. Bibliothèque de la Süleymaniye, Istanbul.
72-73 *Tirâz* au nom du calife al-Mustansir, époque fatimide. Musée d'Art islamique, Le Caire.
72 Vue de la ville d'Alexandrie avec ses murailles et son phare, miniature, XVIe siècle. BnF, Paris.
73 Homme sur son chameau, dessin gouaché, Égypte, XIIe siècle. Musée du Louvre, Paris.
74 Entraînement militaire, manuscrit, Égypte, XVe siècle. Institut d'Études orientales, Saint-Pétersbourg.
75 Coupe au cavalier, céramique à décor incisé, Alep, XIIIe siècle. British Museum, Londres.
76g Inscription de fondation de la mosquée et de la citerne de la citadelle de Sadr. Musée d'Art islamique, Le Caire.
76d Feuillet représentant l'intérieur d'une mosquée, Syrie, XIIe siècle. Musée de l'Institut du Monde arabe, Paris.
77 Mausolée de l'imâm al-Shâfi'î. Le Caire.
78 Forteresse de Masyâf, Syrie du Nord, XIIe siècle.
79h Intérieur de la plus ancienne synagogue du Caire.
79b Fragment ésotérique en hébreu, *geniza* du Caire, XIIe siècle. Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, Paris.
80 Aiguière, alliage de cuivre incrusté d'argent, époque ayyoubide. Musée des Arts décoratifs, Paris.
81h Tesson à la *pietà*, céramique à décor peint sous glaçure, Égypte, XIIe-XIIIe siècle. Musée d'Art islamique, Le Caire.
81b Pyxide avec scènes chrétiennes, alliage à base de cuivre, Syrie ou Mésopotamie du Nord, 1225-1250. Metropolitan Museum of Arts, New York (Roger fund, inv. 1971.39).

CHAPITRE 5

82 Portrait de Saladin, peinture anonyme, XVIIIe siècle. Galerie des Offices, Florence.
83 Monument à la gloire de Saladin, XXe siècle, Damas.
84g IXe juz du Coran, manuscrit pour la madrasa al-Nûriyya, Damas, 1166-1167. Musée de l'Épigraphie arabe, Damas.
84-85 *Minbar* de Nûr al-Dîn (aujourd'hui détruit) dans la mosquée al-Aqsâ à Jérusalem.
85 Cour de l'hôpital de Nûr al-Dîn, Damas.
86-87 Certificat de pèlerinage de Saladin. Musée des Arts décoratifs, Istanbul. (Droits de publication réservés Dominique et Janine Sourdel.)
88 Plan de Jérusalem, miniature *in* Robert Le Moine de Reims, *Chronique des croisades*, XIe siècle. Bibliothèque de l'université d'Uppsala, Suède.
89h Dirham d'al-Zâhir Ghâzî, Alep, XIIIe siècle. Musée national, Damas.
89b *Mihrâb* de la mosquée al-Aqsâ restauré par Saladin en 1187-1188, Jérusalem.
90 Intérieur du dôme du Rocher, Jérusalem.
91 Portail de l'église Sainte-Anne devenue une madrasa, Jérusalem.
92h *La Bataille de Hattîn*, peinture, XXe siècle. Village pharaonique, Musée islamique, Le Caire.
92b *Entrée de Saladin à Jérusalem en 1187*, peinture, XXe siècle. Village pharaonique, Musée islamique, Le Caire.
93 *Saladin*, peinture, XXe siècle. Village pharaonique, Musée islamique, Le Caire.
94 Relevés des décors du cénotaphe en bois de Saladin (aujourd'hui disparu) par Jean Sauvaget, 1929-1930. Collection particulière, Paris.
95 Cénotaphe de Saladin, Damas.
96 Coupole du tombeau de Saladin, Damas.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 Portrait de Saladin, gravure, XVIIe siècle. BnF, Paris.
99 Coupole de Yûsuf sur l'esplanade des Mosquées, Jérusalem.
100 Coupe magique, bronze, Syrie, 1224. Museum für Islamische Kunst, Berlin.
105 Bol, Syrie, 1150. Collection David, Copenhague.
113 Plan de la forteresse de Sadr par J. Barthoux.
114 Gravure de Rizzi *in* Dante, *La Divine Comédie*, chant XI. BnF, Paris.
116 Saladin reçu par la femme de messire Torello à Florence, École florentine, XVe siècle. Musée Bargello, Florence.
119 Timbre-poste à l'effigie de Saladin et de Saddam Husayn, Irak.
120 Bloc de pierre décoré de lièvres dans la citadelle de Sadr, XIIe siècle, Sinaï.

INDEX

A

Abbassides 12, 13, 15, *15*, *22*, 23, 28, 34, *35*, 38, 39, 40, *73*.
Abd al-Malik, calife *91*.
Acre 46, *47*, 53, 55, 66, 94;
– capitulation d' 62-63, 70.
Aimery, patriarche *50*.
Al-Husayn, *mashhad* (Alep) *29*.
Al-'Adid, calife 20, 21, 22, 26, 34, 38, 41.
Al-'Adil 24, 26, 30, *30*, 31, *46*, *63*.
Al-Afdal 30, 41, 94.
Al-Aqsâ, mosquée (Jérusalem) *84*, 85, *89*, 91.
Al-Assad, Hafez *83*, *93*.
Al-Azhar, mosquée (Le Caire) *23*.
Al-'Azîz 30.
Alep 19, *26*, 28, 40, *43*, 84, 85, *85*;
– citadelle d' *28*;
– siège d' 78.
Alexandrie *25*, 30, *66*, 72, *72*, 88.
Al-Hâkim, calife 80, *88*.
Al-Harawî 71.
Al-Idrîsî *24*.
Al-Malik al-'Adil II *30*.
Al-Malik al-Afdal *52*.
Al-Malik al-Kâmil *44*, *77*.
Al-Malik al-Mansûr *30*.
Al-Mansûr *19*.
Almohades 15, *15*.
Almoravides 15.
Al-Mustadî, calife *35*.
Al-Nâsir, calife *35*, 38, 51.
Al-Qâdî al-Fâdil *41*, 50, 70, *70*.
Al-Rashîd, Hârûn, calife 13.
Al-Sâlih 28, 34, 36.
Al-Shâfi'î, tombeau de l'imâm 77, *77*.
Al-Tarsûsî 66, *66*.
Al-Walîd, calife *89*.
Al-Zâhir *28*, *43*, *89*.
Amaury Ier 20, *20*.
'Amr, mosquée de (Fustat) 26.
Andalus *voir* Ibérique, péninsule.
Antioche *50*, 54, 71.
Arabie 12, *13*.
Arménie/Arméniens 11, 15, 16, 21, 29, *66*, 75.
Arsûf, bataille d' *63*.
Asad al-Dîn Shîrkûh 19, 20, 22.
Asadiyya 22.
Ascalon *51*, 53, 63, *70*.
Assassins, secte des *47*, 64, 78, *78*, 79.
Aydhâb 25.
Aylat, forteresse d' 50.
Ayyoubides *19*, 24, 25, 26, 29, 30, *30*, *35*, 36, *43*, *45*, *70*, 77, *80*, 81, 94.
Ayyûb 24, 25, 30, *38*.
'Azaz, siège de 79.

B

Baalbek 18, *19*, *31*.
Bâb al-Nasr (porte de la Victoire) (Le Caire) 30, *64*.
Bagdad 13, 17, 23, 29, 34, 35, 36, 40, 45, 51, 65, 86.
Bahrâmshâh, mausolée de *31*.
Bâtiniens, secte des *voir* Assassins.
Baudouin IV *51*, *64*.
Baudouin V *88*.
Baybars, sultan *39*, *93*.
Bédouins *21*.
Berbères 15, *21*, 76.
Beyrouth 53.
Bilbays, prise de 20, *20*.
Bosra, théâtre de *19*.
Byzantin, empire 12, *15*, 72, *88*.

C

Caire, Le 13, 17, 19, 23, 24, 26, *26*, 30, *33*, 40, 41, 46, *64*, 66, 72, 75, *77*;
– citadelle du 39, *39*, *44*, 45, *45*.
Çelebi, Evliya *33*.
Chiisme/Chiites 13, 17, 21, 23, *23*, *29*, 77, 78, *78*, 79.
Chine 13.
Chrétiens *15*, 16, 45, 79, 80, 81, *81*, *88*.
Christ, tombeau du *88* (*voir aussi* Saint-Sépulcre).
Coptes *81*.
Coran 12, 76, 77.
Cordoue 13.
Croisades/Croisés *11*, 17, *17*, *19*, 20, *20*, 28, 36, 46, 49, *51*, *55*, *57*, 63, 66, 70, 72, 73, *73*, *80*, 81, 88, 94.
Croisade, IIIe 55, 62, 91.

D

Damas 12, 13, *13*, *19*, *26*, 27, 28, 30, *31*, *36*, 37, *37*, 41, 64, 76, *86*, 88, 91, 94, *94*;
– citadelle de *38*, 40, 46, *81*;
– *maristân* de *85*.
Damiette 72.
Dayfa Khâtûn, princesse *43*.
Dhimmîs 79, 80, 81, *81*.
Djihâd *voir* Guerre sainte.
Dvîn 16.

E

Édesse, prise d' 19.
Espagne *voir* Ibérique, péninsule.
États latins d'Orient *15*, 17, 18, 19, 45, 51, 86.

F

Farrukhshâh 30, *31*.
Fatimides 13, 15, *15*, 17, 19, 20, 21, *21*, 23, *23*, 24, 26, 34, 35, 38, 41, *45*, 46, *64*, *66*, *70*, 72, *72*, *73*, 75, 78, 80, *81*, *88*.
Firdaws, madrasa *43*.
Fonz Murez, bataille de *19*.
Francs *17*, *20*, *44*, 53, *53*, 70, 71, 85, 86, 88, *88*, 94.
Fustat 13, 26, *44*, 72, *79*.

G

Gênes *25*.
Gérard de Ridefort 52.
Grand Palais (Le Caire) *45*.
Graye, île de *57*.
Gué de Jacob, forteresse du *64*.
Guerre sainte 36, 83, 84, 85, 86, 94.
Gui de Lusignan 52, *52*, *53*, *83*.
Guillaume de Tyr 66.
Guizeh, pyramides de *44*.

H

Hama 28, 35, 86;
– bataille des Cornes de *31*.
Hanafisme 78.
Hattîn, bataille de 49, *52*, 53, *53*, *62*,90, *93*.
Hauteville, dynastie des *16*.
Homs 28.
Hospitaliers 90.
Husayn, Saddam *93*.

I

Ibérique, péninsule 12, 13, 14-15, 16.
Ibn Shaddâd *41*, *47*, 70.
'Imâd al-Dîn al-Isfahânî *51*, 70, *71*.
Inde 13.
Indien, océan *27*.
Indus 14.

Iran 12.
Ismât al-Dîn 37.
Israël, État d' *93*, 94.

J

Jabal Ansâriyya 78.
Jaffa 53, 63, 71;
– bataille de *75*.
Jazîra 75.
Jean Sans Terre 63.
Jérusalem *12*, 71, 81, 83, 88-91;
– reconquête de 19, *25*, 28, 50, *51*, 52-54, 55, 70, *71*, 84, 85, 88, *93*;
– royaume de 17, *57*;
– second royaume de *62*, 63, *63*, *64*.
Jourdain *57*.
Juifs 79, *79*, 81.

K

Kawkab, siège de *47*.
Kérak, forteresse de 50, *57*.
Kumushtakîn 78.
Kurdes 16, 22, 23, 29, 75, 94.
Kutâma, tribu des *21*.

M

Madrasas *36*, *43*, *45*, *77*, 78, *85*, 91, *91*.
Maghreb 11, 12, 13, 15, *15*, *27*, 51.
Mahomet 12-13, 14, 34, 90, *91*;
– tombeau de 51.
Maïmonide, savant 81.
Mamelouks *23*, *45*, 75, *93*, 94.
Maristân (hôpitaux) *85*.
Marj 'Uyûn, bataille de *31*.
Maroc 15.
Marrakech 15.
Masyâf, forteresse de 79.
Mecque, La 12, *12*, *73*, 76, *89*;
– pèlerinage à 64, *86*.
Médine 51, *89*.
Méditerranée *15*, 16, *16*, 25, 45, 72, *73*.
Mésopotamie 18, *27*, 29, *40*, 50, *80*, 86.
Montgisard, défaite de 50, *51*.
Mossoul, siège de 29.
Muqattam, montagne du *44*.

N

Najmiyya, mausolée (Damas) *19*.
Nâsiriyya, les 38.
Nâsiriyya, madrasa (Le Caire) 78.
Nasser, Abdel Gamal *93*.
Nisibîn, monnaie de *40*.
Normands 16, *16*, 72.
Nubie 28.
Nûr al-Dîn *11*, 19, *19*, 20, 21, 23, 24, 26, 28, *28*, 34, 36-37, *43*, 46, *49*, 51, 70, 75, 84, 85, *85*, 86, 88, *93*;
– *minbar* de *84*, 89, *89*, 91.
Nûriyya, madrasa (Damas) *36*.

O

Omeyyades 12, 13, *13*, *89*, *91*;
– mosquée des (Damas) *13*, 77, 94.

P

Palestine 50, 81.
Palmyre *19*.
Philippe Auguste 62, 63.

Q

Qarâqûsh *44*, 66.

R

Raqqa *85*.
Raymond, comte de Tripoli 52.
Renaud de Châtillon 47, *50*, 51, 52, *53*, *57*, *83*, 88.
Richard Cœur de Lion 62-63, *75*, 91.
Rocher, dôme du (Jérusalem) 90, *91*.
Roger II *16*, *24*.

S

Sadr, forteresse de (Sinaï) 39, *39*, *59*, 63, *64*, *76*, 89.
Sainte-Anne, église (Jérusalem) 91, *91*.
Saint-Jean-Baptiste, église (Damas) *13*.
Saint-Jean-d'Acre *voir* Acre.
Saint-Sépulcre, destruction du 80, *88*.
Saladin, tombeau de 94, *94*.
Salâhiyya, madrasa (Jérusalem) 91, *91*.
Salâhiyya, les *49*.
Salomon, sceau de 89, *89*.
Salomon, temple de *89*.
Sassanides 12, *40*.
Shâdhî *34*.
Shâfi'ite, rite 77, *77*, 91.
Shâhanshâh *19*.
Shawâr, vizir 19, 21.
Shawbak, forteresse de 50.
Shihâb al-Dîn al-Hârimî 22.
Shîrkûh *voir* Asad al-Dîn Shîrkûh.
Sibylle 71.
Sicile 16, *16*.
Sinaï 39, *39*, 50, 59, 63.
Sinân, le «Vieux de la Montagne» 78, *78*, 79.
Soudanais *21*, 75, 76.
Soufis 91.
Sourdel, Dominique et Janine *86*.
Sunnisme/Sunnites 17, 21, *23*, 40, 72, 76-77, 78, 79, 85.

T

Takrît 18, *15*, *93*.
Taqî al-Dîn 24, 27, 30, *89*.
Tell al-Sultân, bataille de *31*.
Temple de Jérusalem 90.
Templiers 52, *64*, *89*, 90.
Tibériade 52.
Tîh, désert de *59*.
Tinnîs, île de 72, *73*.
Tolède 16.
Tripoli 52, 54.
Tripolitaine 27.
Tughtakîn 30.
Tûrânshâh 24, 25, 26, 27, 30.
Turcomans 75.
Turcs *21*, 22, 23, *26*, 29, 37;
– Ottomans *94*;
– Seldjoukides 15, *15*, 17.
Tyr 53, 55.

U

Urbain II, pape 17.

V

Vénitiens *25*.
Vraie Croix, reliques de la 52, 53, *62*.

Y

Yémen *27*, 28, 30, 35, 51.

Z

Zankî 19, 84.
Zankides 17, 18, *31*, *37*, 50, *71*, 78.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Sami 'Abd Al-Mâlik/J.-M. Mouton 29h, 39, 58, 59, 61, 64h. AKG, Paris 16. Archives Israel Antiquities Authority, Jérusalem/M. Salzberger 64b. Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, Paris, 79b. Bibliothèque municipale, Épinal 51h. Bibliothèque municipale, Lyon 20h. Bibliothèque nationale de France, Paris 18b, 19h, 22, 39d, 41, 49, 52h, 55, 62h. Bodleian Library, Oxford 67. J.-L. Bovot 60, 120-121. Bridgeman Art Library, Paris 9, 47, 48, 62-63b. British Library, Londres Dos, 69. British Museum, Londres 10, 75. Collection particulière 31, 33, 113, 119. Corbis/Ch. et J. Lenars, Paris 56-57b. Creswell Photographic Archives, Ashmolean Museum, Oxford 89b. G. Dagli Orti, Paris 1er plat, 17, 24, 26-27, 44-45, 45h, 46, 54, 72-73, 82, 88, 92h, 92b, 93. Gérard Degeorge, Paris 13, 23, 37, 56-57h, 78, 85, 95, 96. A. Duncan 84-85b. A.-M. Eddé, Paris 29h. Édigraphie 15, 27. Anwar Abdel Ghafour, Damas 11, 20b, 36, 38, 65, 84g, 89h. Institut d'Études orientales, Saint-Pétersbourg 71g. Institut du Monde arabe, Paris/Dorrit Kröner 76d. Institut du Monde arabe, Paris/Ph. Maillard 70, 76g. Ph. Maillard, Paris 25b, 79h, 81h. Mashreq-Maghreb, Paris 19b, 91. Metropolitan Museum of Arts, New York 81b. R. et S. Michaud, Paris 4e plat, 12, 14, 21, 28-29b, 68, 71d, 72, 74, 77. Musée des Arts décoratifs, Paris/Laurent-Sully Jaulmes 80. Museum of Art, Cleveland 25h. Nasser D. Khalili, Collection of Islamic Art, MTW1252, Londres 32. National Council for Culture, Arts and Heritage, Daho 34 G. Nationalbibliothek, Vienne 35. Annick Neveu Leclerc, Paris 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. Niedermeiser 100. Rapho, Paris 83. Rapho/Geister 90-91. Réunion des Musées nationaux, Paris 30, 73. Roger Viollet 97, 114, 116. Dominique Sourdel, Paris 18h, 94. Dominique et Janine Sourdel, Paris 87. Henri Stierlin, Genève 42-43. Jean Vigne, Genevilliers 50-51b, 52-53b.

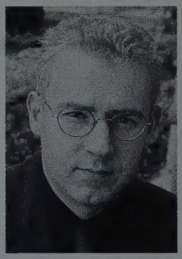
REMERCIEMENTS

L'auteur remercie Dominique et Janine Sourdel pour leurs précieux conseils, Sami 'Abd al-Mâlik, Marianne Barrucand, Sadok Ben Mohamed, Ramez Boutros, Anne-Marie Eddé, Georges et Simone Jéhel, Ludvik Kalus, Nicolas Michel, Nabil Mouline, Claudine Piaton, Guillaume Saint Guillain et Abdel-Magid Turki pour leur amicale collaboration.
L'éditeur remercie Éric Delpont et Noha Hosni-Maillard à l'Institut du Monde arabe, Georges Tate et Annick Neveu Leclerc.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Collection conçue par Pierre Marchand.
Direction Élisabeth de Farcy.
Coordination éditoriale Anne Lemaire.
Graphisme Alain Gouessant.
Suivi de production Fabienne Brifault-Dandé.
Suivi de partenariat Madeleine Gonçalves.
Presse Béatrice Foti et Pierre Gestède.

Saladin, le sultan chevalier
Édition Charlotte Ecorcheville.
Maquette et montage Vincent Lever.
Iconographie Claire Balladur.
Lecture-correction Pierre Granet et Anne-Marie Sarocchi.
Photogravure André Michel.



Jean-Michel Mouton, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, est maître de conférences en histoire de l'Orient médiéval à l'université de Paris IV-Sorbonne.
De 1991 à 1995, il a été membre scientifique de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.
Il a écrit une vingtaine d'articles sur le Proche-Orient médiéval.
Il est l'auteur de *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides 468-549/1076-1154* (IFAO, Le Caire, 1994), et de *Le Sinaï médiéval, un espace stratégique de l'islam* (PUF, Paris, 2000).

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard/IMA 2001

Dépôt légal : octobre 2001
Numéro d'édition : 01712
ISBN : 2-07-076208-4
Imprimerie Editoriale Lloyd, Italie

DERNIERS TITRES PARUS

13/ LE PEUPLE HÉBREU
14/ LE FESTIVAL DE CANNES
15/ JACQUES PRÉVERT
16/ APPELÉS EN GUERRE
'ALGÉRIE
17/ LA MUSIQUE
UD-AMÉRICAINE
18/ UNE HISTOIRE
)E LA BEAUTÉ
19/ LES CATHARES
20/ L'INDE MOGHOLE
21/ L'HISTOIRE DU LIVRE -
OL. 1
22/ FERNAND LÉGER
23/ HONG KONG
24/ MAGNA GRECIA
25/ NAÎTRE
26/ LE LANGAGE
27/ LA RÉVOLUTION RUSSE
28/ ARAGON
29/ GEORGES DE LA TOUR
30/ LUTÈCE
31/ LE MONT ATHOS
32/ LA DANSE MODERNE
33/ SHERLOCK HOLMES
34/ LA BEAT GENERATION
35/ LES ÉCHECS
36/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
37/ FERRARI
38/ LES ROUX
39/ COUPERIN
40/ LEWIS CARROLL
41/ VICTOR HUGO
42/ UN JOUR EN FRANCE
43/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
44/ RAMSÈS II
45/ DE L'INDIGÈNE
L'IMMIGRÉ
46/ VERS LA TERRE
ISRAËL
47/ DELACROIX
48/ DON JUAN
49/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS
DE MALTE
352/ LE PHARE
D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE
1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE
DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE
DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE
DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE
DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX
DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN

UNE AUTRE HISTOIRE
DES RELIGIONS
373/ L'HÉRITAGE DES
RELIGIONS PREMIÈRES -
VOL. 1
374/ LE DIEU DU CROISSANT
FERTILE - VOL. 2
384/ LES SPIRITUALITÉS
INDIENNES - VOL. 3
385/ LES RELIGIONS
EXTRÊME-ORIENTALES -
VOL. 4
390/ L'ESPRIT DES SAVOIRS -
VOL. 5
391/ LE SACRE DES POUVOIRS -
VOL. 6

UNE AUTRE HISTOIRE
DE L'ESPACE
375/ L'APPEL DU COSMOS -
VOL. 1
386/ HOMMES ET ROBOTS
DANS L'ESPACE - VOL. 2
387/ LE VILLAGE
INTERPLANÉTAIRE - VOL. 3

Au XIIe siècle, Saladin, prince kurde et fondateur de la dynastie ayyoubide, entreprend d'unifier à nouveau le monde musulman sous son autorité, et de reconquérir les territoires des États latins d'Orient. Soutenu par sa famille, il étend son Empire des marges du Maghreb à la Jazira, en passant par l'Égypte, et de la Syrie du Nord au Yémen. Saladin est sans doute l'un des personnages les plus célèbres de l'histoire du monde musulman médiéval, aussi bien du côté arabe qu'occidental. Cette renommée tient essentiellement à la reconquête de Jérusalem qu'il effectua en 1187 aux dépens des croisés. Cet épisode, savamment exploité par la propagande officielle, fit de Saladin à son époque et dans les siècles suivants le héros incontesté du djihâd, le protecteur des lieux saints de l'islam et du territoire musulman en général. Jean-Michel Mouton retrace la vie de ce prince d'Orient.

Mosquées et madrasas, forteresses et mausolées, manuscrits et tirâz, tessons, céramiques, stèles, monnaies, chandeliers et aiguières, peintures et gravures, 120 documents à travers lesquels se dessinent le personnage de Saladin, une époque et un art.

INSTITUT DU MONDE ARABE

A 76208
ISBN : 2-07-076208-4

9 782070 762088

catégorie 4